

Peut-on être heureux sans travailler ?

ENTRETIEN

MICHEL ONFRAY

« Je suis un hédoniste
ascétique »

RENCONTRE

Paul Verhoeven

Comment
filmer le Christ ?

EXCLUSIF

Yánis Varoufákis

« La dette n'est
pas une question
morale »

Le ministre grec des Finances
dialogue avec Jon Elster



Bergson
et la mémoire



Henri Bergson
et la mémoire

Par Frédéric Worms
et Élie During

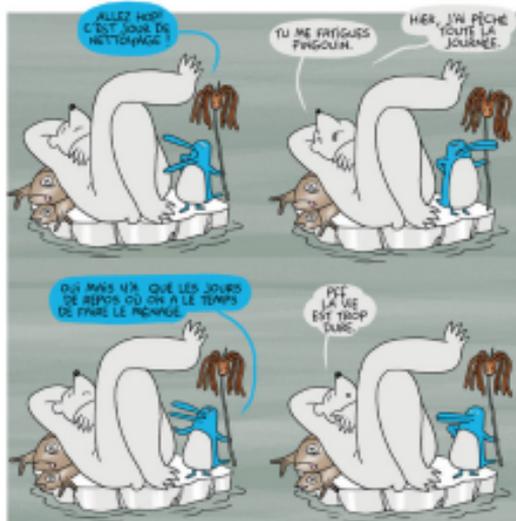
M 09521 - 89 - F: 5,90 € - RD



**MANIFESTEZ
VOTRE VISION
VOUS!**

**TU VOIS
CETTE FORCE
POSITIVE AUTOUR
DE NOUS ?
TOUS CES GENS QUI
SE MOBILISENT,
SE SENTENT
CONCERNÉS
PAR L'AVENIR
DU MONDE ET
LA NÉCESSITÉ
D'AGIR ...**





Éloge de la caresse

Par
**Alexandre
Lacroix**



Directeur
de la rédaction

Laissez tomber l'étymologie. Ce genre de faux raisonnement ne mène nulle part. On a beau rappeler que le mot travail vient du latin *tripalivus* – terme qui signifie « trois pieux » et qui désignait, dans la Rome antique, un instrument de torture à trois branches sur lequel on liait les esclaves rebelles pour les flogger –, cela ne nous renseigne en rien. Car le travail n'est pas, contrairement à ce que l'histoire du mot semble indiquer, une source de souffrance. La réalité est bien plus scandaleuse, à tel point que nous préférons la taire pudiquement : regarder autour de vous, vous verrez que les gens prennent plaisir à travailler. Plus, le travail est souvent leur première et principale source de plaisir, au point qu'ils lui sacrifient leurs journées, leurs soirées, leurs week-ends, leur vie de couple et de famille, leurs amis, leurs déjeuners. En outre, la palette de jouissances qu'offre le travail est variée : cela va du dépassement de soi à la compétition, de l'insatisfaction de la vie-quotidienne à la satisfaction du devoir accompli, de la reconnaissance au bonheur, bien plus prosaïque, de gagner de l'argent, ou encore du sentiment d'être utile à celui d'échapper momentanément au non-sens intertidal. Mais bien sûr, comme toujours lorsqu'il s'agit de jouissance, on cache la chose comme s'il s'agissait d'une honte inavouable. Car le plaisir dégage toujours un parfum d'interdit. Jouir c'est pêcher. Dans le cas du travail, la fraude est d'ailleurs redoublée du fait qu'aimer son job, c'est consentir à sa propre exploitation.

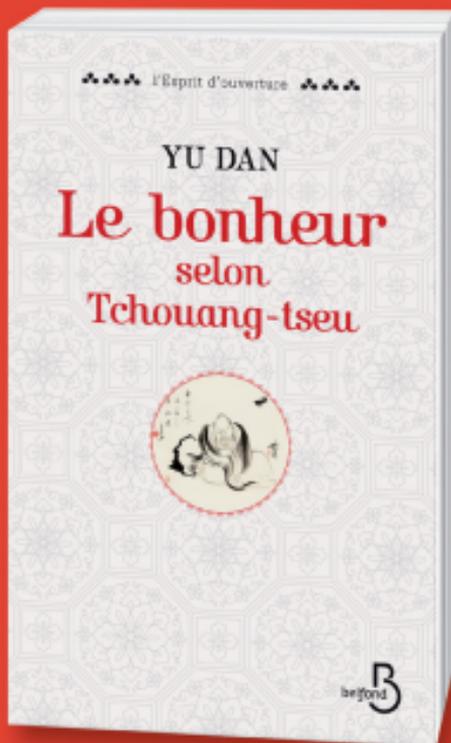
Maintenant, comment se sèvre-t-on d'une source de plaisirs si inextinguible, qui fonctionne à jet continu du matin au soir ? Pour réussir à être heureux, alors même qu'on ne travaille pas – pour cause de dimanche, de vacances, de chômage ou de retraite –, il est indispensable de trouver d'autres motifs de réjouissance, par compensation. Et c'est plus difficile qu'il n'y paraît. Certains ne cessent d'ouvrir des bouteilles à longueur de week-ends. D'autres font du sport. Certains meublent les congés estivaux par de la planche à voile ou des treks. D'autres multiplient les hobbies. Ainsi, la parade la plus courante au danger de dépression inhérent au loisir est, assez ironiquement, l'activité non rémunérée, que celle-ci soit sportive, artistique ou associative. Et pour ceux qui choisissent la pauvreté, c'est souvent l'objet de l'addiction qui change : ainsi le poème du vin et du haschich vient-il alléger par ses émollientes, célestes et langoureuses allitérations l'insoutenable poids du far niente.

Et c'est ainsi que l'homme court du travail à l'activité ou à l'ivresse, toujours à la recherche du crochet – qu'il confond avec un point d'Archimède – auquel il attachera sa dépendance. J'ai vu autour de moi beaucoup de gens déployer des trésors d'énergie pour ne pas sombrer dans le vide existentiel, tandis qu'ils n'exerçaient aucun métier salarié. Mais voilà une observation plus curieuse encore : si certains cultivent leur jardin, d'autres retapent leur maison ou s'inscrivent à des cours de théâtre, ce que je n'ai jamais connu, c'est un homme ou une femme qui, en toute conscience, cesserait de travailler avec la ferme résolution de faire l'amour du matin au soir. Ce serait néanmoins, si l'on y songe, la seule option vraiment valable. La sexualité offre tout : épreuves, enchantement du quotidien, dépassement des limites, reconnaissance, sentiment de vraiment faire équipe, épanouissement physique total, fatigue saine et légère honte d'admettre le trouble fou qu'on éprouve. Elle a de plus cette particularité, quand elle est consentie, d'être un loisir gratuit. Et pourtant, je n'ai jamais vu personne se mettre au RSA ou prendre une année sabbatique pour forquer du matin au soir.

Et ça, c'est encore plus mystérieux, si l'on y réfléchit bien, que le goût pervers du labeur. /

❖❖❖❖ l'Esprit d'ouverture ❖❖❖❖

Après le succès du livre phénomène *Le Bonheur selon Confucius*



224 - 248 pages @ Disponible en eBook

❖❖❖

Dans un ouvrage
richement illustré,
découvrez
la sagesse de l'un
des pères
fondateurs
du taoïsme pour
mener une vie
plus heureuse
et plus sereine.

❖❖❖

www.espritudouverture.fr



Suivez-nous

belfond **B**



Mai 2015

PHILOSOPHE
MAGAZINE N° 90
PARAITRA
LE 28 MAI

Ce numéro offre en supplément de 50 pages, comprenant des extraits de Mallarmé et Méliès de Henri Bergson, en collaboration avec le magazine, les pages 50 et 51. Ne peut être vendu séparément. Un document de 10 pages (Photos de paysages et petits-déjeuners) est joint à ce numéro. Il est distribué à titre gratuit à nos abonnés. Un document de 10 pages (Photos de paysages et petits-déjeuners) est joint à ce numéro. Il est distribué à titre gratuit à nos abonnés. Guide de survie au bar/club (100 pages, 240 g).

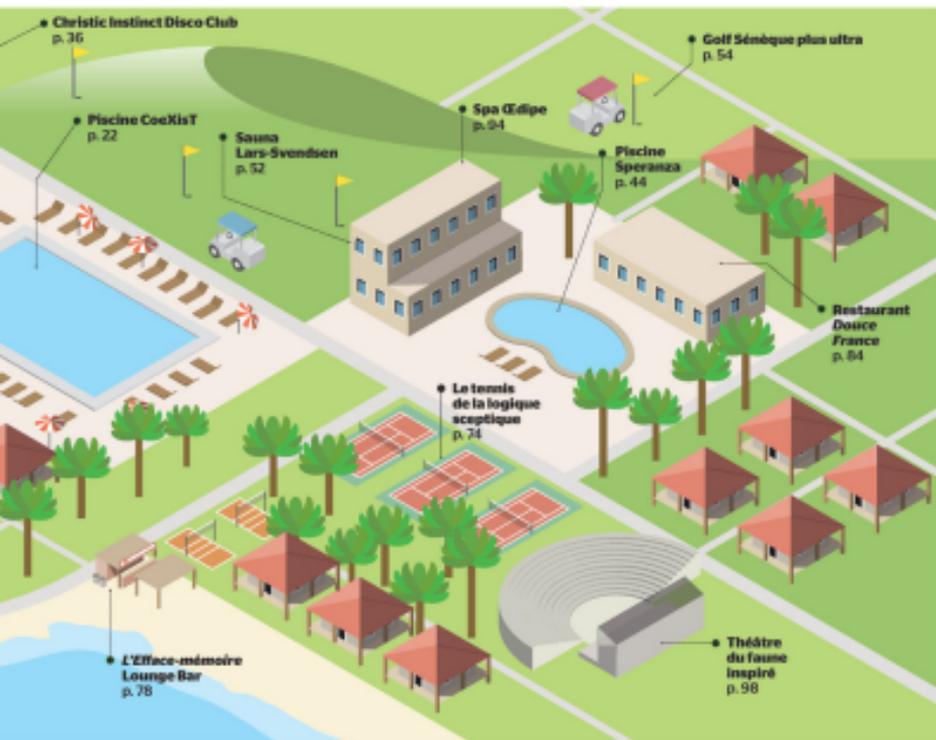
- P. 8 Questions à Charles Pépin**
- P. 9 Questions d'enfants à Tomi Ungerer**
- P. 10 Courrier**

L'Esprit du temps

- P. 12 Tétescopage**
- P. 14 Matière à penser**
- P. 16 Résonances**
Andreas Lubitz, Sartre et la célébrité / La santé face à la révolution numérique / Moyen-Orient: l'imbroglio des alliances / Pourquoi Daech s'en prend aux vestiges du passé?
- P. 20 Au fil d'une idée**
Jardins secrets
- P. 22 Passage à l'acte**
COMBO
- P. 24 Le chant des signes**
Nudge, par Raphaël Enthoven

Horizons

- P. 28 Dialogue**
La dette grecque, la morale et le jeu
Yanis Varoufakis face à Jon Elster
- P. 36 Rencontre**
Comment filmer Jésus?
Paul Verhoeven interrogé par Olivier Pourriol



Dossier

Peut-on être heureux sans travailler ?

P. 44 L'art délicat de la filinerie

P. 46 Fiers de ne rien faire ?

Témoignages commentés

par **Frédéric Schiffler**

P. 52 « Le jour où j'ai décidé d'en faire un peu moins »,

par **Lars Svendson**

P. 54 Les leçons de désaveuement des philosophes

P. 60 Malaise dans la civilisation des loisirs

P. 62 Ouvert le dimanche ?

Dialogue entre **Michel Valensi** et **Vincent Valentin**

Idées

P. 68 Entretien **Michel Onfray**

P. 74 Boîte à outils

Divergences / Pensée d'ailleurs /

L'art d'avoir toujours raison /

Mission impensable

P. 78 Le classique revisité **Henri Bergson et la mémoire**

par **Frédéric Worms**

Cahier central

agrémenté entre les pages 50 et 51

Extraits de *Matéire et Mémoire* d'Henri Bergson

Préface d'**Élie During**

Les livres

P. 84 Essai du mois

Ma France, de Peter Sloterdijk

P. 85 Roman

Bravo, de Régis Jauffret

P. 86 Carrefour

Écologie: le changement,

c'est maintenant ?

P. 88 Fiche de lecture

La Société automatique,

de Bernard Stiegler /

Notre sélection

P. 92 Agenda

P. 94 *La BD de Jul*

P. 96 *Papilles & Meringes*

P. 98 *Le questionnaire de Socrate*

Michel Fau

Antoine Pons
Paris

Je ne crois pas en Dieu mais je lis et relis la Bible. Est-ce normal?

Les réponses
de **Charles Pépin**



Professeur au lycée d'Etat de la Légion d'honneur, il anime un séminaire au cinéma MK2-Hausmann, à Paris. Il vient de faire paraître un roman philosophique, *La Joie*, chez Albin Éditions.

Peut-être que vous aimez, même si vous n'y « croyez » pas vraiment, vous poser la question de Dieu à l'occasion de toutes ces relectures: serait-il possible qu'autant de sagesse soit simplement humaine? N'est-il pas envisageable d'entendre, entre certaines lignes, derrière certaines allégories, quelque chose qui serait la voix de Dieu? On peut aimer se poser cette question sans jamais tomber du côté de ce qui serait une réponse, aimer se tenir en équilibre sur ce fil mais sans jamais sombrer, à la manière d'un sceptique qui ne refuse pas la question mais « suspend » son jugement, et se refuse à toute réponse. Finalement, c'est peut-être la question qui nous élève, pas la réponse. Peut-être aussi aimer-vous songer à tous ces hommes et toutes ces femmes qui se sont penchés avant vous sur la Bible, à cette communauté immense de celles et ceux qui l'ont lue et relue, qui l'ont interprétée, commentée, questionnée. Et si c'était aussi cela une religion: le lien que tisse entre nous ce que nous relisons et relisons toujours?

L'étymologie de « religion » – religere – est d'ailleurs discutée: elle peut renvoyer aussi bien à « relier » (les hommes entre eux, chaque homme à Dieu) qu'à « relire » – pourquoi alors ne pas penser que nous sommes reliés par

ce que nous relisons? La question est alors moins celle de l'existence de Dieu que celle de l'existence de ces textes sacrés qui font de nous, dès lors que nous nous y confrontons dans une exégèse sans fin, des animaux vraiment humains. Mais voilà que la question revient: si certains textes ont ce pouvoir, n'est-ce pas alors que Dieu existe? Pas nécessairement: le sacré peut aussi venir, comme l'a montré par exemple Durkheim, des relations que les hommes tissent entre eux; le sacré serait alors produit par tout ce que les hommes échangent, pendant un temps très long, notamment lorsqu'ils sont courbés vers des textes: énergie et idées, affects et croyances, lien social et empathie. Peut-être, enfin, que ce que vous appréciez, lorsque vous lisez la Bible, c'est autant comprendre que ne pas comprendre, saisir du sens que vous confrontez au mystère. Les chrétiens aiment à évoquer le mystère de Dieu. Mais le mystère de la vie est sans doute encore plus grand si Dieu n'existe pas. Regardez la beauté du monde: d'une certaine manière, elle pourrait indiquer un Dieu créateur. Mais si Dieu n'existe pas, elle est encore plus fascinante. La puissance de la Bible n'est-elle pas, elle aussi, encore plus fascinante si Dieu n'existe pas?

Aline François
Lyon

L'espoir fait-il vivre ou mourir?

Nous avons grandi au son d'une douce musique: « L'espoir fait vivre. » Difficile en effet de nier que la perspective d'une amélioration aide souvent à tenir. Mais l'espoir peut être aussi, comme le soutiennent Nietzsche ou Clément Rosset, une sorte de poison nous enlevant de la force pour accepter le réel du présent. La « joie tragique » exige ainsi pour Nietzsche la fin de tout espoir, la destruction de cette idole qu'est la foi en un avenir meilleur. Alors il ne restera plus que le présent et nous pourrions enfin apprendre à lui dire oui. Nous ne serons plus « platoniciens », plus « chrétiens » non plus: nous serons enfin lucides et gais. Reste une question: pouvons-nous vivre ainsi? À l'échelle de certains instants, oui, probablement. Mais une vie entière? Que serait une vie entière sans aucun espoir?

Un vertige métaphysique, une petite question qui vous taraude? Interrogez Charles Pépin: un écrivain à questions et à philomag.com

Joseph
5 ans et demi

C'est quoi, la sagesse?

Les
réponses
de Tomi
Ungerer



Né en 1931, à Strasbourg, Tomi Ungerer est auteur et dessinateur. Il a signé de nombreux classiques de la littérature jeunesse : *Les Trois Brigands*, *Le Niage bleu* ou encore *Otto deux porcs à l'école des loisirs* - traduits dans le monde entier.

Les enfants peuvent envoyer leurs questions à Tomi Ungerer en écrivant à questionsenfants@jpbilsonsag.com

Pour les adultes, un enfant est sage quand il est obéissant, tranquille, sans turbulences et sans encombrances. Donc, pratiquement inexistant, aussi plat et placide qu'une image sans visage. Donc, carrément ennuyeux. C'est : « Ferme-la et dis oui ! » Pourtant, un enfant n'est pas un animal domestique ! Ce sont ses écarts de conduite qui définissent sa personnalité, et c'est au rythme des punitions qu'il acquiert de l'expérience.

Avec l'âge et la vieillesse, on accumule des expériences soldées de triomphes, d'erreurs et de regrets. Ce qui apporte la prudence et la modération. On pourrait s'imaginer la sagesse comme un poteau indicateur arborant une longue barbe blanche. Géométrique, préchi-prêchante. Là encore, elle a tendance à être ennuyeuse, surtout si elle se prend au sérieux.

Les « sages » servent néanmoins à quelque chose : ils sont là pour être consultés. Face à un dilemme, à un problème, j'ai toujours cherché à être conseillé, orienté par plus sage

La direction à prendre est celle que l'on se donne.



que moi, et je m'en suis félicité. Un désert ne se traverse pas sans guide.

Ayant perdu mon père à 3 ans et demi, j'ai toujours cultivé des amitiés avec des personnes plus âgées, susceptibles de me conseiller. Un conseil peut être dénoté, suivi et mis à l'épreuve. Je ne l'ai jamais regretté. Le conseiller est ainsi une sorte de sens critique. Mon frère aîné m'a le premier orienté en punaisant des commentaires au-dessus de mon lit. « Sois tenace », par exemple.

On prolonge aimé, toute sa vie, son éducation. Moi-même, gaimement de profession, je dis pense mes sagesse dans cette revue. Si mes conseils sont mauvais, c'est à vos frais et dépendance, il suffit alors d'apprendre à faire exactement le contraire.

Anna
5 ans

Pourquoi parfois je me sens invisible?

C'est par besoin de passer inaperçu. Par insécurité, timidité, peur de se faire scruter, regretter. C'est une forme d'évasion. Comme lorsqu'on se réfugie dans un rêve. Enfin ! Cela vaut mieux que d'être le seul visible dans un monde d'invisibles. Imaginons un match de football où les joueurs et le public seraient indiscernables, et où l'arbitre serait le seul à être vu. Cet arbitre, ce pourrait être toi aussi.

Une réaction à un article ou à une émission? Écrivez-nous sur production@philomag.com

À propos du n° 87

Sur les questions à Tomi Ungerer

Jean-Robert Glachant

La valise ou le cercueil?

« Cher Tomi, Veuillez excuser cette familiarité, mais je suis le fils de la dame à la valise ! Tomi Ungerer raconte avoir un jour rencontré une "vieille dame, aussi frêle que minuscule". Là, qui tenait une grande valise rose, lui dit: "Vous devriez en acquiescer une comme ça. Vous y tiendrez certainement dedans, enfin, recroquevillée, et pour vos héritiers, ce serait moins cher qu'un cercueil !". Et ma mère ne m'a pas tout à fait conté la même histoire. En effet, elle avait été estomaquée de votre humour morbide, mais ne sachant l'aborder de face, elle avait pris le parti d'en rire avec vous. Non pas qu'elle avait perçu la subtilité de votre absence de dérision. Sur le coup, cela lui avait échappé. Mais, me dit-elle, cette approche par l'humour lui a permis de ne pas y voir malice. [...] La voilà rassurée maintenant qu'elle a choisi votre formule low cost pour ses obsèques. Il est vrai que le rose lui va si bien. Je vous en remercie. L'économie de charges à son décès est un petit gain que je ne méprise pas au vu du sens développé de la dérision qu'elle y a trouvé. Il est vrai qu'elle a encore perdu un peu de stature avec son grand âge, ce qui rend la chose plus aisée à réaliser. Merci M. Ungerer de votre chronique. Maman en rit encore.

Bien à vous.

P.-S. : Maman se prénomme Lise et elle va très bien. Son second prénom? Rose. »

À propos du n° 88

Sur l'article consacré aux drones

Gérard Souchon

Sous l'œil du drone

« Je viens de lire l'article de Thomas Personne; je suis un peu étonné de sa teneur, qui met en avant uniquement un crime de lèse-majesté. Pour moi, le premier problème est bien la question des libertés individuelles. Ces drones permettent de filmer chez les particuliers, ce qui me semble justifier la limitation qui est faite de ne pas les utiliser dans les zones habitées. C'est pour le même enjeu [...] que la réglementation prévoit que les caméras de vidéosurveillance ne plongent pas dans les appartements et sont limitées à certains angles de vue. Enfin, je pense que l'article sous-estime les risques que pourraient présenter ces engins [...] en survolant les zones habitées. »

Réponse

Ils réalisent, votre argument et le mien sont complémentaires. Il est vrai que les particuliers, espionnés par les drones, subissent une atteinte à la protection de leur vie privée. Mais, simultanément, l'usage de cet appareil pour réaliser des enregistrements est une atteinte au fonctionnement de l'espace public, tel que l'État a pour mission de le garantir. T.P.

Rendez-vous

RTL Flavie Flament recevra **Alexandre Lacroix** dans *On est fait pour s'entendre* le **24/04, de 15h à 16h** (et sur rtl.fr).

Invitations

Assises internationales du roman Lyon (1^{er})

Table ronde « Le post-communisme: un laboratoire de folie à l'état pur ? », animée par A. Lacroix, avec P. Bruckner, A. Kourkov et M. Jan, le **27/05, à 21h**.
20 invitations à retirer sur www.philomag.com/gillet
Aux Subsistances: 8bb, quai Saint-Vincent. www.villagillet.net
En partenariat avec PhilosophieMagazine.com.

Affabulazione Paris (20^e)

Pièce de Pier Paolo Pasolini, mise en scène et jouée par Stanislas Nordey.
Théâtre de la Colline: 15, rue Malhe-Brun. Du **12/05 au 6/06**. www.colline.fr
20 invitations pour le 13/05 à 20h30, à retirer sur www.philomag.com/colline
En partenariat avec PhilosophieMagazine.com.

Il se trouve que les oreilles n'ont pas de paupières Marseille (7^e)

Texte de Pascal Quignard, adapté et mis en musique par Benjamin Dupé.
Théâtre de La Criée: 30, quai de Rive-Neuve. www.theatre-lacriee.com
10 invitations pour le 5/05, à 21h, à retirer sur www.philomag.com/crise
En partenariat avec PhilosophieMagazine.com.



CORRESPONDANCE 1882-1938

Sigmund Freud
Minna Bernays

Préface d'Élisabeth Roudinesco

SEUIL

SIGMUND FREUD & MINNA BERNAYS
Une correspondance exceptionnelle

Préface d'Élisabeth Roudinesco

SEUIL

PHILOSOPHIE

152 TITRES 71 AUTEURS

« L'homme est condamné à être libre. »

Jean-Paul Sartre, *Existentialisme est un Verbe*

Qu'est-ce que la connaissance et à quelles conditions est-elle possible ?
La culture nous éloigne-t-elle de la nature ?
Peut-on décrire le réel sans le construire ?

RELIGION

38 TITRES 19 AUTEURS

« On ne devient homme véritable qu'en se conformant à l'enseignement des voytes, ou imitant les dieux. »

Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*

Peut-on parler d'une unité des religions ou du phénomène religieux ?
Cosmogonie religieuse et cosmologie scientifique s'opposent-elles ?
Quelle valeur accorder aujourd'hui aux textes sacrés ?

PSYCHOLOGIE ET PSYCHANALYSE

52 TITRES 10 AUTEURS

« L'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. »

Sigmund Freud, *Metapsychologie*

La pensée déborde-t-elle la conscience ?
Comment concevoir une telle opacité de l'esprit à lui-même ?
Ce partage entre conscient et inconscient est-il donné ou a-t-il une histoire, des frontières mouvantes ?

SCIENCES

31 TITRES 20 AUTEURS

« L'infinité touche chacun d'entre nous au plus profond de son être »

Vladimir Stepanovitch, *Deux d'acier*

Une théorie du tout est-elle pensable ?
L'univers est-il jamais « commencé » ?
Le temps n'est-il qu'une dimension ?

ESTHÉTIQUE ET HISTOIRE DE L'ART

46 TITRES 34 AUTEURS

« Même l'objet le plus familier à nos yeux devient nous autre si l'on s'applique à le dessiner »

Paul Valéry, *Éloge d'Emmanuel*

Les œuvres d'art ont-elles quelque chose à « dire » ?
Et si oui, selon quels codes ?
Ces codes peuvent-ils être conçus comme un langage ?

ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ

100 TITRES 65 AUTEURS

« Le barbare c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*

Qu'est-ce que la politique ?
Les sociétés sont-elles morales ?
L'économie est-elle une science ou un discours ?

LITTÉRATURE ET ESSAIS LITTÉRAIRES

83 TITRES 54 AUTEURS

« À chaque tournant, le romancier a trouvé les moyens les plus intelligents (...) d'affirmer sa place dans la culture générale. »

Thomas Pavet, *La genèse de roman*

La littérature pense-t-elle ?
Peut-on parler d'une modernité littéraire ?
Qu'est-ce qu'un « style » ?

MONDE ACTUEL

162 TITRES 102 AUTEURS

« La morale reflète la façon dont nous nous rendons voir tourner le monde alors que l'économie représente son fonctionnement réel. »

Steven D. Levitt - Stephen J. Dubner, *Économologie*

Quel équilibre géopolitique pour demain ?
Une société sans chômage est-elle possible ?
Qu'est-ce que la laïcité ?

essais
folio
LES
INCONTOURNABLES
DES SCIENCES
HUMAINES

763
TITRES
DÉJÀ PARUS

PAR PLUS DE
300
AUTEURS

BAUDRILLARD DIAMOND SPINZA LEVI-STRAUSS GRENE BLANCHOT KRISTEVA
SARTRE BeauvoIR ELIADE CAMUS PLATON
KANDINSKY
HADDU WINNICOTT TRINH KUAN THUAN JUNG NIETZSCHE ARENDT MARX
DOLTO FREUD ARASSE ROUSSEAU CASTANEDA GAMERIE ALAIN VALÉRY
LABORIT

L'esprit du temps

BERLIN / ALLEMAGNE

→ 23 mars 2015

Le Premier ministre grec Alexis Tsipras et la chancelière allemande Angela Merkel tentent de se comprendre lors d'une conférence de presse commune. Au cours de sa visite à Berlin, le jeune dirigeant du parti Syriza a tenté, en vain, d'assouplir la position allemande sur la dette grecque.



“Les paroles entraînent une dette ineffaçable”

Jacques Lacan / *Écrits*





LA PERSONNALITÉ

ELIZABETH WARREN

CANDIDATE SOCRATIQUE À LA PRÉSIDENTIELLE AMÉRICAINE

Cours Warren, cours ! titrait le magazine *The Atlantic* en janvier dernier. À un peu plus d'un an de l'élection présidentielle américaine, ses partisans appellent Elizabeth Warren à défier l'unique candidate du camp démocrate, Hillary Clinton, lors des prochaines primaires. 65 ans, née dans une famille modeste de l'Oklahoma, juriste douée pour le débat, première femme élue sénatrice du Massachusetts, Elizabeth Warren a fait de la lutte contre les inégalités et contre Wall Street son cheval de bataille : « Le Congrès a travaillé trop longtemps pour les milliardaires, il est temps de donner à la classe moyenne la chance de construire une réelle sécurité économique. » À Harvard, où elle enseigne le droit fiscal et la question des banqueroutes, elle s'est fait connaître en relançant la méthode socratique qui a longtemps été la marque de cette institution. Passant entre les rangs et interrogeant ses étudiants au hasard, elle aime qu'ils découvrent la vérité par eux-mêmes : « Lorsque je leur soumetts un argument très difficile, je vois le visage sombre de mes étudiants qui se battent avec le dilemme, puis, tout d'un coup, ils se débloquent. B'j'entend pas le son de la découverte chez l'un, chez l'autre. Ping ! Ping-Ping ! Ping-Ping-Ping ! » Son dernier combat est l'endettement des étudiants dont elle fait une affaire personnelle... « Mon père a fini comme concubine. Ma mère ne gagnait que le salaire minimum. Si j'ai pu aller à l'université, c'est uniquement parce que j'étais dans une famille de banquier à 50 dollars le semestre. Qui m'a ouvert plein d'opportunités puisque je suis devenue sénatrice des États-Unis. Je veux les mêmes opportunités pour les jeunes d'aujourd'hui. » Moins expérimentée que Hillary Clinton mais dotée de plus de convictions, celle qui se réclame de Socrate va-t-elle prendre le risque de se lancer dans une campagne présidentielle ? Obama dit à propos de la candidature de celle qui a été retenue comme l'une des cent personnalités publiques les plus influentes par le magazine *Time* que ce n'est pas une question de « si » mais de « quand ». Jusqu'ici, elle a refusé. Déjà accusée par les républicains de corrompre la jeunesse avec des idées gauchistes, et par le milieu financier de mettre en péril Wall Street, c'est elle-même qu'elle doit convaincre, avant les électeurs. Ping-Ping-Ping ?

L'IMAGE

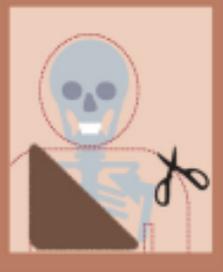
Le 2226, le bâtiment humano-centré

Peut-on allier l'autonomie énergétique, le bien-être et la pureté des lignes ? C'est le défi de l'atelier d'architecture Haaschlagger Eberle, dont le dernier projet – l'immeuble 2226, en référence à la température idéale pour un bâtiment, située entre 22 et 26 °C – est présenté au Pavillon de l'Arsenal, à Paris. Véritable manifeste contre les bâtiments surequipés, dévorateurs d'énergie et de technologie, le 2226 fonctionne entièrement sans chauffage, ni refroidissement, ni ventilation mécanique. « Le chauffage provient uniquement de la chaleur résiduelle des utilisateurs, des ordinateurs, de l'éclairage, ainsi que du rayonnement solaire. L'immeuble – 24 m de haut, de long et de large, 3000 m³ de volume, toit plat et matériaux sobres, comme le bois, le verre et la brique –, rappelle le Bauhaus. Même si Dietmar Eberle, le fondateur de l'atelier, considère que la question du style est caduque depuis le XIX^e siècle et ne se réfère qu'à l'aérodynamisme et à la biologie, il défend une architecture humaniste : « L'homme se réagit plus à la maison, mais la maison à l'homme. »



LA NOTION

Désincarnation



On l'oublie trop souvent, mais les vivants ont peur des morts et ont toujours cherché à s'en éloigner et à les transformer en autre chose. C'est ce que confirme la découverte d'un étrange osuaire par une équipe d'archéothanatologie travaillant dans la grotte préhistorique de Scalforia, dans les Pouilles en Italie. Autour du sixième millénaire avant notre ère, des squelettes y ont été entièrement nettoyés, grattés et désarticulés afin de les confondre avec les morceaux de stalactites de la grotte où ils reposaient. Comme si l'homme sapiens avait cherché à fondre le corps de ses morts dans la pierre. Ce que les anthropologues appellent la désincarnation.

LE CHIFFRE



En annonçant par un tweet le dévoilement prochain d'un nouveau produit, Elon Musk, fondateur de Tesla, constructeur de voitures électriques, et de SpaceX, fabricant de fusées sous contrat avec la Nasa, a boosté de quelque 900 millions de dollars la capitalisation de sa société. Libertarian, il prétend se débarrasser de l'État et du « social » pour ne considérer que les individus et leurs droits. Comme nombre de dirigeants de la nouvelle économie également libertariens, il manie avec brio la rumeur et ses métamorphoses numériques. Cherchez l'erreur...

POURQUOI MANGEONS-NOUS ?

LA FORMULE

« Je rêve d'une société où il n'y aurait pas de retraite. Une bonne société est une société où l'on préfère le lundi matin au vendredi soir, autrement c'est une société aliénée. »



Jacques Attali,

M le Magazine, le 3 avril 2015

LE TWEET



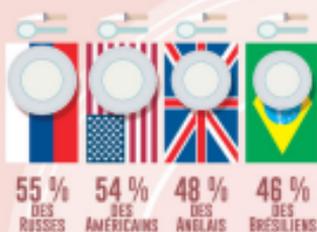
<https://twitter.com/SlavojZizek>

« Comme le dit Kierkegaard: "L'amour croit tout et pourtant il n'est jamais déçu" »



Slavoj Žižek,
philosophe slovène,
le 2 avril 2015

PAR NÉCESSITÉ



PAR PLAISIR



EN QUÊTE D'ÉQUILIBRE



PAR COMPULSION



Dé-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es », écrivait Brillat-Savarin en 1825 dans sa célèbre *Physiologie du goût*, ou méditation de gastronomie brassée. Qui tu es, mais pas nécessairement ce que tu penses. En effet, à suivre l'enquête TNS-Softres menée en 2014 dans neuf grands pays ou régions (France, Allemagne, Espagne, Royaume-Uni, États-Unis, Chine, Russie, Brésil, Moyen-Orient), il y a bien un écart entre notre manière de voir les aliments et de les manger. Il y a ceux qui mangent pour vivre : les Anglais, les Américains et les Russes. Et ceux qui vivent pour bien manger : les Européens et les Chinois. Mais parmi les utilitaristes qui considèrent que manger est une « nécessité physiologique », il faut distinguer les Américains, qui ont confiance dans leurs assiettes, pensent que cela n'influe pas vraiment sur la santé et sont pourtant les plus en surpoids... À l'inverse des Russes qui mangent pour vivre eux aussi, mais sont très méfiants vis-à-vis des produits qu'on leur propose. De même, parmi les hédonistes, pour qui manger est un plaisir, il faut distinguer les Chinois, qui surveillent leur poids et

mangent équilibré, de sorte qu'ils sont les moins en surpoids, et les Européens, qui sacralisent le repas comme un moment de sociabilité essentiel, même si ledit moment n'est pas le même pour tous : les Allemands ne déjeunent pas ou peu, tandis que les Français effectuent majoritairement trois repas quotidiens. Sur la base de cette étude, on peut donc formaliser quatre types « gastrophilosophes » différents : les « utilitaristes illusionnés », tels les Américains qui sont les victimes de leur manque de considération pour la nourriture ; les « utilitaristes régnés », à l'instar des Russes qui craignent, eux, d'être abusés ; les « hédonistes modérés », comme les Chinois, qui associent plaisir et équilibre, et les « hédonistes sociaux » tels les Européens, dont les plaisirs gastronomiques sont réglés par des moments précis de la journée. Mais la leçon la plus réjouissante de cette étude est que les meilleurs diététiciens sont ceux qui associent nourriture et plaisir. Brillat-Savarin l'avait bien compris, qui ne séparait jamais utilité et plaisir : « Le Crésus, en obéissant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appât, et l'en récompense par le plaisir. »

Ce mois-ci. Crash de l'Airbus A320: quand la vision d'en haut neutralise l'éthique / Le médecin **Guy Vallancien** présente la **santé 2.0** / Les **dilemmes diplomatiques** de l'Occident au **Moyen-Orient** / La destruction par l'**État islamique** de trésors archéologiques, crime contre la civilisation ?



La folie de la hauteur

L'acte fou du copilote de l'Airbus de la Germanwings qui a entraîné la mort de ses passagers n'est pas sans rappeler celui d'Érostrate, pyromane de l'Antiquité devenu criminel par soif de célébrité.

Pour Sartre, cette attitude est inséparable d'une « vision de haut » – par exemple celle d'un cockpit d'avion.



Andreas Lubitz à San Francisco.

Connaissiez-vous le nom du concepteur de l'Airbus A320 ? Parions que non. En revanche, vous avez sans doute entendu parler d'Andreas Lubitz, le copilote du vol Barcelona-Düsseldorf, qui a délibérément provoqué la chute et la destruction de l'avion, le 24 mars dernier, entraînant la mort de cent cinquante personnes... Il a quelques points communs avec le Grec Érostrate qui, en 356 avant J.-C., incendia le temple d'Artémis à Éphèse afin de faire parler de lui. Bien que les autorités grecques insistèrent de prononcer son nom, les historiens ne purent s'empêcher de rapporter l'événement... Jean-Paul Sartre résume ce succès posthume dans une nouvelle du *Mar précédeniment intitulé* « Érostrate ». Son incendiaire à lui est un urbain haineux qui rêve de tuer le maximum de gens avec son revolver

avant de mettre fin à ses jours. Lorsqu'il fut la publicité prospective de son geste face à ses collègues de travail, l'un d'eux l'interpelle :

« Je le connais votre type, me dit-il. Il s'appelle Érostrate. Il voulait devenir illustre et il n'a rien trouvé de mieux que de brûler le temple d'Éphèse, une des sept merveilles du monde.

— Et comment s'appelait l'architecte de ce temple ?

— Je ne me rappelle plus, confessa-t-il. Je crois même qu'on ne sait pas son nom.

— Vraiment ? Et vous vous rappelez le nom d'Érostrate ? Vous voyez qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul. »

Andreas Lubitz est peut-être un Érostrate contemporain. D'après le quotidien allemand *Bild*, il aurait d'ailleurs confié à une amie hôteesse de l'air : « Un jour, je vais faire quelque chose qui va changer tout le système, et tout le monde connaît mon nom et s'en souviendra. » L'Érostrate de Sartre, lui, professe : « Voilà ce que je voudrais, les éternels honneurs. » Mais le philosophe complète ce portrait existentiel. D'après lui, Érostrate est d'abord incapable d'aimer. Il n'éprouve ni désir érotique – il ne jouit qu'en humiliant, sans les toucher, des prostituées –, ni amour fraternel, ni bienveillance : « Il s'aimait entre eux, ils se servaient les coude ; et mal, ils n'auraient bien donné un coup de main par-ci, par-là, parce qu'ils me croyaient leur semblable. Mais s'ils avaient pu deviner la plus légère partie de la vérité, ils n'auraient rien. » Selon Sartre, ce « diabolique noir » qui tue d'autres hommes pour la gloire se révolte contre l'injonction du Bien : « Je suis libre ou non d'aimer le bonnard à

l'américaine, mais si je n'aime pas les bonnaires, je suis un misérable et je ne puis trouver de place au soleil. Ils ont occupé le sens de la vie », ceux qui ont inscrit au fronton de l'existence sociale : « Nul n'estre tel s'il n'est humaniste. »

Nous ne savons pas si Andreas Lubitz correspond au portrait de Sartre. En revanche, un détail est frappant à la lecture de la nouvelle. Comment se manifeste, dans la vie corporelle et affective, l'incapacité à nouer un lien avec autrui ? C'est l'objet des trois premiers paragraphes du récit. « Les hommes, il faut les voir d'en haut », considère le personnage qui observe les passants du sixième étage de son appartement. La « perspective plongeante » est le « grand ennemi de l'humanité », puisque l'éthique se construit à partir de la vision d'un homme qui, en face de vous, à la même hauteur, vous croise ou vous regarde. L'ancrage perceptif de la morale est l'un des grands thèmes de la phénoménologie que Sartre explore à l'époque. La hauteur peut faire naître mépris et sentiment de toute-puissance.

Or Andreas Lubitz adorait l'aviation. Il a fait de la « vision de haut » sa position favorite et son activité professionnelle. Tandis que le héros de Sartre doit redescendre parmi les humains et ne parvient pas, du coup, à mener son plan à bien, le copilote a réalisé le sien en conservant sa position de surplomb par rapport au sol : de sa cabine de pilotage, et même au-dessus du plus haut sommet d'Europe. Une double jouissance en somme.

Par **Michel Elchannouf**

« La média-médecine va de plus en plus remplacer les médecins »

Bientôt, peut-être consulterez-vous votre seul smartphone pour vous soigner ? Pour le professeur **Guy Vallancien**, qui vient de publier un essai sur le sujet, la technologie révolutionne le secteur de la santé. C'est grave, docteur ?

Quelles sont les applications médicales utilisables dès aujourd'hui avec un smartphone ?

Guy Vallancien : Il y a à l'heure actuelle deux univers différents. Une plateforme d'applications comme Apple Health s'adresse aux bien-portants. Elle permet de savoir quelle distance on parcourt à pied chaque jour, combien de calories on ingère... Elle propose aussi d'intégrer des données biomédicales — de préciser si vous avez subi des opérations, quel est votre groupe sanguin ou si vous êtes d'accord pour donner vos organes. Mais la portée médicale de ce type de plateformes est encore limitée. Il existe cependant des applications bien plus efficaces, destinées aux malades. Propeller Health indique à des asthmatiques le taux de pollution des lieux où ils se rendent afin qu'ils ajustent leur assistance respiratoire. Sovinty permet à un chirurgien de suivre son patient à distance dans les jours qui suivent une opération. La communauté de malades Carenty est un forum intelligent, sur lequel des gens ayant la même pathologie échangent des informations et les transmettent à leurs médecins. C'est un tchat où n'intervient que des personnes sérieuses, dont l'identité est connue et dont les ressources sont analysées par les médecins en vue d'affiner les soins — ce qu'on appelle le patient-reporting online.

Pouvez-vous expliquer ce qu'est la « média-médecine » ?

C'est une pratique médicale dans laquelle le praticien n'a pas de contact direct avec le corps du patient, mais un contact intermédiaire par la technologie. Autrefois, on détectait le cancer de la prostate ou du sein par un toucher rectal ou par une palpation, aujourd'hui, par des analyses de sang et par des mammographies. Les outils contemporains permettent ainsi un diagnostic plus précoce, avant expression des symptômes. La média-médecine recouvre aussi la télé-médecine : dans de nombreux cas, il n'est plus nécessaire que le spécialiste soit dans la même pièce que le patient. Les analyses, l'imagerie sont transmises à un spécialiste qui les lit et qui formule son diagnostic à distance, lors d'une conversation



Urologue, pionnier de la chirurgie robotique de la prostate, il est membre de l'Académie nationale de médecine et de l'Académie nationale de chirurgie. Son essai, *La Médecine sans médecin ? Le numérique au service du malade, vient de paraître chez Gallimard, dans la collection « Le Débat ».*

Skype. Je le fais fréquemment, quand un collègue a besoin d'un avis complémentaire sur un cas qui touche à ma spécialité. Enfin, il y a une mélla-chirurgie en plein essor à l'aide de robots opérant avec une précision accrue.

Quand la médecine s'automatise, ne cesse-t-elle pas d'être cet art de la décision cher à Hippocrate ? N'y a-t-il pas des effets pervers à cette déshumanisation de la relation thérapeutique ?

Dans 85 à 90 % des cas, le processus de décision du médecin est automatisable. La média-médecine peut donc aider à gagner du temps, voire se substituer quasiment au médecin. Il n'en reste pas moins que certains patients, pour des raisons sociales, religieuses, politiques parfois, peuvent être opposés à certains traitements, ou bien la complexité de leur cas demande d'explorer des voies thérapeutiques innovantes. Dans ces cas-là, la décision du médecin doit primer. En outre, ce que je disais sur la prévention est ambigu, je le reconnais. D'un côté, nous savons que le traitement d'une pathologie est meilleur et moins cher quand celle-ci est dépistée tôt. De l'autre, il faut éviter le syndrome Argentin Jolie : avant une prédisposition aux cancers du sein et des ovaires, elle vient de subir des actes chirurgicaux très lourds, quand on sait qu'une ablation des ovaires est suivie de complications dans 25 % des cas. Si tout le monde agit comme elle, les bénéfices de la média-médecine seront annulés au profit d'une boucherie. Ainsi, lorsqu'une prédisposition est avérée, la bonne attitude consiste à faire des dépistages fréquents. Mais donnons une autre ouverture : prenez une maladie rare concernant, dans le monde, 3 millions de personnes qui lui sont prédisposées. Si vous créez une plateforme Web pour ces personnes et que vous leur demandez de donner chacune 1 000 euros par an pour la recherche sur « leur » pathologie, vous levez 3 milliards par an, soit le budget de l'Organisation mondiale de la santé. Je prédis que l'apparition de communautés de malades va bouleverser le paysage de la recherche, mais aussi de l'assurance maladie. ■ Propositions jointes par **Alexandre Lacroix**

Choisir entre le mal et le pire ?

Si notre politique au Moyen-Orient est devenue illisible, c'est parce que l'Occident est enfermé dans un choix terrible : laisser la situation empirer ou soutenir les ennemis d'hier.

En politique internationale, les lois de la transitivity ne fonctionnent guère. Les amis de mes ennemis ne sont pas forcément mes ennemis. Selon

de nombreuses sources, de l'argent qatari a servi à financer l'Illar islamique, notre pire ennemi du moment. Or le Qatar est aussi l'ami du camp occidental. De même,

les ennemis de mes amis ne sont pas toujours mes ennemis. Notre allié saoudien a attaqué la rébellion houthisite, soutenue par l'Iran, au Yémen. Mais l'Iran est-il

notre ennemi? Nous venons de conclure avec lui un accord sur le nucléaire qui met l'Occident sur la voie d'un rapprochement. Enfin, les ennemis de mes ennemis ne sont pas toujours mes amis. Le dictateur syrien Bachar el-Assad est bien l'ennemi de l'État islamique. Nous sommes dans la situation inconfortable où nous avons deux ennemis qui sont ennemis entre eux: un dictateur qui continue de massacrer son peuple d'un côté, des terroristes fanatiques de l'autre. Bref, il faut imaginer, selon la formule de Thomas Schelling, théoricien des jeux et auteur d'une *Stratégie du conflit* (P.U.F., 1986), « une théorie de l'antagonisme incomplet et du partenariat imparfait ».

Que peut-on faire dans ces conditions? S'allier clairement avec l'axe Téhéran-Damas-Moscou contre les islamistes sunnites? Une partie de la classe politique française (Marine Le Pen, Jean-Luc Mélenchon ou François Fillon, qui a approuvé la démarche des quatre députés français partis rencontrer des officiels syriens fin février 2015) s'y est favorable. Cette option aurait l'avantage de la clarté. Mais elle est très risquée. Elle donnerait un blanc-seing à la dictature syrienne dans sa répression sanguinaire, laisserait l'Iran développer une politique de puissance régionale potentiellement impérialiste et plongerait nos alliés sunnites, arabes ou turcs, dans un dangerux défilé. Faut-il, au contraire, refuser de s'engager trop loin, au risque de blesser la situation pourrie et devenir, comme c'est le cas depuis plusieurs années, de plus en plus incertain et délégué?

Ce qui est intéressant dans ce dilemme, c'est qu'il n'oppose plus des idéalistes à des réalistes, mais des réalistes à d'autres réalistes. Les premiers sont partisans d'une alliance décomplexée avec Téhéran et ses alliés. Les seconds considèrent que l'antagonisme est moins dangereux qu'un tel engagement. Bref, nous voilà de plain-pied dans un univers mental machiavélique. Contre ceux qui « se sont imaginé des Républiques et des Principautés qui ne faisaient jamais vues ni connues pour vraies », le réaliste suit « la vérité effective des choses » (Le Prince, chap. XV) et renonce à une vision purement morale des relations politiques. Le choix devant lequel se situe l'Occident est le suivant, pour reprendre la formule du philosophe Pierre Bayle: « Tel est donc la condition du genre humain, qu'il n'y a pas à choisir entre le bien et le mal, mais entre le mal et le pire » (Dictionnaire historique et critique, art. « Bourgeoisie »). Tout le problème est de savoir détecter ce qui est mal et ce qui est pire. Si, dans les années 1980, on considérait que le régime révolutionnaire islamiste iranien était pire que les dictatures nationalistes arabes, aujourd'hui, la menace de l'État islamique, terroriste au sens plein du terme, est considérée par l'Occident comme pire que celle représentée par l'Iran. Mais Bayle précise: « Il arrive très souvent qu'on choisisse le pire, lorsqu'on pense choisir le moins mauvais ». Dans le cas de la Syrie, s'appuyer sur une dictature pour combattre un totalitarisme, c'est prendre le



Une zone frappée par l'aviation saoudienne au Yémen, le 30 mars.

risque de se retrouver le jour d'après face à une dictature renforcée par le soutien occidental – et donc encore plus brutale.

Tout le dilemme occidental, dans l'affaire du nucléaire iranien, consiste à aider, indirectement, une société dynamique, ouverte, avide de liberté, celle qui a voté pour le président Rohani, sans donner un blanc-seing au guide suprême Ali Khamenei qui appelle régulièrement à la destruction d'Israël. Mission délicate. C'est le chemin d'un troisième réalisme, qui n'est ni un engagement pro-Damas, ni une inaction, tous deux potentiellement dangereux, mais le pari d'un processus vertueux en Iran, qui finirait par consacrer la victoire de la société sur ses dignitaires non élus. Ce chemin est encore plus difficile à mettre en œuvre que le réalisme d'intervention et le réalisme d'indifférence. Mais il permet au moins de limiter les mauvaises surprises.

Par M.E.

CULTURE
DAECH

On achève bien les civilisations

En février dernier, les images de membres de l'État islamique mutilant des statues millénaires au musée de Mossoul, en Irak, ont fait le tour du monde. L'occasion de se demander pourquoi la destruction d'œuvres d'art nous émeut-elle autant?

Sur la vidéo, l'homme, légèrement bedonnant et la barbe bien taillée, frappe le pied d'un monumental *lousou* – visage humain, corps de taureau et ailes d'oiseau –, sous les yeux d'un jeune acolyte vêtu de noir. Les deux font plus Tintoum/Jingars que Manacé à la troncature, mais le résultat est là: dans l'antique Ninive, les hommes de Daech s'emploient

à détruire un dieu protecteur de la cité sous l'œil d'une caméra relayant leur geste. Nous avons beau savoir que ces actes d'annihilation sont plus rares qu'ils ne voudraient le faire croire et que des canions, hors champ, embarquent ces vestiges pour les vendre à des collectionneurs peu scrupuleux, nous voilà touchés au cœur. Ce qui est paradoxal à plusieurs titres.

D'abord parce que nous pensions le deuil d'une œuvre dont nous apprenons la disparition et que celle-ci, du coup, nous affecte plus que, par exemple, la dégradation de Pompéi suite d'entretiens. Ensuite et surtout, parce que cette destruction nous émeut parfois plus que celles d'humains anonymes dans un charnier.

Un triptyque qui met en scène avec émotion et humour des israéliens, des palestiniens et un irakien. Un texte humaniste et poétique écrit par l'une des grandes dramaturges de notre époque.

À propos des morts du 11-Septembre, Judith Butler remarquait que les récits relatant la vie des disparus « mettent en scène et fournissent les éléments narratifs qui définissent "Thou sein" en tant qu'il est digne d'être pleuré ». Nous sommes coutumiers d'une hiérarchisation des deuil qui respecte une règle de familiarité – géographique, culturelle, sociale, religieuse et politique – dont le dosage est réglé par les narrations qui nous sont faites : pour le dire en bref, on a beaucoup et justement pleuré en France Charlie Hebdo et les morts de l'Hyper Cacher de Vincennes, moins la massacre des écoliers pakistais, des étudiants kerryans ou des chrétiens d'Orient. Il ne s'agit pas ici d'interroger la façon dont est produite la norme – mourante – qui décide de cette échelle de magnitude des deuil, mais de se demander comment y placer les événements iconoclastes qui mettent en jeu non plus des vies humaines mais des objets culturels.

Comme pour les humains, nous étions implicitement et d'une façon tout aussi discutables pour les œuvres d'art une hiérarchie du deuil : les Bouddhas de Bamiyan, dynamités en 2001, ou, en l'occurrence le visage, dévasté, du larsuau de la poète de Nergal, émusent plus que la destruction, en 2014, du tombeau du prophète Jous ou celle, en mars dernier, du monastère chaldéen de Saint-Georges de Mossoul. « Beaucoup de gens, précise

Butler, pensent que le deuil du deuil relève uniquement de la sphère privée, qu'il nous renvoie à une situation d'isolement et a par conséquent un effet dépolitisant, le pousse ou contraint qu'elle induit en nous le sens d'une communion politique d'un genre complexe. » Elle évoquait le deuil de vies humaines mais qu'il de celui d'une œuvre d'art ?

Un élément de réponse, peut-être le mieux partagé, a été énoncé par la directrice générale de l'Unesco, responsable à ce titre du patrimoine mondial : c'est un « crime contre la civilisation ». En quoi consiste ce crime ? De Rome à Byzance et de l'Angleterre de Cromwell à la Révolution française, la démolition d'une statue n'est pas précisément une nouveauté : au sommet du déshonneur politique, les Romains infligeaient une sorte de damnation de la mémoire (*memoria damnata*) qui impliquait l'effacement de toute mention ou de représentation (monnaies, statues) du condamné. Rien à voir apparemment avec les actions des iconoclastes de Daech, puisque, lorsqu'ils attaquent un marbre-piqueur tel dieu-taureau, tel tombeau ou tel mosquée, ils ravivent une mémoire plutôt qu'ils ne l'effacent. Ce qu'ils voudraient condamner à l'oubli, ce n'est pas seulement tel ou tel dieu assyrien. Le visage qu'ils entendent détruire symboliquement devant les caméras est d'abord celui d'un monde dans lequel se déplacent annuellement un milliard de touristes. Un monde dans lequel le sacré désertent les églises s'est réfugié dans les musées. Mais, avant tout, un monde un peu meilleur parce qu'il a été capable de créer ce larsuau de Nîrwe.

Par Sven Ortolf



© Catherine Anstett - inder - web - 556 - gowoo - inder



Un membre de l'État islamique détruit le visage d'un larsuau à Mossoul, en février dernier.

UN CRI DE RAGE ET DE PAIX

LA CARTE DU TEMPS

TROIS VISIONS DU MOYEN-ORIENT

NAOHI WALLACE / ROLAND TIRSIOT

David Ayres / David Cope / Michel Bruchési / Lisa Sordani / Glenn Feldt / Richard Poynt

Illustrations : www.rolandtirsiot.com

Éditions : www.leseditionsducaractere.com

Illustrations : www.rolandtirsiot.com

01 45 81 42 42 - www.leseditionsducaractere.com

DU 28 AVRIL AU 7 JUIN 2015



Jardins secrets

Par Sven Ortoll

Le marché mondial du jardinage devrait atteindre **200 milliards d'euros** en 2016.

À lui seul, le marché français représentait l'an dernier **7,5 milliards d'euros**.

75 % des Français et **90 %** des Anglais disposent d'un espace pour jardiner.

Espagnols, Français et Allemands placent le jardin à la **2^e place** des pièces donnant de la valeur à une habitation.

En Europe comme aux États-Unis, les jardiniers amateurs rajeunissent et se recrutent plutôt chez les **18-35 ans**.

Les premières actions de jardinage sauvage apparaissent à New York en **1973**.

100 hectares urbains offrent potentiellement **25 hectares** d'espaces prêts à être jardinés.

Pour apprendre à verdier les gratte-ciel, un botaniste a planté des Tillandsia sud-américains à **297,3 mètres** d'altitude au **92^e et dernier étage** de la tour Eureka à Melbourne où ils subissent des vents de plus de **200 km/h**.

« Dès qu'on parle jardin, il convient de dépasser la géométrie plane et d'intégrer la troisième dimension à notre méditation. Car l'homme-jardin par vocation creuse la terre et interroge le ciel. [...] Mais il y a encore pour l'homme-jardin une quatrième dimension, je veux dire métaphysique. »

Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*

L'accès aux espaces verts est considéré comme un droit de l'homme par **93 %** des Français.

87 % de ceux qui pratiquent le jardinage plus de six heures par semaine se déclarent heureux de vivre, contre **80 %** chez les jardiniers plus occasionnels et **67 %** chez ceux qui ne mettent jamais les mains dans la terre.

25 millions de statuettes de nains peuplent les jardins allemands.

Lampy, le plus vieux nain de jardin anglais installé par le spiritualiste Charles Isham en 1847, est assuré pour **1 million de livres sterling**.

Leonardslee Garden, dans le Sussex (Angleterre), magnifique jardin de moins de **1 kilomètre carré (225 acres)**, a été vendu en 2010 pour **6 millions d'euros**.

Vers 306 avant J.-C., Épiciure a payé son fameux jardin d'Athènes **80 mines d'argent**, de quoi s'offrir deux belles maisons ou construire un gros navire de guerre.

APPEL À PROJETS

Participez à la 5^e édition du prix
en Sciences Humaines et Sociales
de L'OBSERVATOIRE DU BONHEUR

Préparé en collaboration avec les représentants du personnel

Portant un regard pluridisciplinaire sur la société et ses évolutions, l'Observatoire du Bonheur a vocation à rassembler les connaissances sur le bonheur tout en décryptant les perceptions du bonheur et de ses représentations. Créé en 2010 et soutenu par Coca-Cola France, il constitue un projet d'investigation inédit pour rassembler les données existantes dans les divers champs des sciences humaines et sociales sur la notion de bonheur et, à terme, élargir le champ de la réflexion autour d'un sujet qui se situe au cœur des préoccupations de tout un chacun.

Partant de cette volonté, l'Observatoire du Bonheur soutient la recherche en remettant chaque année un Prix de 15 000 euros à un ou deux étudiants en doctorat dont les recherches portent sur le bonheur. Cette année encore, l'Observatoire lance un appel à projets de manière à encourager le travail des jeunes chercheurs, tout en poursuivant la production de contenus inédits sur cette thématique.

Le ou les lauréats seront désignés par un jury d'experts, auquel participent notamment les membres du Comité de pilotage de

l'Observatoire du Bonheur :

- **Jean-Pierre Ternaux**, Directeur de recherche honoraire au CNRS et coordinateur de l'Observatoire du Bonheur. Domaine d'expertise : neurobiologie.
- **Gilles Boëtsch**, Directeur de recherche au CNRS. Domaine d'expertise : anthropologie.
- **Michèle Gally**, Professeur des universités. Domaine d'expertise : littérature, linguistique, histoire, philosophie.

POUR PARTICIPER
À L'APPEL À PROJETS

THÈME :

Le bonheur comme enjeu de culture et de société

Les postulants doivent être inscrits en doctorat en Sciences Humaines et Sociales au moment du dépôt du dossier*.

DOTATION :

1 prix de 15 000 euros

Le Jury se réserve le droit de partager le prix entre deux lauréats en cas de partage de la qualité des candidatures reçues.

DATE LIMITE DE DÉPÔT
DES CANDIDATURES :

15 juin 2015 à minuit

Règlement et informations disponibles sur

www.coca-cola-france.com

CONTACT :

Stéphanie Bruhière
stephanie.bruhiere@bm.com



Retrouvez les Cahiers et les informations relatives à l'Observatoire du Bonheur sur www.coca-cola-france.fr

*Régime du règlement : Appel à projets organisé par Coca-Cola Services France du 1^{er} décembre 2014 au 15 juin 2015, réservé aux étudiants inscrits en doctorat en Sciences Humaines et Sociales et dont le thème aborde la thématique générale suivante : "Le bonheur comme enjeu de culture et de société". Le projet pourra porter tant sur des représentations actuelles que passées du bonheur. Il ne se limite pas nécessairement à la sphère occidentale, et pourra impliquer des approches de types ethnologiques et anthropologiques. Il pourra également s'appuyer sur des études quantitatives et statistiques. Pour participer, les étudiants doivent soumettre leur dossier complet avant le 15 juin 2015 à minuit, cachet de la poste faisant foi, et leur questionnaire sera sélectionné par un jury avant le 30 juillet 2015.

Règlement complet téléchargeable à l'adresse de Maître Didier Richard, Maître de Justice au 194 avenue Charles-de-Gaulle, 92200 Neuilly-sur-Seine, et disponible (électroniquement sur le site www.coca-cola-france.fr ou sur simple demande à l'adresse Stéphanie Bruhière / Prix de l'Observatoire du Bonheur, Bureau Marketing Site, 32 rue de Tolosa, 75009 Paris.

COMBO

Le maître de la disruption

Agressé dans le Paris post-Charlie pour avoir placardé le slogan « Coexist » qui détourne les symboles des trois monothéismes, cet adepte de la rupture affirme tout le potentiel subversif du street art. Par **Alexandre Lacroix**

Zone interdite de Tchernobyl. Dans un hall lépreux, une affiche collée. Elle montre deux statues de l'île de Plâques dressées contre un coucher du soleil. Le slogan : « Pour les générations futures, nous développons les énergies de demain. » L'annonceur : EDF. Plus grinçant, cette pile d'immeubles où l'on peut lire, sur un grand placard : « Bonne nouvelle : notre cahier de commande a doublé en cinq ans. Très bonne nouvelle : nous ferons encore mieux demain. » Pas de visuel, mais une signature : Areva.

Où n'en croit pas ses yeux... Quel malin plaisant a déjoué la surveillance de Tchernobyl, au printemps 2012, pour coller ces publicités ?

Le voilà, grand et mince, qui entre dans le café l'Institut face à l'université de Jussieu, à Paris. Il porte une barbe fournie, car sa nouvelle cible est l'Islamisme. Sa véritable identité est un mystère, mais son nom d'artiste est COMBO. COMBO Culture Kidnapper. Une chose à peu près certaine, son âge : 28 ans. Et sa fonction sociale : street artist. Pour le joindre, c'est facile, son site Web donne l'adresse : 36, quai des Orfèvres. « Je faisais des graffiti dès l'âge de 16 ans », explique-t-il. Rapide calcul mental : cela ramène en 2001. « J'ai fait une première exposition aux Beaux-Arts de Nice. Les professeurs ne comprenaient pas ma démarche. Je me suis fait voler. Pourtant, dans six années-là, la scène artistique américaine commençait à être bouleversée par les œuvres de Shepard Fairey et ce mode d'expression diffusait sur l'Europe... » Shepard Fairey a peint en 2008 le poster bleu, beige, rouge de Barack Obama, qui a fait le tour du monde. « Ce mélange l'influence de Warhol et les codes de la propagande. D'ailleurs, la frontière entre le street art et l'univers de la publicité est plutôt poreuse. » Quand faisait 20 ans, dit COMBO, je suis entré comme « créatif » dans une agence de pub. Avec mon expérience du graffiti, réfléchir à la simplicité d'un message, à son impact quand il est placé dans la rue, c'était une évidence. Mais j'ai fini par me sentir en contradiction avec ce milieu et je suis parti.

Lorsqu'il évoque son travail, COMBO a néanmoins recours à un anglicisme en provenance du vocabulaire du marketing : il dit pratiquer la « disruption ». Ce concept a été proposé par Jean-Marie Dru, publicitaire français aujourd'hui chairman de TBWA, groupe de communication mondial. L'approche disruptive consiste à analyser les conventions qui ont cours sur un marché et à briser l'une d'entre elles. L'une des manières d'obtenir l'effet disruptif est de placer le message dans un lieu inhabituel. Ainsi, coller une affiche pour EDF ou Areva dans les ruines mélancoliques de Tchernobyl, c'est de la disruption à l'état pur. Mais

COMBO a utilisé cette approche pour une autre série : en 2013, il s'est rendu à Hong Kong pour y exposer dans les rues les pages Google censurées en Chine, notamment celles qui concernent les émeutes de la place Tian'anmen. « J'ai collé ces affiches juste avant de quitter Hong Kong, j'avais fait mes préparatifs avant. Un peu partout dans le monde, il y a une relève de la police vers 5 heures et dès le matin, si j'avais été prêt, c'était la prison ferme... » Mais n'est-ce pas désirable de coller des affiches, sachant qu'elles seront arrachées quelques heures après ? « Non, car les œuvres de street art voyagent. Les gens les photographient puis les envoient ou les mettent sur Facebook. Une œuvre pertinente peut ainsi être vue par des centaines de milliers, voire des millions de personnes. C'est beaucoup plus démocratique, beaucoup plus politique aussi, qu'une expo dans une galerie. »

La prise de risque fait donc partie du quotidien de COMBO, dont je scrute le visage. À la recherche, je l'avoue, de traces de coups. Deux semaines avant notre rencontre, l'artiste s'est fait tabasser, près de la porte Dorée, à Paris. Il était en train de coller le slogan « Coexist » et, juste à côté, un portrait de lui en djellaba, arborant la barbe des islamistes. Quatre types ont surgi. Cette symbolique ne leur plaisait pas. Ils ont demandé à COMBO d'arracher son œuvre, celui-ci a refusé. Une pluie de coups s'est abattue sur lui. « Hélas, j'ai vu comment ça allait, j'ai eu les bras réflexes, je me suis mis en boule par terre et protégé le visage. » Si cette altercation a valu à COMBO un quart d'heure de célébrité warholien au Grand Journal de Canal+, elle s'inscrit dans une démarche plus large. À l'automne dernier, afin de tourner en dérision les jeunes Français partis faire le djihad, il s'est rendu au Liban - d'où vient une partie de sa famille - pour faire son « Dji-art ». Il donnait des nouvelles à ses amis restés en France en postant des vidéos - où on le voyait en train de boire une bière en djellaba ou de taguer dans Beyrouth - à Mitsu de Harass, plus de hommes. Et puis les attentats de janvier sont arrivés. Et le Dji-art lui a paru trop souriant, déplacé - c'est pourquoi il s'est mis à placarder ce message occumérique, « Coexist ». Depuis, il a posé d'autres slogans sur les monothéismes, comme « No issue no cry » ou « Pour vivre heureux, vivons cachés ». Est-ce que tout ça va mal finir ? « Je croix à mon message. Je fais un truc qui me tient aux tripes. Pour moi, famille, pour mes proches, ce n'est pas très facile à vivre. Pour moi son plus, j'ai une vie normale. Je me déplace sans censure. Je passe des dizaines, des centaines de nuits par an à faire mes installations dans les rues, seul ou accompagné. Je ne gagne pas d'argent avec ça. Mais le circuit de l'art officiel me dégoûte un peu. Je cherche un engagement total dans le créatif. »



Dates clés

- 1987 Naissance à Amiens
- 2003 Fait ses débuts dans le graffiti
- 2006 Envoit ses Beaux-Arts de Nice
- 2010 S'installe à Paris et passe au street art
- 2012 Collé dans la zone interdite de Tchernobyl, ce qui marque le début de ses projets internationaux
- 2014 Entame Dji-art, qui a abouti à un campagne actuelle

“
**Le circuit
de l'art officiel
me dégoûte
un peu.
Je cherche un
engagement
total dans
la création**
”





Nudge



La domestication de l'homme par l'homme

Trier vos déchets ? Nul ne vous y forcera ! Mais la collectivité peut vous y inciter, avec une gratification symbolique par exemple... Cela s'appelle un nudge¹. « Coup de pouce » ou forme douce d'asservissement ?

Par
Raphaël Enthoven



Philosophe et écrivain, à l'origine *Le Garçon qui décroche à 16 heures* sur France Culture (temporément avec *Philosophie magazine*). Vous pouvez retrouver toutes ses émissions depuis 2003 en ligne sur <http://blog.franceculture.fr/raphael-enthoven/>. Il vient de signer, avec *Julien Vain*, *Reetz, Le Socialisme* (Plon-France Culture, 19,90 €).

La démocratie n'a pas à craindre un retour de la dictature. Nos institutions fonctionnent et nul ne veut d'un tyran. Mais nos libertés sont en permanence rongées de l'intérieur par une série de dispositifs destinés à favoriser, invidieusement, le « vivre-ensemble » ou appelé (à les nudges).

Que ce soit la mouche dessinée au centre des urinoirs et dont, paraît-il, la présence incite les utilisateurs à pisser droit, ou bien le fait de rendre les fruits plus accessibles que les gâteaux dans les cantines scolaires pour lutter contre l'obésité infantile, ou encore l'interdiction de disposer des sacs en plastique devant les caisses des supermarchés (et l'obligation, pour le client, d'en faire la demande) afin de préserver l'environnement et de réduire le gaspillage, le nudge n'oblige personne, ne propose des choix que par défaut et parle sur la paresse, l'agrément, le désir mimétique et le goût d'être vertueux à peu de frais (je en réalisant vos services durant votre séjour, contre 75 % de nos

décits, vous protégez l'environnement, bla-bla-bla...).

Formés au comportementalisme – à la domestication de l'homme par l'homme –, les théoriciens du nudge s'attachent non pas à dire ce qu'il faut faire, mais à le laisser entendre ou faisant saillir une information, en privilégiant socialement un usage plutôt qu'un autre ou en garantissant la validité d'une démarche par un symbole fort. Qu'est-ce à dire ? Que les gens veulent bien obéir mais à la condition de se pas recevoir d'aide, et que, en conséquence, la manipulation est (au contraire de la contrainte, de la culpabilisation et même du calcul de l'intérêt) la meilleure façon d'orienter le troupeau des consommateurs-citoyens. Comment s'opposer à un commandement qu'on ne reçoit pas ? Le « management par le coup de pouce » étouffe à jamais toute velléité contestataire en enrobant ses estuques d'un miel suggestif.

Ce qui est étonnant ici, c'est l'ingénuité avec laquelle chacun se félicite d'un tel progrès dans l'asservissement et présente comme un « outil au service de l'action publique » ce lavage du cerveau et sa rationalisation, soit l'incarcération du consommateur (sous le prétexte de lui indiquer les « bonnes décisions » à prendre) dans la prison sans barreau de ce qu'il est convenable de faire ou de dire.

Qu'on ne s'y trompe pas : il serait souhaitable que chacun se conduisît comme les nudges le lui recommandent à tous coups (on vit mieux dans un monde où chaque pisserie mâle pissoit droit), mais la fourberie d'une méthode n'est pas soluble dans le constat de ses vertus. L'excellence d'une conduite ne saurait recueillir la duplicité des moyens mis en œuvre pour y parvenir,

sous peine de remplacer la liberté par le Bien et la démocratie par la tyrannie de la majorité. D'ailleurs, il est faux de croire que les sanctions dissuasives avec les nudges et le remplacement pavlovien d'un « n'obéis pas » à « n'obéis » : seulement ce n'est plus la loi qui se charge de punir, mais la meute. Car la majorité traite les opinions dissidentes de la même manière qu'elle traite les attitudes antisociales : comme un délit que la morale, sinon la loi, corrige à coups d'ostracismes. « Le malin s'y fâche : Vous pensez comme moi, ou vous niez ; fait : Vous êtes libre de ne point penser ainsi que moi ; retirez, ou bien, tout vous reste ; mais de ce jour vous êtes un étranger parmi nous. Vous gardez vos privilèges de la cité, écrit Tocqueville dans *La démocratie en Amérique*, mais ils vous deviendront inutiles ; car si vous briguez le droit de vos concitoyens, ils ne vous l'accorderont point, et si vous ne demandez qu'à leur estime, ils finissent encore de vous la refuser. Vous resterez parmi les hommes, mais vous perdrez vos droits à l'humanité. » On ne saurait mieux décrire à l'avance ce paternalisme libéral qui, loin de laisser pisser les citoyens ou de les laisser penser (ce qui revient au même), sanctionne les discours et rectifie les comportements à la façon d'une main invisible, ou (Tocqueville encore) d'un « pouvoir immense et ténébreux, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. [...] Il pourroit à [la] sécurité [des citoyens], prévoir et assurer leurs besoins, faciliter leurs plaisirs, combler leurs principales affaires, diriger leur industrie, régler leurs successions, élever leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? ».

¹ Nudge est une notion théorisée par le juriste Cass Sunstein, ancien conseiller de Barack Obama (de son excellent dictionnaire *Philosophie magazine* n°102, p.146, et par l'économiste Richard Thaler. C'est aussi un livre paru en 2008 et traduit en français chez Vuibert en 2010.

ÉTERNELLE COMÉDIE OU TRAGÉDIE CONTEMPORAINE ?



Sommer travaille sans cesse. Directeur logistique d'une biscuiterie, il vit un paradoxe entre son engagement à corps perdu dans son métier et le caractère dérisoire de celui-ci. Un roman percutant sur nos servitudes volontaires, comédie de toujours et tragédie contemporaine.

Flammariion

france
culture

C'EST
POUR
VOUS

LE GAI SAVOIR

RÉENCHANTER LES CLASSIQUES DE LA PHILOSOPHIE

RAPHAËL ENTHOVEN
DIMANCHE / 16H-17H

en partenariat avec **philosophie**
pour tous

Écoute, réécoute, podcast
franceculture.fr



Horizons

Dialogue

p. 28 **La dette grecque,
la morale et le jeu**
Yánis Varoufákis / Jon Elster

Rencontre

p. 36 **Le démon
de Jésus**
Paul Verhoeven



« Ce moment où des milliers d'années
de promesses ont l'air de s'accomplir
a dû paraître vraiment miraculeux » p. 38

GRÈCE

FAITES VOS JEUX... Rien ne va plus?

Yánis Varoufákis / Jon Elster

Face à la crise de la dette, Athènes et l'Europe balancent entre deux options, la coopération ou la défection. Cette alternative est aussi au cœur de la théorie des jeux, spécialité de Yánis Varoufákis, ministre grec des Finances. Il a accepté de converser avec le philosophe Jon Elster, qu'il lit et admire depuis longtemps. Au-delà de la raison économique, ils mesurent ensemble le poids des émotions et de l'Histoire.

Propos recueillis et traduits par **Martin Legros**

A lors que la nuit tombe sur l'Acropole, j'arpente les ruelles du quartier de Pláka en direction de la place Syntagma où se font face le bâtiment néoclassique du Parlement grec et la tour moderne du ministère des Finances. J'ai rendez-vous avec le ministre Yánis Varoufákis. Brillant économiste et spécialiste de la « théorie des jeux », il a accepté d'avoir une conversation téléphonique avec le philosophe de l'économie Jon Elster, qui se trouve à New York. À Athènes, les stigmates de la crise sont visibles : dans certains jardins, des jardins ont dressé des tentes et cultivent des potagers de fortune; aux terrasses des cafés, des personnes âgées proposent des paquets de mouchoirs contre quelques euros; à l'entrée du ministère, une installation porte la trace de la mobilisation des cinq cents femmes de ménage qui officient là-bas avant d'être licenciées sous la pression de la troïka, puis réintégrées. L'une d'elles, d'origine bulgare, a même été élue députée européenne. De l'avis unanime, tout se passe comme si, dans sa confrontation avec l'abîme – faillite collective, sortie de l'euro, chômage de masse et précarité

généralisée –, la Grèce était en train d'inventer une nouvelle manière de faire de la politique, en rupture avec les usages d'une caste qui négociait les suffrages du peuple contre des privilèges. Mais tous les Grecs sont déchirés entre l'exigence de réduire leur dette et celle de rester dans l'Europe, le besoin de mettre fin à l'austérité qui étrangle la population et la promesse de restaurer leur dignité. Les Grecs ont-ils intérêt à coopérer avec les Européens ? En ont-ils les moyens ? Ou doivent-ils jouer la carte de la défection ? Quant aux Européens, ont-ils raison de pousser les Grecs dans leurs retranchements ? Après deux heures d'une discussion passionnante où il a été autant question d'histoire, de morale et de stratégie d'économie, Yánis Varoufákis me saisit le bras : « *Votre situation, ouvrons-la, reprenons-la, ne pouvons pas parler avec des philosophes. Mais j'aime vraiment cela. Il y avait plus clair.* » En sortant du ministère des Finances, je rejoins les flancs du Parthénon, où il y a deux mille cinq cents ans, un certain Solon forgeait les premières institutions démocratiques... et annulait les dettes des classes populaires. L'Histoire se répète-t-elle ?





Yannis Varoufákis

Professeur d'économie à l'université d'Athènes, professeur détaché de l'université du Texas et ancien consultant de l'entreprise de jeux vidéo Valve Corporation, il a été nommé ministre des Finances du gouvernement d'Alexis Tsipras en janvier dernier. Spécialiste de la théorie des jeux, il pense, contre la tendance dominante, que la coopération est plus payante à long terme que le chantage pur et dur. Son ouvrage, *Le Minotaure planétaire*, un essai passionnant sur le crise du capitalisme mondial, vient d'être traduit aux Éditions du Cerise.



Yannis Varoufákis: Je ne suis pas un politicien professionnel, j'ai été un théoricien de l'économie toute ma vie, ma spécialité est la théorie des jeux. Je suis entré en politique il y a deux mois et demi, je me définis comme un « marxiste erratique » dans la mesure où je considère qu'en conférant à sa théorie le statut d'une science de la société et de l'histoire, Marx porte une responsabilité dans l'autoritarisme d'une partie de la gauche. Mais je reste convaincu qu'il a livré l'une des visions les plus pénétrantes du capitalisme. Chaque fois que je regarde par la fenêtre, je suis confronté aux contradictions qu'il a pointées.

Jon Elster: Je me présenterais plutôt comme un marxiste « finé ». Mon marxisme a même « fané » avant d'avoir pu fleurir. J'ai grandi en Norvège. Mon père était le porte-parole du parti travailliste. Quand je suis venu à Paris, j'ai rédigé une thèse sur Marx avec Raymond Aron pour

LA GRÈCE EN QUELQUES CHIFFRES

NOMBRE D'HABITANTS
11 MILLIONS

PIB

-25 %

EN CINQ ANS

1,15 MILLIARD

EN 2014 /

2,17 MILLIARD

EN 2009

ATHÈNES
5 MILLIONS
D'HABITANTS

CROISSANCE 0,4 %

MONTANT DE LA DETTE

324 MILLIARDS D'EUROS

75 % FMI ET EUROPE / 25 % TITRES DE MARCHÉ

SOIT 177 % DU PIB

LES CRÉANCIERS

FMI 32 MILLIARDS D'EUROS

ÉTATS DE LA ZONE EURO

226 MILLIARDS D'EUROS

DONT FRANCE 42 MILLIARDS

TAXE D'AMORTISSEMENT

27 %

DONT 50 % DES JEUNES

ÂGÉS DE - DE 25 ANS

savoir si j'étais marxiste, et j'ai découvert que je ne l'étais pas. Je suis devenu marxologue. Depuis, je réfléchis sur le choix rationnel qui suppose que la raison et l'intérêt gouvernement nous choise. J'ai développé une critique interne de cette vision de l'homme « rationnel et intéressé » qui ne correspond pas à la manière dont les individus se comportent dans la vie, ni à leurs motivations. C'est pourquoi je suis curieux de savoir ce qui a motivé un universitaire tel que vous à s'engager en politique ?

Y.F.: Quand on est marxiste, n'est-on pas nécessairement engagé en politique ? Ma famille est le résultat de la guerre civile qui a déchiré la Grèce. Mon père a grandi au Caire où il a reçu une éducation française... Voltaire, Rousseau, Robespierre – son idole. Il a migré en Grèce en 1946, juste avant que la guerre civile ne redémarre. Saïsa à un conflit avec la direction de l'université sur les droits d'inscription.

les services secrets l'ont capturé et lui ont demandé de signer un document où il dénonçait le communisme. Son refus lui a valu de passer trois ans et demi dans un camp. À sa fermeture, en 1951, il est retourné à l'université où il a rencontré sa mère. Elle avait rejoint une organisation fasciste. Son boulot ? Surveiller mon père. Et me voilà ! (fines) Avec le temps, ils ont appris à être plus tempérés dans leurs engagements, mais lorsqu'un conflit surgissait, ma mère le racontait à mon père : « Épouse de faits communiste ? » Et mon père répondait : « Sole justice ! » Tout cela pour dire que ma conscience politique a été précocée.

J.E. : Mais comment vous êtes-vous retrouvé chez Syriza, vous qui êtes comme moi un universitaire éloigné de la vie politique ?

V. V. : En 2008, après l'effondrement de Wall Street, l'économie grecque qui se préparait à écrouler, j'ai alors acquis la conviction que les plans de sauvetage débouchaient sur une impasse. Face à la menace de faillite des banques, l'Europe a été le plus grand prêt de l'histoire — sous condition d'austérité. Cela ne peut pas marcher. Si vous vous mettez sur le dos le plus grand prêt de l'histoire, dans un contexte de revenus en baisse, vous vous condamnez à répéter l'expérience des années 1930. Très vite, les nations s'affrontent et les extrêmes surgissent. Comme je considérais que les réponses apportées n'étaient pas les bonnes, je suis entré en politique.

J.E. : Je m'intéresse de près à la crise européenne, mais je ne suis pas économiste. L'économie financière m'apparaît comme un mélange inextricable d'économie, de psychologie et de politique — ce qui la rend impossible à comprendre.

V. V. : Vous prétendez ne pas être économiste ? Permettez-moi de ne pas être d'accord ! Je vous lis depuis longtemps. J'ai encore en tête les critiques irrépressibles que vous formulez, dans *Ulysses and the Sirens* et *Ulysses and the Sirens*, 2004, non traduit, contre l'inconsistance du principe de maximisation de l'utilité. Quiconque a écrit un tel texte n'a pas le droit de prétendre qu'il n'est pas économiste et qu'il ne comprend rien à la finance !

J.E. : Je m'intéresse au rôle des émotions dans le comportement des individus. Dans



L'Europe tend à considérer qu'elle est en droit d'exercer sur la Grèce une dictature bienveillante

Jon Elster



la crise grecque, l'influence des émotions liées à la mémoire historique me frappe. Les Allemands n'oublieront jamais l'hyperinflation des années 1920, et les Grecs les atrocités commises par les Allemands pendant l'occupation. Ces mémoires douloureuses ont produit des émotions, voire des obsessions, dont il est très difficile de se débarrasser pour parvenir à un bon accord. Les émotions induisent les individus et les peuples à penser et à se conduire de manière irrationnelle. Elles affectent à la fois la capacité d'évaluer les risques et le degré d'aversion au risque.

V. V. : Ce n'est pas à cause de l'hyperinflation que le nazisme a gagné dans les années 1930, mais à cause du chômage de masse. Dès 1931-1932, l'hyperinflation avait été vaincue, le Reichsmark remplacé et les prix stabilisés, alors que le parti nazi ne dépassait pas les 10 % aux élections. Hjalmar Schacht a alors mis en place sa politique d'austérité qui a fait exploser le chômage et les nazis ont remporté des victoires électorales. Du côté grec, je ne crois pas non plus que nous soyons obsédés par l'occupation. Face aux Allemands, c'est notre dignité que nous défendons.

J.E. : Mais n'est-ce pas vous qui avez remis à l'ordre du jour dans les négociations le prêt imposé par les Allemands aux Grecs pendant l'occupation ?

V. V. : C'est un cas unique dans toute la Seconde Guerre mondiale... Il existe un

document fascinant à la Banque centrale de Grèce, rédigé et signé par l'armée allemande. Ils ont pris une énorme somme d'argent pour financer les dépenses de l'occupation. Avant de partir, ils ont laissé un contrat signé où ils s'engageaient à rendre cet argent et précisaient à quel taux — il n'y a que les Allemands pour faire une chose pareille ! Ce contrat, nous l'avons encore. Je ne demande pas que les Allemands remboursent l'intégralité. Mais si madame Merkel voulait venir à la Banque centrale d'Athènes en lieu et place de cette dette, ce serait déjà bien.

J.E. : Nous sommes en présence de deux contes moraux. L'un dit que les Allemands devraient se conformer à leur promesse de l'occupation, l'autre que les Grecs devraient payer la totalité de leur dette.

V. V. : Échangeons un euro pour un euro. Ou pour vingt. Ce qui compte, c'est que cela fasse l'objet d'un règlement. Quand le gouvernement allemand soutient que les réparations de guerre ont été réglées, je demande : quand ? par qui ? La dette, rétroactivement, a été effacée lors de la réunification allemande. Légalement, ce n'est pas vrai. Dans les années 1950 et 1960, les Allemands affirmaient : « Nous ne pensions pas avant que les deux Allemagne ne soient réunifiés. Il n'y a pas de raison que l'Allemagne paie pour l'État. » En 1991, au moment de la réunification, la Grèce a été exclue des tables de négociations. Et rien n'a été payé.





Jon Elster

Ce philosophe norvégien francophile est professeur émérite à l'université de Columbia de New York et au Collège de France. Il a été fait consultant par une critique aussi rigoureuse que multilingue des auteurs de base de la théorie économique – la rationalité et l'intérêt sont des acteurs. Il est notamment l'auteur du *Traité critique de l'économie économique* (Hermann), *Le Désintéressement*, Seuil, 2009, (tome 2), *L'Irrationalité*, Seuil, 2010.



J.E.: Il faut éviter de moraliser les enjeux.

Y.V.: Je suis contre la moralisation, en particulier en ce qui concerne la dette. C'est non éthique. Et non économique. Mais quand on me dit que mes dettes sont sacro-saintes et que les dettes des autres ont été effacées, parce qu'ils l'ont décidé de manière unilatérale, cela ne passe pas.

J.E.: Il faudrait aussi arrêter de laisser le passé contaminer le présent.

Y.V.: Mais je ne crois pas qu'il faille se débarrasser de la mémoire historique.

J.E.: Aucune des deux parties ne devrait exiger le respect absolu des contrats passés.

Y.V.: Sur ce point, je rejoins Hannah Arendt. Dès lors que, au moins un Allemand est mort à Auschwitz, le peuple allemand ne peut être considéré comme

collectivement responsable du nazisme. De même, tant qu'il y a un Grec honnête, le peuple grec ne peut pas être stigmatisé comme une bande de faussaires et de profiteurs. Je suis prêt à distinguer les responsables, à dissocier passé et présent. Mais mes interlocuteurs ne consentent de me dire: une dette est une dette. Si c'est le cas, alors, une dette est une dette pour tous.

J.E.: Dans les années 1920, Keynes écrivait: « Faire des contribuables les esclaves des détenteurs d'obligation, c'est le début de la ruine. » Son affirmation est plus que jamais d'actualité.

Y.V.: C'est ce que j'appelle « l'économie biblique ». Quand mes interlocuteurs pointent le doigt sur nous, je leur rappelle que pour chaque emprunteur irresponsable, il y a un prêteur irresponsable.

J.E.: La question de la responsabilité est essentielle. Qui est à blâmer? D'abord ceux qui ont accepté que la Grèce entre dans l'Eurozone avant d'entreprendre des réformes structurales. Les fonctionnaires de Bruxelles savaient que l'économie grecque était un panier percé. Ils l'ont intégrée en connaissance de cause au nom de l'Europe et de la démocratie. Ensuite, le gouvernement socialiste de Papandréou savait lui aussi que son pays était un panier percé, mais il avait leurs chiens à servir et ils y sont allés en toute inconscience. Lors d'un séjour à Athènes, mon fils s'est fait mordre le mollet par un chien errant. Nous nous sommes rendus aux urgences et j'ai constaté que le soupçon du panier percé n'était pas un mythe!

Y.V.: Qui est à blâmer? Remontons à l'origine de la crise. Que s'est-il passé en Europe dans les années 2000? Après avoir lié leurs monnaies, les économies européennes ont développé une frénésie de prêts abusifs. Les banques françaises et allemandes sont venues dans les pays déficitaires du nord et du sud de l'Europe. Elles cherchaient des firmes, des gouvernements locaux, sur qui elles pourraient déverser des liquidités. Ces prêts étaient ensuite découpés en petits morceaux, assemblés en subtils lots financiers et revendus. L'idée étant que si vous les déversiez un peu partout, le risque s'annulait. Cela a abouti, en 2008, à la crise des subprimes. Quand ces emprunts ont mal tourné, ceux qui en avaient profité ont été

mis en faillite. Le « sauvetage grec » a surtout servi à cela. Sur les 240 milliards que l'État grec a alors empruntés, 91 % sont allés aux banques. Les responsables de cette frénésie d'emprunts ont été « sauvés » vis-à-vis cet emprunt et des taxes nouvelles touchant des citoyens qui, eux, n'avaient rien emprunté. Ceux qui n'avaient jamais touché à la boîte de Pandore ont payé.

J.E. Pourquoi est-ce la Grèce qui a été sacrifiée ?

Y.V. Imaginons que la Grèce n'ait pas intégré l'euro en 2000, cela serait tombé sur l'Irlande ou sur le Portugal. Le problème vient d'une union monétaire qui a été mal configurée entre des pays déficitaires et des pays auto-suffisants. Comment fonctionne une telle union ? L'Allemagne vend des voitures à la Grèce, la Grèce achète des voitures à l'Allemagne, d'où une balance commerciale déficitaire. Les profits réalisés en Allemagne par BMW sont investis en Grèce. Comme cette dernière n'a pas d'industrie automobile, l'argent va dans l'immobilier et alimente une bulle. Puis survient la crise de 2008. Les pays déficitaires retrouvent avec des dettes insolvables. Les banques allemandes forcent les contribuables allemands à prêter aux Grecs pour qu'ils puissent rembourser les banques allemandes. Surgit alors le mot de « dette » (Schuld) qui, en allemand, signifie faute, péché... et dette.

J.E. Le problème est d'autant plus insoluble que la dévaluation est exclue...

Y.V. ... bien entendu. Même les libéraux américains sont d'accord avec moi sur ce point. Face à une crise de ce type, la solution libérale c'est : liquider. Mais la Grèce ne possède pas sa propre monnaie, donc vous pouvez liquider – et c'est ce qu'on a fait : les revenus ont chuté de 46 % et nous avons perdu près de 25 % de notre force de travail en chômage et en migration de masse –, mais si votre monnaie appartient à une banque étrangère et que, au même moment, vos dettes sont dans cette même là, le processus de dévaluation interne n'aide pas ! Vos revenus rétrécissent, mais pas vos dettes !

J.E. Si le poids de toutes ces erreurs successives a frappé la Grèce, n'est-ce pas aussi parce que les Grecs se sont comportés de



Quand on me dit que mes dettes sont sacro-saintes et que les dettes des autres ont été effacées, cela ne passe pas

Yánis Varoufákis



manière irresponsable ? Les élites n'ont-elles pas entretenu l'illusion d'une croissance artificielle ?

Y.V. Elles ont vraiment cru que les « vices privés contribuent à la vertu publique » pour citer Mandeville et sa fable des abeilles (1714). Plutôt que de taxer le capital et de gérer le conflit entre travail et capital, ils ont estimé qu'il suffisait de lâcher la bride à la finance.

J.E. Je voudrais vous interroger sur la théorie des jeux, dont vous êtes un spécialiste. C'est une formidable boîte à outils pour comprendre la structure de l'interaction sociale, mais a posteriori, une fois que l'action a eu lieu. Par contre, il me semble dangereux de l'utiliser pour prédire le comportement des acteurs.

Y.V. Votre travail critique a beaucoup compté pour moi. Car la théorie des jeux révèle les limites de la rationalité que les économistes prêtent aux acteurs. Nous sommes des êtres sociaux : les croyances dites de second degré – qui intègrent le point de vue de l'autre sur moi – ont un impact décisif. Dès le moment où vous élaborez des croyances sur ce que votre interlocuteur pense, les choses peuvent s'emballer : vous essayez de deviner les croyances que l'autre forme concernant la manière dont vous allez agir – la Grèce qui essaie de deviner ce que l'Allemagne croit que la Grèce va faire –, mais plus encore les croyances morales sur ce que les autres croient que vous devriez faire – la Grèce

qui essaie de deviner quelles sont les attentes morales des Européens sur la dette. Si vous intégrez les croyances de second degré, vous devenez dépendant de ce jeu d'anticipations mutuelles.

J.E. Je ne crois pas qu'il faille pousser le calcul des anticipations et la réflexion sur les croyances trop loin, car cela peut paralyser l'action... S'il fallait se référer à l'un des scénarios formalisés par la théorie des jeux, quel serait celui qui s'appliquerait le mieux à la Grèce ? Certains ont invoqué le « dilemme du prisonnier », d'autres celui de la « poule mouillée » (lire page 82).

Y.V. Ces scénarios sont non coopératifs, alors que l'Europe est censée fonctionner sur la base de la coopération. Dans un jeu coopératif, nous avons la possibilité de parvenir à des accords contraignants, de parler librement. Dans un jeu non coopératif comme le dilemme du prisonnier, on ne se parle pas : on ne peut choisir qu'entre coopération et défection. En Europe, j'essaie de convaincre mes interlocuteurs que nous sommes dans un jeu coopératif et non dans un jeu fermé. Nous n'avons plus le droit de bluffier. Quand jadis que nous finissions par sortir de l'euro, si nous devons accepter de nouvelles mesures d'austérité insoutenables, ce n'est pas du bluff.

J.E. Que pensez-vous du rapprochement entre les négociations sur la dette et le jeu dit de la « poule mouillée », dont l'essence est justement le bluff ?

Y. V.: Dans ce scénario, deux automobilistes – disons la trouka et mon gouvernement – avancent l'un vers l'autre. Le premier qui dévient est gagnant – il évite l'accident –, mais il gagne moins que celui qui a le courage d'affronter le risque de l'accident. Pour nous, dévier signifierait accepter les nouvelles mesures d'austérité, s'humilier en jetant notre programme anti-austérité. Pour la trouka, dévier signifierait nous laisser nous en sortir sans imposer davantage d'austérité. J'aime bien évaluer Jean Monnet. Selon lui, si l'on s'assoit l'un en face de l'autre à une table, en se fixant dans le blanc des yeux et en récitant une série d'arguments déjà préparés, les chances de parvenir à un accord sont minces. Tandis que si l'on s'assoit du même côté de la table et que l'on place le problème de l'autre côté, les chances de se mettre d'accord sont grandes. Dans le jeu, les joueurs ont une seule et même motivation; or, tout l'intérêt de la démocratie et de l'union entre-démocraties tient à ce que les motivations soient malléables. La raison et l'argumentation doivent pouvoir infléchir les motivations pour les faire s'aligner, plutôt que de les traiter comme si elles

étaient inamovibles. Voilà pourquoi je préfère laisser la théorie des jeux de côté.

J.E.: Il y a deux obstacles types à l'application de la théorie des jeux. L'indétermination et l'irrationalité. Or il me semble que les acteurs sont moins rationnels qu'ils ne veulent bien l'admettre.

Y. V.: J'ajouterais qu'il peut même y avoir un intérêt à défendre l'irrationalité. Si un acteur fait semblant assez longtemps et de façon convaincante, il y aura une probabilité positive que l'autre le voie comme irrationnel. On peut donc considérer qu'il n'est pas irrationnel de faire semblant de l'être...

J.E.: En Europe, j'ai l'impression que tout le monde continue de bluffer un peu. On dit, on dit, que chaque partie est de mauvaise foi... Les Européens continuent de désirer les Grecs qu'ils doivent maintenir l'austérité, alors qu'ils savent qu'elle ne fonctionne pas. Et les Grecs font comme si il ne leur manquait qu'un peu de temps. Donc ils se mentent à eux-mêmes.

Y. V.: Les Européens ne pernent pas tous de la même façon. La plupart ont bien

conscience que l'austérité est un remède pire que le mal et que ce qui est arrivé à la Grèce risque de leur arriver. Ils ne font d'ailleurs plus confiance à leur gouvernement. Les Grecs ne se mentent pas à eux-mêmes, ils disent: « nous essaierons de rembourser autant que possible, mais, pour cela, nous demandons une restructuration de la dette ».

J.E.: Si l'on en vient sur le terrain des solutions, je crois que la meilleure issue serait que la Grèce accepte de faire défaut pour cinq ans, le temps d'entamer des réformes structurelles, comme la dérégulation d'une partie du marché du travail.

Y. V.: Je préfère parler de restructuration plutôt que d'effacement de la dette. C'est quelque chose que font les banques à long-terme de journaux. Historiquement, le capitalisme n'aurait pas connu un tel essor sans les sociétés à responsabilité limitée. Si votre entreprise fait faillite, vous payez ce que vous pouvez avec les fonds de l'entreprise, mais vos enfants ont encore un toit.

J.E.: J'ai un ami chinois, désormais célèbre professeur dans son pays, qui a écrit une dissertation pour l'université de Chicago, où il explique que le capitalisme, comme le socialisme, est fondé sur des contraintes budgétaires adoucies, au premier rang desquelles figure le principe de la faillite...

Y. V.: Prenez les deux versions de Faust, celle de Marlowe et celle de Goethe. La différence entre les deux? Dans la seconde, la dette de Faust envers Méphistophélès peut être annulée. Que s'est-il passé entre les deux? Le protestantisme, qui a rendu possible le capitalisme et l'effacement des dettes. Même si les Allemands n'aiment pas qu'on le leur rappelle, leur miracle économique n'aurait jamais eu lieu si, en 1953, un dictateur bienveillant nommé Franz-Ulrich n'avait pas effacé la moitié de leur dette! Les Américains étaient-ils des êtres bienveillants? Non, ils ont compris que, pour que leur projet d'après-guerre fonctionne, il fallait qu'il y ait un pilier industriel au centre de l'Europe.

J.E.: Mais l'effacement est-il suffisant?

Y. V.: Non. Il faut deux choses: effacer les dettes qu'on ne peut pas rembourser

LA THÉRIE DES JEUX selon Jon Elster

La théorie des jeux est une modélisation de l'interaction sociale destinée à comprendre comment, dans une situation donnée, l'action optimale d'un agent dépend des anticipations qu'il forme sur le comportement d'un autre. Quatre grands scénarios se distinguent:

- 1 La bataille des sexes**
Un homme et une femme veulent sortir ensemble, mais ils ont des préférences différentes. L'homme préfère le football, la femme l'opéra. Que faire? Soit chacun choisit son activité préférée, et ils ne sont pas ensemble (0/0), soit l'un choisit l'activité de l'autre pour être ensemble (1/2 ou 2/1), mais il ne maximise pas ses préférences.
- 2 Le dilemme du prisonnier**
Deux prisonniers ne peuvent communiquer entre eux et se voient offrir deux choix. Si les deux coopèrent, ils sont libérés et se partagent un gâteau de dix euros. Si l'un trahit l'autre, il reçoit cinq euros et l'autre est emprisonné.
- 3 Le jeu de la parole croisée**
Deux voitures avancent en sens contraire sur une route à une seule voie. Celui qui dévie le premier s'accroche à la roue de l'autre et est immobilisé.
- 4 Deux États pensent à vacciner leurs citoyens**
Si l'un des États ne vaccine pas, l'autre ne le fait pas non plus, étant donné le coût de la vaccination. Si les deux sont incités à faire vacciner leur population?

	C	D
C	1/2	0/3
D	0/0	2/1

	C	D
C	3/3	0/4
D	4/0	1/1

	C	D
C	2/2	1/3
D	3/1	0/3

	C	D
C	4/4	1/3
D	3/1	2/2

Matrices des gains
Les matrices de gain représentent les gains de chacun en fonction de ses choix et de celui de l'autre. Plus le chiffre est élevé, plus cette situation est profitable pour l'agent. Une grande leçon de la théorie des jeux est que ce qui est optimal pour deux personnes isolées, pour la collectivité souvent ne l'est pas. Avec ce qui est rationnel individuellement, une accorde est possible dans un jeu à plusieurs équilibres de choix rationnel des agents peut être indésirable.

C coopération / D défection
Dans chaque case, le premier chiffre est le gain pour l'agent qui choisit verticalement, et le second est celui pour celui qui choisit horizontalement. Ainsi, dans le dilemme du prisonnier, il est dans l'intérêt de chaque agent de choisir C, quoique l'autre fasse. Dans le jeu de l'assurance, il est dans l'intérêt de chacun de choisir C, et si seulement si l'autre en fait autant. Dans la parole croisée, il est dans l'intérêt de chacun de choisir C, et si seulement si l'autre ne le fait pas. Dans la bataille des sexes, il peut y avoir plusieurs stratégies coopératives.

300 et trouver une façon d'attirer les investissements, ainsi que Roosevelt l'a fait avec le New Deal. J'ai officiellement appelé à la mise en place d'un plan de ce type à l'échelle européenne qui pourrait s'appeler le « plan Merkel ».

J.E. Certains considèrent qu'il faut aller plus loin et envisager la sortie de la Grèce de la zone euro. Mais l'effet d'un « Grexit » (sortie de la Grèce de l'euro) est totalement incertain. La question est donc : comment décider en situation d'incertitude ? Je me sens incapable de répondre. Mais je crois qu'il faut s'y confronter.

V.V. Mes interlocuteurs méditent : « L'Europe a fait son introspection, le problème grec a été circonscrit, la contagion sera donc évitée, on peut envisager une sortie de l'euro sans craintes pour le système. » Ma réponse est double. D'abord, cela signifie que l'enjeu du sauvetage était bien de sauver les banques françaises et allemandes, et non la Grèce. Maintenant qu'elles ont été renflouées, on peut nous jeter hors du système. Ensuite, le « Grexit » est une hypothèse totalement indéterminée. Comme le disait Hegel, les lois de l'indétermination sont elles-mêmes indéterminées. Quelqu'un prétend savoir ce qui se passera le jour où l'on nous poussera par-dessus la falaise raconte des sottises et travaille contre l'Europe.

J.E. Ce qui est difficile, politiquement, c'est que la solution n'apparaisse pas comme une solution imposée, mais choisie. L'Europe tend à considérer qu'elle est en droit d'exercer sur la Grèce une dictature bienveillante.

V.V. Passe pour la dictature, si elle est vraiment bienveillante. La problème c'est que le remède de l'austérité n'est pas thérapeutique mais toxique. Au-delà de la leçon économique, il y a une leçon politique à tirer de cet échec. Dès l'instant où la dictature pointe son nez, que ce soit celle de la troïka ou celle du prolétariat, vous vous retrouvez dans une situation où les moyens (dictatoriaux) affectent la fin (éventuellement bénéfique) que vous poursuivez.

J.E. Revenons aux thérapies bénéfiques. Certains objectent que la solution dite du « haircut », de la « coupe de cheveux », soit l'effacement de 50 % de la dette grecque

serait efficace, mais ils s'y opposent au nom du « hasard moral » : en prenant en charge les dommages d'une personne ou d'une institution, vous encouragez tous les autres à avoir le même comportement risqué, à se sentir couverts. À l'instar d'un automobiliste qui serait incité à prendre des risques puisqu'il a une assurance qui couvre tous les dégâts qu'il peut causer. En l'occurrence, si la Grèce bénéficiait d'un effacement, ce serait une incitation pour les autres États à ne plus être vertueux dans l'équilibre de leurs comptes. Cela dit, je crois que le risque doit être couru.

V.V. Il ne s'agit pas de donner à l'État grec un droit qui serait refusé aux autres, mais de proposer une solution structurelle qui profite à tout le monde. En 1993, Jacques Delors, alors président de la Commission européenne, était conscient de la difficulté d'une union monétaire sans union politique. Il a rédigé un rapport blanc proposant de créer des euro-obligations. L'un de mes amis était présent quand Delors a soumis cette proposition à Mitterrand. Après l'avoir écouté, Mitterrand lui a répondu : « Jacques, je suis d'accord avec votre constat et la nécessité de votre remède, cependant Helmut (Kohl) et moi n'avons pas assez d'autorité politique pour aller au-delà de l'union monétaire. Mais quand dans dix ou vingt ans il y aura une crise très profonde, le succès de votre entreprise dépendra de votre remède ou alors c'est toute l'entreprise européenne qui s'effondrera. » Nous y sommes.

J.E. Il y a un acteur que nous n'avons pas encore évoqué : le peuple grec. Or le gouvernement grec est face à un dilemme. La question est de savoir s'il y a un niveau possible de concessions suffisamment haut pour satisfaire l'Union européenne et suffisamment bas pour satisfaire l'électorat grec. Si ce n'est pas possible, l'issue logique serait de nouvelles élections et peut-être la victoire de l'extrême droite. Le seul espoir est qu'il y ait une ouverture possible pour des réformes capables de satisfaire ces deux contraintes.

V.V. Passer des accords avec nos partenaires européens afin d'augmenter nos chances d'être réélus ne nous intéresse pas. Notre ligne rouge est claire : nous voulons que l'accord, s'il a lieu, satisfasse trois critères. D'abord stopper le cycle de déflation de la dette – autrement dit, arrêter de mettre plus de gens à la rue. Ensuite,

restaurer notre dignité – c'est-à-dire mener à bien nos projets de réforme sans être envahis par une armée de technocrates. Enfin, mettre fin à la « kleptocratie » qui domine la Grèce. Nous pouvons faire des compromis importants, mais nous ne nous compromettrons pas au point de renoncer à ces trois exigences.

J.E. En plus de la « kleptocratie », il y a la structure corporatiste de nombreuses professions grecques, telles que les pharmaciens, les notaires, les chauffeurs de taxi. Ne devriez-vous pas lutter contre le corporatisme ?

V.V. Plutôt que de viser les petites gens, je préférerais viser les cartels du pétrole ou les chaînes de télévision qui ne paient pas un centime à l'État grec pour utiliser les fréquences nationales. Si vous vivez ici, Jon, vous ne pointeriez du doigt ni les pharmaciens ni les chauffeurs de taxi.

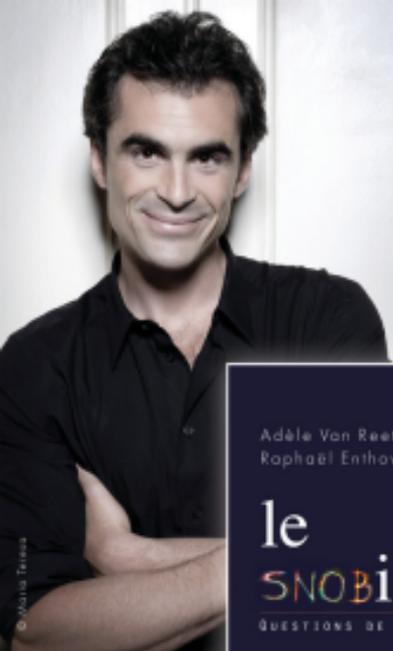
J.E. Qu'en est-il alors du cliché selon lequel la Grèce est incapable de collecter ses impôts ? Pensez-vous que des réformes fiscales ou politiques soient nécessaires ?

V.V. Absolument. Nous avons un vaste programme de réformes et nous aimerions vraiment pouvoir le mettre en place. Et croyez-moi, depuis deux mois, je m'y attelle jour et nuit.

J.E. Pour conclure, je voudrais vous dire combien c'est réjouissant de vous savoir ministre des Finances. J'ai pris un réel plaisir à échanger avec vous, alors que j'avais craint de marcher sur des œufs. Toute ma carrière, j'ai eu l'impression d'être un semi-professionnel dans ce que j'ai accompli. Or, ce soir je parle avec le ministre grec des Finances, un professionnel, mais encore une fois en tant que semi-professionnel. C'est sans doute mon destin...

V.V. Sans que vous parliez à quelqu'un qui a encore plus d'estime pour vous que vous n'en avez pour lui. Dans la préface de l'un de vos ouvrages, vous écrivez que vous êtes « à l'intersection de nombreuses filles ». C'est une formule que j'ai souvent reprise dans mes discours.

J.E. Je vous la cède volontiers. Elle convient parfaitement à la situation qui est la vôtre. /



En être ou ne pas en être, telle est la question du snob. Mais a-t-il vraiment le choix ?

Le snob est un clown triste. Mais s'il n'est pas risible, c'est qu'il a, parfois, la sagesse de se moquer de lui-même...

Adèle Van Reeth
Raphaël Enthoven

le SNOBisme

QUESTIONS DE CARACTÈRE

**RAPHAËL ENTHOVEN
ADÈLE VAN REETH**

PLON 



Le nouveau titre de la collection « Questions de caractère ».

Une réflexion à prolonger en écoutant « Les Nouveaux Chemins de la connaissance » sur France Culture.

Dans la même collection :



PLON
www.plon.fr
www.franceculture.fr

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE ET EN NUMÉRIQUE

Le démon de JÉSUS

Paul Verhoeven

Le réalisateur de *Basic Instinct* et de *RoboCop* fasciné par Jésus? Oui, au point que cet athée convaincu lui consacre un livre et rêve de filmer sa vie et son message. Dans un entretien réalisé par l'auteur de *Cinéphilo*, **Olivier Pourriol**, il propose une vision très personnelle de la figure christique, entre Che Guevara et Dostoïevski. Pas très orthodoxe! Photo **Jérôme Bonnet**





On pourrait s'étonner que Paul Verhoeven, réalisateur impudique de *Basic Instinct* ou de *Show-Girl*, soit fasciné par Jésus. Ou, au contraire, trouver qu'il partage avec lui un sens aigu du scandale et l'obsession de la vérité. Tout en affirmant qu'il fallait aimer ses ennemis, Jésus ne craignait pas de s'en faire. Esprit provocateur, ironiste de génie, révolutionnaire sans compromis... En quelques années de prédication, il a changé la face du monde. Athée convaincu, réchappé de peu des vertiges adolescents de la religiosité, Paul Verhoeven rêve depuis longtemps de faire un film sur Jésus. Pour commencer, il lui consacre un livre étonnant, fruit de presque vingt années de travail. La fréquentation assidue du Jésus-Séminar, un groupe de professeurs de théologie fondé par Robert Funk et dédié à la mise au jour du Jésus historique, a permis au cinéaste de tirer ses propres conclusions sur le sujet – des hypothèses solides, argumentées, appuyées sur une analyse fine des textes évangéliques, mais aussi, et c'est là l'originalité véritable de son ouvrage, sur sa connaissance des techniques narratives et sur son savoir-faire de mettre en scène. C'est en professionnel qu'il repère les artifices dramatiques dont on use ou abuse des évangélistes comme Luc ou Matthieu, et c'est en esthète qu'il souligne le génie brechtien de Jésus le conteur de paraboles. Mais le Jésus historique a disparu depuis si longtemps sous les oripeaux du mythe qu'on est en droit de se demander quel démon ou quel génie guide Paul Verhoeven dans cette quête dont le titre pourrait être : « Recherche Jésus désespérément ». C'est en partageant le pain et le vin dans un restaurant de poisson que nous lui avons posé la question.

Votre relation avec Jésus a commencé quand vous aviez 4 ans...

Paul Verhoeven : Ma famille, protestante, n'était guère religieuse. Notre pratique se réduisait au sapin de Noël. Un jour j'ai demandé à mon père comment – si Jésus était bien le fils de Dieu ou s'il était Dieu lui-même –, comment il avait pu souffrir sur la croix. C'était une question philosophique, ou disons une contradiction, dans le cerveau d'un enfant de 4 ans. Si tout est possible pour Dieu, pourquoi n'avait-il pas supprimé cette douleur ?

300 Que répondriez-vous aujourd'hui ?

Il n'y a pas de réponse à cette question, puisqu'il n'y a pas de Dieu. Ce n'est même pas une question.

Si Jésus n'était qu'un homme, a-t-il pu éprouver autre chose que du désespoir sur la croix ?

Il est mort complètement débilité... Jésus était un exorciste, c'était sa profession. Or, il obtenait des résultats, quelque chose se passait, il guérissait vraiment les gens. Il faut essayer d'imaginer ce qu'ont pu signifier ces guérisons pour son entourage comme pour Jésus lui-même. Pendant un temps, qui n'a pas duré si longtemps, un an peut-être selon Marc et les autres synoptiques, ou trois ans selon Jean, Jésus a commencé à croire, à cause de ces guérisons, que le royaume de Dieu était en train d'advenir.

Il a été victime de son pouvoir de guérison ?

Disons qu'il a été victime de son interprétation de ces guérisons. Il y avait beaucoup d'exorcistes à l'époque, qui utilisaient par exemple des formules égyptiennes miraculeuses. Il n'était pas le seul. Pourquoi ça marchait avec lui ? Peut-être par la force de sa compassion, ou par son charisme, en tout cas par quelque chose qui appartient à ce monde, et que l'on comprendra peut-être un jour. Mais rendre la vue à un aveugle ou l'usage de ses jambes à un paralytique, tout cela avait été prophétisé pendant deux ou trois mille ans. Ça faisait partie des possibilités dans la manière juive de penser. Lui et les autres prophètes ont parlé du moment où Dieu se manifesterait sur Terre pour intervenir dans l'histoire d'Israël. Malachie et tous ceux que l'on appelle les petits prophètes de l'Ancien Testament ont continué à annoncer cela dans les siècles précédant Jésus. Joël affirmait que l'Esprit de Dieu se répandrait sur le monde... Jésus est né dans cette culture, qu'il n'a pas inventée.

Ses exorcismes, en paraissant accomplir les prophéties, lui ont donc donné foi en lui-même.

Oui, même s'il n'a jamais pensé, selon moi, que c'était lui, mais plutôt le doigt de Dieu qui intervenait à travers lui. Ce moment où des milliers d'années de promesses ont l'air de s'accomplir a dû paraître vraiment miraculeux. C'est impossible que Jésus n'y ait pas vu la manifestation du royaume de Dieu. Jean le Baptiste, son maître, disait déjà : « Le royaume de Dieu est proche. » Mais il y a une grande différence entre annoncer qu'il est proche et comprendre qu'il est là, que ça y est, après des millénaires d'attente, c'est arrivé, enfin, c'est maintenant, c'est vraiment déjà là, pas encore dans sa forme complète, pas dans tout Israël, mais Dieu a commencé à se manifester dans ce monde. Là est la source de la grande illusion. Puis de la grande déillusion, puisqu'il n'y a pas eu d'extension ni d'amplification de ce royaume, qui, au contraire, s'est vu réduit à néant par les forces adverses, l'aristocratie juive alliée aux Romains.

Alors, pour répondre à votre question, que pensait Jésus à la fin ? Il a subi le traumatisme de réaliser que son interprétation était fautive, que ses exorcismes réussis n'annonçaient pas l'avènement du royaume de Dieu. C'est là sa grande déillusion, plutôt que son arrestation ou sa crucifixion. Aujourd'hui, je crois qu'on ne prête pas assez attention au fait que Jésus avait quelque chose de vraiment spécial, que quelque chose s'est vraiment passé avec lui. Ce n'est pas très moderne d'affirmer ça. Même Robert Funk, le fondateur du Jesus Seminar, se contente d'écrire que « Jésus voyait ses exorcismes comme le début du royaume de Dieu ». Mais ce n'est pas assez pour expliquer les guérisons. Je dis bien guérisons, et non miracles. Les miracles n'existent pas. Depuis une vingtaine d'années, on commence à mieux comprendre ce que le cerveau peut faire, on entrevoit des possibilités jusqu'ici inconnues de la science. On pourra expliquer ça dans un siècle ou deux, peut-être.

D'un côté, vous comparez Jésus à Che Guevara - traqué comme criminel politique, traqué puis assassiné par la puissance impériale. Mais, de l'autre, vous le comparez à Van Gogh pour son génie créatif. Les deux furent révolutionnaires, mais la politique et l'art se situent-ils sur le même plan ?

Il faut comprendre que Jésus n'était pas qu'un exorciste efficace, c'était aussi un artiste de grand talent. Le paradoxe est que tout en croyant que le royaume de Dieu se manifestait à travers ses exorcismes, c'est d'abord à travers ses paraboles qu'il a su exprimer d'une manière unique sa vision de ce royaume. Ce qu'il a inventé en matière éthique est inouï. Un changement radical de sensibilité, d'attitude. Remplacer la loi du talion « Œil pour œil, dent pour dent » par « Aime ton ennemi... » ça ne faisait pas partie de la manière juive de penser. Sa proposition n'a pas été acceptée. Aujourd'hui encore, beaucoup de gens prétendent appliquer ses principes, mais rares sont ceux qui le font. Qui est capable de dépasser l'animosité, d'oublier le passé, le mal qui a été fait, pour inventer une nouvelle manière de vivre ? Voyez la parabole du fils prodigue : le fils quitte son père en lui volant plus ou moins sa part d'héritage, qu'il part gaspiller dans une vie dissolue. Quand il revient à la maison, ruiné, son père, au lieu de l'accabler de reproches, l'accueille à bras ouverts, le couvre de présents, et fait exactement le contraire de ce à quoi l'on pourrait s'attendre. Il n'est pas question ici du fils, mais d'un être humain qui a décidé d'ignorer ce que son fils a fait, pour permettre un nouveau commencement, ouvrir une nouvelle voie. Je me vois que Mandela, dans le monde contemporain, qui ait accompli quelque chose de comparable, en ne punissant pas ceux qui avaient commis des horreurs et en se contentant de leur demander de dire ce qu'ils avaient fait.

“
L'expression d'un catholicisme
psychotique, fondé
sur un dieu pas très
éloigné de la cruelle divinité
mexicaine Quetzalcoatl

Le Passion de Christ, de Mel Gibson (2004)”



“
Pasolini s'est
sans doute dit: cet
évangile est un récit
bien imaginé, je vais le
filmer, avec une touche
marxiste. Mais il garde
les miracles tels quels

L'Évangile selon saint Matthieu,
de Pier Paolo Pasolini (1964)”



**Donc le paradoxe est que le royaume de Dieu
attendu par Jésus ne peut se manifester
que par les hommes, dans leur comportement ?**

Le royaume de Dieu ne viendra jamais, mais les paroles de Jésus indiquent la direction de ce que le royaume de Dieu pourrait signifier pour nous, humains. Obama a dit quelque chose de ce genre dans son discours du Caire. Si l'on se met à la place de l'ennemi, pour épouser son point de vue, ne sommes-nous pas en effet des impérialistes, des capitalistes, des occupants ? Ne faut-il pas toujours essayer de se glisser dans les chaussures de l'autre pour le comprendre ?

**Pourtant, il n'a jamais été question pour Jésus
de prendre le point de vue des Romains ou des
grands prêtres... Vous faites même l'hypothèse
qu'à la fin il appelait à prendre les armes.**

Je ne suis pas si sûr de tourner vers l'action armée était la meilleure voie pour Jésus, je ne suis d'ailleurs pas sûr de cette hypothèse, mais il y a des raisons d'y



“
Plutôt un conte,
mais qui rend
bien compte
de la position
de Paul, pour
qui Jésus était
plus utile mort
que vivant pour
propager la foi

La Dernière Tentation
de Christ, de Martin
Scorsese (1988)”



“
Une comédie,
mais très
informée
et fidèle
aux problèmes
politiques
de Jérusalem
rapportés par
Flavius Josèphe

Minty Pythes,
Le Monde d'Israël,
de Terry Jones (1976)”

300

croire. Dans l'Évangile de Luc, à la fin, Jésus dit : « Maintenant je vous dis : si tu es un marteau, vend-le et achète une épée. » Lors de son arrestation, on sait qu'il y a eu un combat à l'épée. Les évangélistes n'ont pu gommer cet épisode pourtant embarrassant pour eux, qui cherchent toujours à présenter un Jésus pacifique. C'est l'indice qu'il devait y avoir, à l'époque où ils ont écrit, une connaissance certaine de cet épisode impossible à ignorer ou à nier. Marc évoque simplement un combat. Matthieu ajoute que Jésus serait intervenu pour le faire cesser. Et Luc surenchérit en nous montrant Jésus recollant l'oreille coupée d'un ennemi... Mon hypothèse d'une radicalisation tardive de Jésus effacée par les Évangiles permet de mieux comprendre l'attitude des Romains comme des autorités juives, et la crucifixion finale, même s'il n'en fallait pas beaucoup à l'époque pour être crucifié par les Romains...

Jésus, après sa période « Paix », aurait donc eu sa période « Guerre », plus courte... Puisque vous le considérez comme un grand artiste, comment définiriez-vous son talent ?

C'est un artiste unique, avec une voix qui lui est propre. Même deux mille ans plus tard, les paraboles n'ont rien perdu de leur originalité. Un style très précis, où chaque mot est pesé, comme dans un poème. Il est très sec aussi, très factuel et distancié, brechtien au fond. Alors que Matthieu et Luc ne cessent d'ajouter du mélodrame ou de la sentimentalité, Jésus raconte comme Chaplin filme, en plan d'ensemble. Il ne cherche pas l'émotion facile de l'identification. Par exemple, quand le fils prodigue revient vers son père, on ne parle que de la manière étonnante dont le père accueille son fils, il n'y a pas un mot sur la réaction du fils. Fin de l'histoire.

C'est le contraire d'Hollywood, qui adore montrer les réactions. Si vous voulez garder Jésus comme scénariste, il va falloir tourner en Europe...

C'est ce que dit mon producteur : « Si tu fais ce film en Amérique, tu es fista. » Il veut le faire en France et en français.

Pas en araméen ?

Pasolini, qui, à mon sens, a fait le meilleur film sur Jésus, a tourné en italien. Par ailleurs, on dit que Pasolini a donné un tour marxiste à l'Évangile selon Matthieu, mais on ne peut pas dire que son film soit marxiste, même si l'on y sent une énorme admiration pour Jésus en tant que révolutionnaire.

En 2011, dans la revue religieuse *The Fourth R*, vous affirmiez que vous ne tourneriez pas votre film sur Jésus tant que vous n'auriez pas trouvé le moyen d'y intégrer ses paraboles. Montrer, à Hollywood, vaut toujours mieux que raconter.



Jésus était en train de devenir un terroriste, pas comme on l'entend aujourd'hui, mais plutôt comme un résistant



Mais raconter, dans ce cas précis, ne vaut-il pas mieux que montrer ?

J'y disais aussi que je pensais procéder comme dans *RoboCop* ou dans *Starship Troopers*, intégrer les paraboles dans l'histoire comme des flashes d'info. Si je montre Jésus en train de raconter ces histoires très connues, les spectateurs risquent de s'endormir...

Peut-être, mais comment tourner une hypothèse ? Comment montrer quelque chose tout en lui gardant son statut d'interprétation ?

Les gens ne vont pas voir l'interprétation. C'est à moi de faire en sorte que cette interprétation soit compréhensible. En intégrant les paraboles comme des corps étrangers dans la narration, je vais donner une idée de ce que Jésus voulait dire. Après sa journée de prédication et d'exorcismes, le soir il devait être l'invité du village. Là, à table, au dîner, où l'on buvait beaucoup de vin, dans ce genre d'atmosphère, Jésus devait raconter ses histoires. C'est comme aujourd'hui, quand quelqu'un raconte à table une bonne histoire qu'on ne connaît pas, et qu'il la raconte bien, on l'écoute.

Est-ce le talent propre de Jésus qui a permis à son esprit de survivre à sa crucifixion, ou celui des évangélistes, qui ont su raconter la bonne histoire et inventé la résurrection ?

Il n'y a pas eu de résurrection. Pas dans l'Évangile de Marc. La tombe est vide, c'est tout.

Ma question est : comment expliquez-vous qu'un tel échec - la crucifixion - ait pu être à l'origine d'un tel succès - la chrétienté ? Faut-il en chercher la source dans Jésus ou dans les Évangiles ?

Dans Jésus lui-même, pas chez les évangélistes. Car

même s'il a changé d'avis sur la violence à la fin de sa vie, c'est lui qui a inventé une nouvelle éthique, toujours originale, et exprimée dans une poésie unique.

Vous dites que le film de Mel Gibson, La Passion du Christ, en dit plus sur lui-même que sur Jésus. Comment comptez-vous faire pour ne pas tomber dans le même travers, sur un sujet aussi ouvert à l'interprétation ?
Déjà, je ferai en sorte de rester près des Évangiles.

En tout cas de celui de Marc, que vous semblez préférer aux autres.
Marc est le plus horrifié des quatre. Mel Gibson n'utilise que le dernier chapitre de Marc, celui où Jésus se fait tuer. Il réduit les Évangiles à la torture et à la mort. Son film ne dit rien de Jésus. Il ne dit pas qui il est, ni d'où il vient ni pour quoi, il ne dit que la souffrance de ses dernières heures. C'est de la violence porno, la version d'un Dieu psychotique.

Le Jesus Seminar possède un « code couleur ». Rouge, rose, gris ou noir selon le degré de certitude à accorder aux propos attribués à Jésus... Y a-t-il un moyen de faire l'équivalent au cinéma ? Vous n'allez pas utiliser des filtres sur les images !

J'en parle en ce moment avec mon scénariste. Il faudrait peut-être faire comme dans Citizen Kane, présenter l'histoire sous différents angles.

Où comme Kurosawa dans Rashômon ?
Rashômon, bien sûr, donnait plusieurs versions de la même histoire, mais Rashômon portait sur une histoire courte et simple. La question est de savoir comment présenter différentes versions d'une histoire longue et complexe. J'ai pensé à utiliser le personnage de Flavius Josèphe, cet historien juif du I^{er} siècle, qui a peu écrit sur Jésus – on ne sait d'ailleurs pas si c'est authentique –, j'ai pensé qu'il pouvait avoir des assistants chargés de faire des recherches en son nom, lui rapportant différentes versions... Je ne sais pas, c'est très complexe. Il faut au moins essayer pour voir si c'est possible. Sinon, ce sera : « C'est comme ça ! » (il tape sur la table.)

Ce serait dommage. Ce qui rend justement votre livre intéressant est qu'on y voit naître votre version au contact des autres hypothèses... La seule question que je me pose à chaque fois est : « Qu'est-ce qui s'est vraiment passé ? »

On a le sentiment, à vous lire, que vous voulez rendre justice à Jésus. En faire un être divin, c'est finalement méconnaître son courage face au danger, à la mort, l'épreuve de la désillusion... Moins il est divin, plus vous l'admirez.
Oui, je veux le débarrasser de toutes les absurdités

qui ont été écrites sur lui. Je veux dire aux gens que ce qu'ils croient n'est pas vrai. Je ne crois pas en Dieu, mais je suis un grand fan de Jésus. Comme je suis fan de Stravinsky, de Brian Ferry ou du groupe de metal Rammstein...

Vous mettez tout sur le même plan ? Dans la série documentaire Corpus Christi (de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur), l'historien britannique Hyam Maccoby, lui aussi, compare la résurrection de Jésus à la légende du roi Arthur ou à celle d'Elvis Presley. Les visions que ses proches ont eues de Jésus après sa mort procèderaient simplement de l'impossibilité d'imaginer la disparition de celui qu'ils ont aimé plus que tout...

Jésus convaincu qu'ils ont vu ce qu'ils ont vu. Et pourtant, il n'y a pas de résurrection.

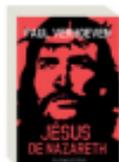
Le cinéma est le vrai pouvoir de résurrection. Les films raniment leurs acteurs à chaque projection, Ingrid Bergman est toujours vivante... Vous qui avez donc le pouvoir de relever Jésus d'entre les morts, quand vous ferez votre film, savez-vous ce que vous ne montrerez pas ? Je n'y ai jamais pensé.

Votre cinéma est frontal, explicite, visible. Comment montrer ce qui ne peut l'être ?
Je montrerai tout. Je me souviens d'un très bon article écrit par Wim Wenders sur La Chute, ce film qui présentait les derniers jours de Hitler dans son bunker. Wenders critiquait le fait qu'on voie la mort de tout le monde, y compris celle des enfants de Goebbels, mais pas celle de Goebbels et de sa femme, justement, ni, surtout, celle de Hitler lui-même. Il trouvait que ce choix contraît de manière coupable une aura mystique à ces morts. Eh bien, il a raison. Je ne compte pas m'offrir la facilité de l'ellipse.

Un acteur en vue ?
Daniel Day-Lewis... Il y a vingt ans.

Une dernière question : une fois que vous aurez débarrassé les Évangiles de tous leurs artifices de dramatisation, que va-t-il vous rester pour faire un film ?

À la fin, il était en train de devenir un terroriste, c'est ça la vérité. Ma fille, qui étudie le russe, a trouvé une lettre de l'éditeur de Dostoïevski, selon laquelle le romancier envisageait d'écrire la suite des Frères Karamazov, en faisant d'Alloïcha – l'un des trois frères et une figure à la Jésus – un terroriste. Attention ! Pas tel qu'on l'entend aujourd'hui, mais un terroriste à la manière dont les résistants étaient qualifiés par les Allemands. Voilà ! Je veux faire la suite des Frères Karamazov. /



À lire



Jésus de Nazareth / Paul Verhoeven / Trad. A.-L. Vigneaux / Aux Foyers de Volcain / 300 p. / 20€

Peut-on être heureux **SANS** travailler?



Si la plupart d'entre nous rêve à voix haute d'une vie d'ermite ou de rentier, rares sont ceux qui, dans les faits, supportent le vertige de l'inactivité et la menace de l'ennui. C'est que la vie oisive, confirment ici ceux qui en ont pris le parti, demande un engagement courageux : non seulement vis-à-vis des lois de la société, mais aussi de soi-même. Les philosophes viennent à leur secours : ils n'ont eu de cesse d'explorer, dans toutes leurs nuances, ces alternatives à la condition salariale que sont les voies de la contemplation, de l'action politique ou de la dépense de soi.

Et si le grand dimanche de la vie n'est pas pour demain, il peut être utile de méditer sur le sens du repos dominical, hérité du shabbat juif. Car, à l'ère du capitalisme numérique, la tendance serait plutôt à transformer jusqu'à nos loisirs, assistés par ordinateur, en travail déguisé. Abolissant ainsi le temps du rêve.





peine la question est-elle formulée

qu'une réponse irréfutable s'échappe : mais bien sûr! Qu'y a-t-il de plus agréable qu'une grasse matinée, qu'un après-midi de flânerie, qu'un apéritif dégénéré en diner improvisé? Toutes les heures de la journée mériteraient d'être consacrées à l'oisiveté, à la conversation, à la promenade, à la mobilité des désirs. Seuls les tempéraments raids, aliénés au système de production en vigueur restent insensibles à la douceur de ne rien faire. L'existence ne dispense ses charmes qu'à ceux qui lui restent disponibles. Pourtant, cette réponse hâtive ne résiste pas à l'observation. Il suffit de regarder vivre autour de soi proches, amis et collègues : ils déploient une énergie considérable pour occuper leur temps libre. En voilà un qui fait un footing le dimanche matin, un autre qui se rend à la piscine lors de sa pause déjeuner, une qui vient de s'inscrire à un cours de yoga, tandis que tous ont déjà prévu quelque chose pour les trois prochains week-ends et les vacances. Sans même évoquer le cas de ce quadragénaire qui travaille soixante-dix heures par semaine tout en s'entraînant pour l'Ultra-Trail du Mont-Blanc. Si vous n'en êtes pas arrivés à ces extrémités, vous aussi fuyez la vacuité. Votre semaine a peu de plages blanches. Mais pourquoi?

Les faux obstacles

« Tout le bonheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas avoir à demeurer en repos dans une chambre », avertissait Pascal, dans la liasse de ses Pensées consacrées au divertissement. La formule est restée célèbre et donne une clé psychologique aussi pertinente au XVII^e siècle qu'aujourd'hui : les êtres humains supportent mal une inactivité prolongée. Et le philosophe de débarrasser l'illusion qui sommeille en nous : lorsque nous nous adonnons à une activité, à une carrière, nous croyons tendre vers un but – sans nous douter que c'est la chasse que nous poursuivons, pas le livre. Les hommes s'imaginent que s'ils avaient obtenu cette charge, ils se reposeraient ensuite avec plaisir ; et ne sentent-ils la nature insatiable de la cupidité? Si nous mettons entre nous-mêmes et le repos escompté tant d'étapes, c'est que le repos nous fait secrètement horreur. « Autre s'étonne toute la vie, on cherche le repos en combattant quelques obstacles. Et si on les a surmontés, le repos devient insupportable par l'ennui qu'il engendre. Il en faut sortir et mendier le nouveau. » Pascal peignait ainsi les humains en mendiant du tumulte.

Un auteur passablement oublié, Émile Tardieu, a publié en 1903 une admirable « étude psychologique » sur l'Ennui, qui développe ce thème avec éloquence. Il est,

explique-t-il, deux manières principales de rater sa vie. La première consiste à sacrifier son existence intérieure à son existence extérieure. « Soit une carrière publique oscillante à souhait, marchant vers son couronnement, comblée de faveurs, mais qui a pour contrepartie le soi intime sacrifié, qui a dû se faire petit pour laisser grandir l'homme extérieur ; froissé dans ses aspirations légitimes ou chimériques, ce moi caché protestera ; notre âme a une plaie, notre vie intérieure sous appareil comme masqué. » C'est ce qui explique que tel peut avoir, apparemment, réussi, en se trouvant néanmoins, en lui-même, blasé et mélancolique. Cependant, le tableau inverse est à peine plus alléchant : « Comment se comportent les vaincus de la profession sociale ? Ils cherchent des compensations du côté des sensualités faciles : ils se rejettent sur le "sentiment" (amour, amitié, affections de famille), demandent agréables des discours vagues et des actes peu importants. » Hélas ! dans ces domaines aussi, l'ennui guette. Tardieu rappelle qu'il nous est souvent arrivé, un jour ou l'autre, de nous ennuyer au cours d'un acte sexuel – comme si l'on réclamait du Lexomil au paradis. « La volupté n'a qu'une note : les autres ne la répètent pas trop souvent. » Quant à la vie de famille, Tardieu use d'une comparaison qui fait mouche : « La vie en famille est comme un voyage en mer qui s'en finit pas ; or on sait le proverbe : à mesure que la traversée avance, les caractères s'alignent. » Même le changement de climat n'est pas un remède : le psychologue montre que l'ennui de l'hiver ne ressemble pas à l'ennui de l'été, car, dans le premier cas, le déprimeurment gradué de la nature nous inspire des idées de mort, tandis que, aux beaux jours, l'« action prolongée de la lumière » sur notre système nerveux induit un « malaise indéfinissable ».

Un déconditionnement intégral

Être heureux sans travailler ? On comprend que ce n'est possible qu'à la condition expresse d'échapper à l'ennui, de se libérer de l'alternative pernicieuse entre repos et divertissement. Cela exige de briser les habitudes, acquises depuis ce temps où l'on vous venait par la main à l'école. Celui qui est capable de vivre hors de la cité, disait Aristote, est un être dégradé ou surhumain, un animal ou un dieu. De fait, nos sociétés sont entièrement construites autour du travail. Le chômage ou l'inactivité sont des termes négatifs, désignant la privation d'emploi. Les rentiers sont parfois enriés mais le plus souvent décriés comme des parasites. Le week-end n'a de sens que comme récompense. Quant à la retraite, elle est le dimanche de la vie active. Ne pas travailler, c'est quitter ce



« Le repos devient insupportable par l'ennui qu'il engendre. Il en faut sortir et mendier le tumulte »

Blaise Pascal

quadrillage; c'est se retrouver à errer sans but dans les rues un lundi matin ou encore se laisser suspendre par l'éclat, en ayant oublié que c'est la période des vacances. Quiconque sort du mode d'interaction sociale dominant risque de se retrouver confiné dans sa sphère domestique, sans rapport avec l'extérieur. Et puis, il faut accepter d'être toisé de travers par les gens qui bossent, au bureau de tabac et jusque dans les repas de famille. Ainsi, on ne peut être heureux sans travailler que si l'on cesse de se référer à la Loi sociale, sans se sentir coupable. Un déconditionnement intégral est indispensable.

Nul roman ne le raconte mieux que *Vendredi* de Michel Tournier. Durant ses premières années sur l'île de Speranza, Robinson mobilise les artifices de la civilisation pour ne pas se laisser engoutir par la solitude et la folie. Il compte les jours à l'aide d'encoches sur un tronç et les heures

à l'aide d'une clepsydre; il institue le repos dominical durant lequel il revêt ses plus beaux atours et passe le reste de la semaine à marnier dans ses cultures et ses élevages; et bien sûr, il édifie une forteresse. Ce simulacre d'ordre expose le jour où *Vendredi* met par inadvertance le feu à une réserve de poudre – voilà la demeurée de Robinson anéantie. Après cette catastrophe, le héros entre dans une autre dimension du temps, qui n'est plus arraisonnée. « La liberté de *Vendredi* – à laquelle Robinson consent à s'initier les jours suivants – n'était pas que la négation de l'ordre officiel de la surface de l'île par l'explosion. [...] *Vendredi* ne travaillait à proprement parler jamais. Ignorant toute notion de passé et de futur, il vivait enfermé dans l'instant présent. Il passait des jours entiers dans un hamac de fibres tressées qu'il avait tissé entre deux palmiers, et du fond duquel il abimait parfois à la serbacone les abaisseurs qui venaient se poser sur les branches, trompés par son immobilité. » Rééduqué à la vie sauvage par *Vendredi*, Robinson devient un chasseur-cueilleur. Il se sustente des fruits et des animaux que prodigue la nature. Il ne travaille plus, mais joue souvent. Il règle ses mouvements sur l'apparition et la disparition du soleil. Il est rendu à la présence élémentaire des choses. Et c'est bien dans cette relation de proximité, tour à tour animale et divine avec la nature, qu'il goûte le bonheur de ne rien faire. En somme, pour ne pas travailler et être heureux, il faut être capable de claquer la porte de la civilisation.

Fiers de ne rien faire?

Ils sont de plus en plus nombreux à sortir des clous de la vie salariée et à quitter la course au pouvoir d'achat. Ils témoignent sous l'œil expert du flâneur philosophe **Frédéric Schiffter**.

Propos recueillis par Patrick Williams / Photos Yann Rabanier

Si je devais retenir une seule phrase de Nietzsche, ce serait celle-ci : "Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave." Il est évident que le fait de ne pas travailler est la condition du bonheur – si par travail on entend cette activité accomplie par nécessité pour gagner sa vie ou pour s'enrichir, dévouer du temps et qui ne laisse aucune place à la rêverie, à l'amour, à la lecture, à l'écriture, à la flânerie.

Si j'ai choisi d'être professeur de philosophie, c'est parce que je m'étais qualifié pour rien d'autre. J'ai opté pour un moindre mal. Je m'efforce d'attirer de jeunes esprits à l'art de penser avec clarté et distinction, de leur faire partager un plaisir qui est le mien. Il s'agit moins d'un travail que d'un loisir et je me suis toujours vu comme un dilettante rémunéré. Les Anciens opposaient l'otiax, un temps libre et studieux, au negotium – le « négoce » –, le propre d'une vie vulgaire et affairée. Fidèle à cette sagesse, je ne me suis jamais démené pour ma carrière. Je méprise les gens qui n'ont que les mots de motivation, d'investissement ou de dynamisme à la bouche. Ils oublient qu'une tombe les attend. J'écris aussi de brefs essais – encore un vice, né de mon obéissance, que je cultive.

Des philosophes chanteraient les lozanges du travail tel que le concevait Hegel : lutter contre soi-même pour s'affirmer, faire advenir chez soi une maîtrise ou une souveraineté qui ne pourrait voir le jour sans la médiation "négative" de l'effort. D'autres partisans du labeur invoqueraient Baudelaire qui préconisait de travailler "sans par goût ou motif par désespoir" – peisage, précisait-il, "travailler est motif éternel que s'ennuier". Pour ma part, je chéris l'ennui. Une journée où je ne m'ennuie



Frédéric Schiffter

Dandy pessimiste et épicurien, grand lecteur de Schopenhauer, de Cioran et de Montaigne, il enseigne la philosophie sur la Côte basque. Il a écrit notamment *Sur le blabla et le cricri des philosophes* (PLF, 2012) rééd. 2015, *Philosophie acrobatique* (Flammarion, 2010), prix Décembre), *Le Charme des personnes à l'ère de l'immersion* (2013), le *Dictionnaire chic de philosophie* (Éditions, 2014).

pas est une journée gâchée. Passer du temps à regarder passer le temps... C'est dans ces instants perdus, mais qu'on ne me vole pas, que je note une phrase, un aphorisme, une remarque. De nos jours, l'ennui est gravement menacé. Le libéralisme est un totalitarisme, l'économie son idéologie. La chasse au glorieux, au chômeur, au rêveur, bat son plein. Autrefois, la devise de l'école était : "Instruisez-vous." Aujourd'hui, elle est : "Formez-vous et réussissez." Quand j'entends parler de "valeur travail", je suis épuisé. On sacrifie l'enchaînement, le contemplatif est condamné.

D'un point de vue historique, cette valorisation du travail fut tardive. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que les philosophes s'intéressent aux métiers. Dans leur *Encyclopédie*, d'Alembert et Diderot font l'éloge des arts manuels qu'ils placent à égalité, ou presque, avec les arts libéraux. Dès lors, la prospérité reposant sur les progrès techniques devient le but déclaré de la société indissociable de la recherche du bonheur individuel. Cela aboutira à la société industrielle du XIX^e siècle et, heureusement, à la critique, chez Marx, comme chez Lafargue, son génère, du travail aliénant – le prolétaire étant défini comme l'homme dépossédé de lui-même par le temps passé à travailler. Pour Marx, le travail libre et digne consiste à produire chacun selon ses besoins. Il écrit quelque part que la journée idéale serait de travailler le matin, d'aller à la pêche l'après-midi et de faire de la philosophie le soir. Un bon programme. Aujourd'hui, on nous dit que les machines vont remplacer le travail humain. Cela me paraît peu pertinent. Les hommes trouveront toujours une raison de travailler tant il leur est impossible de "rester en repos dans une chambre", comme le disait Pascal. Il y aura toujours des agités du travail. »



“À rebours des exigences de la société, mais libre”

THÉODORE, 27 ANS

Ne travaille jamais !” Cette injonction de Don Lope au pauvre Saturnin, dans le *Tristana* de Buñuel, j’aurais aimé l’entendre dans la bouche de mes éducateurs. Je pourrais dire aujourd’hui que je ne suis qu’un bon élève qui a suivi sa pente. Ce ne fut d’ailleurs pas si loin d’être le cas. J’ai grandi à Paris dans un appartement immense et délabré, toujours plein d’amis, où mes parents vivaient une bohème post-sovietique très personnelle. Les enfants (quatre frères et sœurs) étaient libres et toujours admis à la table des grands, pouvant participer à toutes les conversations. Cette atmosphère que je ne retrouvais nulle part ailleurs, et surtout pas chez des camarades de mon âge, devait me donner très tôt le goût de la singularité et de l’indépendance d’esprit, qualités essentielles pour vivre à rebours des exigences de la société. Lorsque, plus tard, mes parents se séparèrent, je m’installai à la campagne où, durant six ans, je vécus seul avec ma mère dépressive. L’attrait de

la solitude et des intenses rêveries mélancoliques vint ainsi compléter les dispositions précédemment acquises. Cela dit, mes parents ont toujours travaillé et furent pour moi des exemples de courage et de labeur. De plus, malgré leur côté artiste, ils m’ont envoyé à l’école. Quand, à 17 ans, je rentrais à Paris, les diverses formes de l’exigence sociale finirent donc par se faire sentir. Après un bac très médiocre, je m’inscrivis en droit pour abandonner aussitôt. Ma sœur me trouva un job dans une agence immobilière. Après une année de franche rigolade, je décidai d’arrêter aussi, lassé par la répétition et le manque de temps libre.

Il y eut encore une tentative dans un boulot artistique – trouvé par mon père cette fois –, mais cela ne dura pas plus d’un an. Et après ce fut tout. Depuis, je vis toujours sous le même toit que lui, ce qu’il ne cesse de me reprocher, se désespérant sincèrement de n’avoir pas su me donner le goût du travail ou de la réussite. De plus, je reçois des aides sociales, qui attirent

Le commentaire de Frédéric Schiffter

▲ “Entre jouissance de l’instant et ennui de vivre”

Théodore s’est installé dans le “stadé esthétique” de Kierkegaard (pour le philosophe danois, il y a trois stadés : esthétique, éthique et religieux) qui oscille entre jouissance de l’instant et ennui de vivre. Il privilégie la transgression et le refus du travail pour échapper à la platitude de l’existence. Il y a aussi chez lui un fond de mélancolie. Mais s’il porte sa tristesse à la boutonnrière, c’est en ayant l’élégance de la rendre discrète. C’est à ce genre de personnes que l’on répète : “Vous gâchez votre talent.” Il n’y a rien pourtant de honteux à perdre son temps de la sorte. Je ne vois pas en quoi ce serait plus condamnable que d’enrichir une banque. Tout le monde ne veut pas passer au “stadé éthique” décrit par Kierkegaard, celui du bourgeois à la vie rangée, avec un emploi sérieux, qui remplit son devoir de citoyen et observe ses obligations familiales. J’ai de la sympathie pour ce garçon qui n’en fait qu’à sa tête. Son “esthétisme” vient peut-être aussi d’avoir été le témoin de la souffrance de sa mère. Il sait mettre de la légèreté là où il y avait de la gravité. »

souvent sur leurs allocataires la déconsidération des autres citoyens. Si je vis chichement, agrémentant parfois l’ordinaire de quelques rapines éphémères, je jouis tout de même d’une liberté immense dont je ne suis plus sûr de pouvoir me passer. Si mon témoignage est censé alimenter une réflexion philosophique, j’aimerais terminer par cette citation de Paul Valéry : “Les grandes vertus des peuples allemands ont engendré plus de maux que l’otiosité n’a jamais créé de vices.” »

“J’ai fait vœu de non-salariat”

BAPTISTE CAMILLE, 30 ANS, ET JULES, SON FILS

J’ai travaillé pendant quelques années à collecter des fonds pour des ONG. Mais j’ai été arrêté pour surmenage. J’avais besoin de me reposer. En me retrouvant au chômage, je suis passé de 2 200 euros par mois à 800. Pourtant, j’étais infiniment plus heureux. Il y a fait vœu de non-salariat. Me lever à mon rythme, prendre soin de moi, me faisais un bien fou. J’avais beaucoup moins besoin d’argent que je ne le pensais. La lecture de livres sur l’histoire du travail m’a fait comprendre que le salariat est une sorte d’esclavage consenti, de servitude volontaire. Dans notre société, ne dit-on pas qu’il faut “savoir se vendre”? En fait, les gens ne cherchent pas un travail mais de l’argent. C’est cette centralité de l’argent – le fait que tous les secteurs de la vie soient payants – qu’il est impératif de remettre en cause. J’ai utilisé mon temps libre, par opposition au temps

prisonnier du salariat, pour m’investir dans des associations, participer à des activités d’utilité publique. C’est une démarche hautement politique, me semble-t-il. J’ai beaucoup fait du “woofing”, cette pratique qui consiste à échanger du temps et de l’énergie contre de la nourriture, un legs et des apprentissages multiples. J’ai pris du temps pour lire, étudier. Je me suis rendu compte à quel point l’école ne m’avait rien appris, ou si peu, voire m’avait manipulé. De façon générale, je ne souhaite pas être rentable, perdre ma vie à la gagner, être compétitif, faire la guerre aux autres. Aujourd’hui, je copréside l’association Générations Futur, qui fait la promotion des médias et des pratiques alternatives. Les journaux officiels ne vendent que des mauvaises nouvelles. Mais pendant qu’un ancien modèle s’écroule, un autre émerge. J’appartiens également à

l’Armée des clones, un mouvement qui revendique la joie, la bienveillance, le partage. Je les ai découverts en 2009, à Strasbourg, lors d’un sommet de l’Otan. C’était impressionnant de les voir face aux CRS avec leurs plumoux et leurs costumes. À l’ordre par la force, nous opposons les forces de l’ordre. Nous sommes des “ambassadeurs”. Je participe à des actions, j’anime des ateliers. Le clone n’a pas de réponse, il ne cesse d’interroger. Ma compagne et moi venons d’avoir un bébé, mais cela ne remet pas en cause notre démarche. Nous cherchons un lieu, une ferme bio ou autre – et il n’en manque pas – qui soit fondé sur le partage et la coopération. Je veux une vie riche de sens, pas une vie de riche. »



Le commentaire de Frédéric Schiffter

“Un cœur pur, lointain neveu de Rousseau”

Le parcours de Baptiste me rappelle celui des gens qui ont rejoint dans les communes libérées des années 1970. Sa vision de l’homme est incurablement optimiste. C’est celle du militant. Quand il a compris que le travail dans les ONG ne débouchait sur rien, son idéal en a pris un coup, mais pas au point de lui ôter sa foi en ses semblables. Le militant veut servir l’humanité. Malgré ses déboires, il a toujours l’espoir que la société évolue vers le Meilleur. Est-ce possible? Et à quelle échelle? Les expériences communautaires des années 1970 ont été des échecs: on y a reproduit des rapports de domination. Certains profitaient de la situation pour travailler moins que d’autres. L’esprit de Mai-68 y a péri. Baptiste est le lointain neveu de Rousseau. Il pense que l’homme est bon par nature mais que c’est la société qui le corrompt. Seule la propriété, un accident de l’histoire, et non la libido dominandi, aurait mené les humains à l’inégalité et à l’exploitation. Il suffirait que les rapports sociaux deviennent égaux et gratuits pour que renaisse une sociabilité naturelle. À 30 ans, Baptiste est encore un cœur pur. »





“Qu’il est difficile de se ‘déformer’ du travail”

ARIANE GAUTIER, 51 ANS

Pendant trente ans, j’ai travaillé comme une folle dans les métiers de l’audiovisuel. Et toujours en y prenant un immense plaisir. Je dis souvent que ce n’était pas du travail au sens où on l’entend, mais de la passion, d’autant que c’était l’âge d’or de la publicité et de la télévision. J’ai eu la chance d’avoir des responsabilités et de très bien gagner ma vie. Durant plus de dix ans, j’ai été directrice artistique du groupe M6. Avec mes équipes, je supervisais tout ce qui concernait l’identité visuelle du groupe. À 40 ans, j’ai monté ma propre société. C’était encore la belle époque et cette entreprise, même petite, fonctionnait bien et me passionnait. Mais, peu à peu, le sentiment de m’user et de tourner en rond s’est imposé. À 46 ans, j’ai eu envie de m’accorder du temps et de vivre autrement. En finir avec Paris, son rythme trépidant, son stress, sa pollution permanente. Après la mort de mes parents, plus rien ne me retenait et je pouvais gérer ma société avec des équipes freelance grâce au

télétravail. Avec mon nouveau compagnon, nous avons acheté une maison ancienne dans l’Eure. Cela procure une grande sérénité de prendre son temps, de vivre au contact de la nature et des animaux, d’observer les ciels qui changent, les saisons qui passent, d’inviter des amis pour de bons gâteaux. La vie à la campagne offre une qualité de vie sans comparaison avec la capitale. Et je me suis rendu compte que je n’avais pas besoin de beaucoup d’argent pour vivre. Je suis contente d’être passée d’une vie de surconsommation à Paris à une vie plus frugale. Mais, malgré ces aspects positifs, je dois avouer qu’il est difficile de se “déformer” du travail quand on a été, comme moi, aussi active et investie pendant des années. Il m’arrive souvent de ressentir du vague à l’âme, d’éprouver de la culpabilité, une difficulté à m’autocensurer à passer. Que faire face à tout ce temps libre, ce calme, cette sérénité? Il me semble que je suis encore très jeune pour l’inactivité. Bien sûr, je pourrais m’investir dans des associations, mais ça ne

Le commentaire de Frédéric Schiffter

“Le désœuvrement oblige à se retrouver”

Ce témoignage me fait penser à Pascal. Ariane vivait son activité professionnelle comme un divertissement mondain où elle tenait une place centrale, et non comme un travail au sens où on l’entend d’ordinaire. Elle a rompu avec Paris quand la fête s’est terminée. Elle a cru bon de changer de rythme, de quitter la vie citadine pour une vie retirée à la campagne. Or ce n’est pas tant la culpabilité de n’être plus dans la course qui la hante que l’ennui. Se retrouver face à soi sans autre activité que de regarder en arrière, se souvenir de l’époque où l’on aimait un milieu, est une expérience périlleuse à vivre dans un temps qui n’est plus qu’un présent lent et presque immobile. L’affairement lui permettait de se perdre de vue, le désœuvrement l’oblige à se retrouver. Peut-être qu’Ariane ne goûte guère pareilles retrouvailles. Comme l’a écrit Pascal: “N’en n’est si insupportable à l’homme que d’être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l’ennui, le noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.”

correspond pas à mon caractère. Je suis avant tout exercer mon métier, que je fais avec facilité, avec instinct. L’enjeu pour moi est de pouvoir continuer à vivre à la campagne tout en pratiquant, à un rythme modéré, mon ancien métier. Il est formidable de moins travailler quand on l’a beaucoup fait, mais il faut l’avoir anticipé pour bien le vivre. »

“Apprendre à recevoir”

BENJAMIN LESAGE, 30 ANS

En 2010, avec deux amis, nous avons décidé de faire le tour du monde sans argent. Il s'agit d'un défi, d'un pari écologique. Et, personnellement, je ressentais le besoin d'accomplir un acte qui soit un peu exceptionnel, héroïque, frisant. J'avais été très actif, très sociable, mais je ressentais comme un vide, une insatisfaction. Partis de La Haye, nous avons traversé la France, l'Espagne, l'Afrique du Nord, l'Amérique du Sud. Nous dormions dans des cages d'escalier, chez des gens rencontrés en chemin qui nous hébergeaient. Nous demandons notre nourriture à des restaurants, au moment de la fermeture, récupérons des invendus de supermarché. Beaucoup de personnes nous en offrent spontanément. Pour passer d'un continent à un autre, nous attendons longtemps dans un port – parfois six semaines – qu'un bateau veuille

bien nous embarquer gratuitement. C'était un mode de vie très dur, éprouvant mais très gratifiant. Je ne me suis jamais senti aussi libre. On gagne une grande confiance en soi quand on constate que l'on peut vivre partout, sans travailler, sans argent, et sans pour autant tomber dans la misère et le malheur comme la société voudrait nous le faire croire. Nous avons découvert cette chose étonnante : apprendre à recevoir, de la nourriture, un hébergement, sans forcément donner de contrepartie. L'accueil des gens, leur hospitalité, a été formidable. Cette expérience du don – du don reçu – m'a donné envie de donner à mon tour. Je suis en train, avec d'autres, de créer un éco-village dans le sud de la France où l'on accueillerait toutes les personnes qui se présentent. Le travail en soi ne me rebute pas, mais il ne me semble valable que lorsqu'il a une véritable utilité pour les autres et

pour notre environnement. Or, l'immense majorité du temps, ce n'est pas le cas. Nous produisons des objets futiles censés nous apporter une vaine satisfaction. L'argent ne me paraît pas être une nécessité. J'ai écrit un livre sur mon expérience, mais je n'ai pas souhaité être rémunéré. J'ai demandé à mon éditeur d'être payé en livres, que je distribuerais autour de moi. Le voyage m'a convaincu de ceci : le bonheur n'est pas un but mais une expérience présente. Il ne faut pas essayer de faire des choses en vue du bonheur, mais décider d'être heureux, ici et maintenant, quelle que soit la situation. »

▶ Lire un avis en page 106 (Méthodo) > Consulter aussi : benjaminlesage.com

Le commentaire de **Frédérique Schiffter**

“Un rêveur à qui le réel a souri”

La démarche de Benjamin était téméraire. Pour se lancer dans une telle aventure, il faut avoir une grande confiance dans le genre humain. Penser qu'on va vous offrir le gîte et le couvert... J'y vois aussi une demande implicite d'amour. Benjamin a eu de la chance. Si les choses avaient mal tourné, pareil choix eût montré la folie qui y présidait. L'idée de mettre sur pied un phalanstère montre d'ailleurs cette forme de délire qu'on appelle l'optimisme. Benjamin est un rêveur à qui le réel a souri. Il en déduit que ses conceptions sont réalistes. Il y a aussi une forme de mysticisme dans son histoire. Il s'est imposé une épreuve périlleuse, visant à vérifier s'il est un élu ou pas. On trouve là un désir qui relève d'une quête de sainteté. Par certains côtés, Benjamin me fait penser à Diogène dans son amphore vivant de mendicité, pratiquant le jeûne et la privation. Il arriva que ce champion de l'idéal ascétique frappât un homme qui lui faisait l'aumône et qui attendait un “merci”. Benjamin n'a pas cette radicalité. Peut-être son désintéressement aux autres, il espère seulement qu'un jour on jugera que recevoir sans rien avoir à donner en retour est aussi moral que l'inverse. »





“Échapper à la mort a changé ma vie”

ANTOINE, 19 ANS

En 2000, une maladie orpheline a failli me coûter la vie. Allongé à l'hôpital, pendant ma longue convalescence, j'ai eu l'occasion de réfléchir et de remettre en cause mon existence. À l'époque, je dirigeais une start-up d'une trentaine de personnes qui s'occupait de multimédia. Mes journées se passaient à un rythme effréné. J'ai décidé de sortir de ce quotidien aliénant et de prendre du temps pour lire, réfléchir, faire de la vidéo (ma première passion), m'impliquer dans des associations ou tout simplement sortir et flâner. La vente de ma boîte ne m'a pas rendu riche (j'étais plutôt criblé de dettes), mais elle m'a permis d'acheter un peu de matériel audiovisuel. Depuis, je fais du montage pour des amis qui travaillent dans le cinéma. Mais je choisis seulement des projets et des personnes qui m'intéressent. Hors de question d'y travailler huit heures par jour. Il m'arrive aussi d'être acteur ou réalisateur de documentaire, de façon intermittente. Avec ces boulots occasionnels et les aides au logement,

j'arrive à subvenir à mes besoins et à payer un petit studio dans Paris. On apprend vite à se contenter de peu et je n'ai pas du tout l'impression d'en souffrir. Ma vie est bien plus épanouie qu'auparavant. Ma démarche ne me paraît pas marginale : elle préfigure plutôt l'avenir. Toutes les études montrent que, dans les prochaines années, les progrès de la technologie auront détruit une grande partie des emplois qui existent encore aujourd'hui. Il y aura de moins en moins de travail à partager. Et nous serons des armées de précaires qui devront repenser autrement notre rapport au travail, au loisir. C'est pourquoi je milite activement pour le “revenu universel de base”, seule solution à cette fin annoncée du capitalisme. Je m'intéresse beaucoup au bitcoin, une monnaie virtuelle. Les perspectives sont vertigineuses. On va voir apparaître, grâce à ces évolutions, toute une économie du don/contre-don sur Internet, qui supprimera les intermédiaires (banques, entreprises, emplois du tertiaire), diminuera les échanges monétaires “réels” et

Le commentaire de Frédéric Schiffter

▲ “La sagesse de l'Écclésiaste”

La maladie est une entrave pour le corps, mais non pour la volonté. Dis-toi de même à chaque accident et tu verras que c'est une entrave pour tout autre chose mais non pour toi-même. Cette sentence d'Épicète me semble s'appliquer à Antoine qui a su saisir sa maladie comme un moment favorable. À un moment de la vie, on peut se trouver en plein désarroi suite à des soucis de santé. Des rêves de réussite s'écroulent, mais, finalement, ce n'est pas un effondrement, plutôt un changement de route salutaire. On bifurque : au lieu de prendre la grande avenue où il faut foncer, on s'engage sur des chemins de traverse qui obligent à flâner. Ce ralentissement a aussi donné à Antoine l'occasion de repenser à son père. Il lui a fallu cette épreuve, peut-être, pour le rapprocher de celle qu'avait connue ce dernier. La vie n'est presque rien. À peine voyons-nous le jour qu'une tombe nous attend. Je n'ai qu'un seul maître en philosophie, c'est l'Écclésiaste : “Vanité des vanités, tout est vanité. Puisqu'il faut vivre et, assez vite, mourir, ne nous pressons pas. Antoine est devenu un sage. Il est passé du “presto-presto” au “molto-molto”.

réorganisera complètement la façon dont nous vivons. Je travaille à une application – gratuite – qui permette de formaliser ces échanges. Mon père m'a aussi influencé. Professeur de philosophie et journaliste, il a toujours mené une vie libre. Lycéen, pendant la guerre, il a failli faire partie des pendus de Tulle, assassinés par les nazis. Cette façon – miraculeuse – d'échapper à la mort l'avait amené à adopter une attitude pleine de sagesse. »

Le jour où je me suis mis à bosser un peu moins

Le Norvégien Lars Svendsen était devenu accro au travail, au point de négliger tout le reste. Il relate les expériences qui l'ont convaincu de ralentir la cadence.

Par Lars Svendsen

A une époque, mon travail m'importait plus que tout. C'est du moins ce qui m'apparaît rétrospectivement, quand je repense aux priorités qui étaient alors les miennes. Sur le moment, je ne m'en rendais même pas compte. Tout a commencé le jour où j'ai bénéficié d'une généreuse subvention sur quatre ans pour rédiger une thèse sur le schématisme kantien. J'y ai travaillé d'arrache-pied, de sorte que j'ai terminé bien avant la fin de ma subvention. Quelle surprise : j'allais être payé à ne rien faire pendant plusieurs mois ! Mais, à « ne rien faire », j'ai bientôt sombré dans un ennui mortel. Je m'ennuyais tellement que, pour passer le temps, je me suis mis à écrire un livre sur l'ennui. À ma grande surprise, ce livre s'est bien vendu et a été traduit dans vingt-sept langues. J'ai été sollicité pour tant d'interviews et tant de conférences que je n'ai pas eu le loisir de m'ennuyer. Jusqu'à ce que je finisse par me lasser des interviews et des conférences... J'ai alors éprouvé le besoin de rentrer chez moi, de m'installer à mon bureau et d'écrire un nouveau livre. Je me suis attelé à la tâche et, au cours des cinq années suivantes, je n'ai pas chômé : j'ai écrit et publié sept livres, obtenu un poste d'enseignant à l'université, assuré les fonctions de rédacteur en chef du *Norwegian Journal of Philosophy*, organisé des conférences hebdomadaires, tenu une chronique dans un journal national, animé une émission télévisée, accordé plusieurs entretiens par semaine, etc.

Je suis devenu ce que l'on appelle un workaholic. Un workaholic considère le travail comme une fin en soi plutôt qu'un moyen. Pour lui, rien d'autre ne compte que le travail. Il est accro au travail. C'est une



Lars Svendsen

Professeur à l'université de Bergen (Norvège), il a été homme de ménage, ouvrier et journaliste sportif avant de se tourner vers la philosophie. Dans ses essais, il fait dialoguer les philosophes classiques avec le monde actuel. Ont été traduits en français sa *Petite Philosophie de l'ennui* (Flayard, 2003) et *Le Travail. Gagner sa vie, à quel prix ?* (Autrement, 2011).

véritable addiction, au même titre que n'importe quelle autre (drogue, sexe, jeux de hasard), qui trouble dans son objet la principale source de sens à la vie.

La capacité de nous occuper de ce qui nous importe

Même si le travail m'apportait des satisfactions, c'était un investissement à rendements décroissants. Je travaillais tellement que je n'avais pas assez de temps à consacrer à ma famille et à mes amis qui, pourtant, m'importent plus que tout. À cette époque, je croyais faire passer ma famille et mes amis avant mon travail, mais les véritables priorités de ma vie quotidienne prouvaient que c'était loin d'être le cas. Dans un moment de lucidité, j'ai pris conscience qu'il me fallait alléger considérablement ma charge de travail. Sans arrêter complètement de travailler, j'ai réduit ma semaine de travail à un peu plus de trente-cinq heures. Cet arrangement s'est avéré tout à fait bénéfique, même s'il impliquait d'écrire moins de livres, de limiter le nombre de mes déplacements professionnels, de donner moins de conférences et d'intervenir plus rarement dans les médias. Le sacrifice en valait la peine.

Quelques années plus tard, en 2010, mon père a eu un cancer et je me suis fait un devoir de prendre soin de lui. Il est mort un an et demi après et, pendant cette période, on ne peut pas dire que j'ai été très productif. Comment trouver le temps de se livrer à des spéculations métaphysiques quand il faut vider des bassines de vomis ? J'ai pourtant fait le choix de ne pas déléguer cette charge à une infirmière à temps plein : il me semblait que c'était à moi de m'en occuper.



« À quoi bon être libre, si l'on ne peut se consacrer aux êtres les plus chers dans les moments où ils ont le plus besoin de nous ? »

Pourquoi ? Parce que c'était là quelque chose qui me tenait vraiment à cœur.

Comme le rappelle le philosophe américain Harry Frankfurt, on ne peut donner du sens à notre vie et façonner notre identité qu'à condition de nous soucier de ce qui nous entoure. L'éthique du care nous invite à « prendre soin » de quelque chose, à lui accorder de la valeur, à le considérer comme souhaitable et à l'assumer en conséquence. C'est ce qui rend le monde plus supportable, ce qui donne un but à notre existence. Chacun se définit par les choix qu'il fait. M'occuper de mon père était, à mes yeux, une meilleure manière d'exprimer mon identité que d'écrire encore un essai philosophique. D'ailleurs, la décision d'accorder de l'importance à quelque chose m'impose forcément des limites : il y a certaines choses que je n'envisagerais dans aucune circonstance, et d'autres qu'il est tout simplement de mon devoir de faire. Ces limites définissent qui je suis, elles définissent mon identité.

Commençons par déterminer ce qui nous importe vraiment, puis demandons-nous : est-ce que je m'y

consacre autant que je le devrais ? À l'évidence, pour le workaholic que j'étais, le travail passait avant tout. J'estimais pourtant que d'autres choses, en particulier ma famille et mes amis, méritaient que je m'y consacre davantage. Qu'est-ce que la liberté, sinon la capacité à nous occuper de ce qui nous importe ? Nous sommes en mesure de nous interroger sur ce qui nous tient à cœur, d'en apprécier réellement l'importance et de nous y consacrer comme il se doit. C'est ce qui nous permet de définir et de réaliser pleinement ce que nous sommes. Être libre, c'est se donner certaines valeurs et les assumer. Être libre, ce n'est pas être dégagé de toute obligation, mais pouvoir se consacrer à ce qui nous importe le plus. Pour la plupart d'entre nous, les liens qui nous unissent à nos proches sont la principale source de sens et de joie dans notre vie. À quoi bon être libre, si l'on ne peut se consacrer aux êtres les plus chers dans les moments où ils ont le plus besoin de nous ?

Notre existence n'est pas composée d'un seul tenant : elle est formidablement complexe, riche et variée. Aucun autre animal ne dispose d'une aussi large diversité de possibles. Même si vous avez trouvé ce qui vous semble être le job idéal, cela ne suffira pas à mobiliser votre être tout entier. Vous finirez par vous rendre à l'évidence : il n'y a pas que le travail dans la vie. Certes, le travail peut s'avérer gratifiant au point de combler presque toutes nos attentes. C'est justement là qu'il faut faire attention. Mon travail reste très important pour moi, mais je ne le laisserai pas empiéter sur tous les autres domaines de ma vie.

Traduit de l'anglais par **Myriam Dennechy**

Leçons de désœuvrement

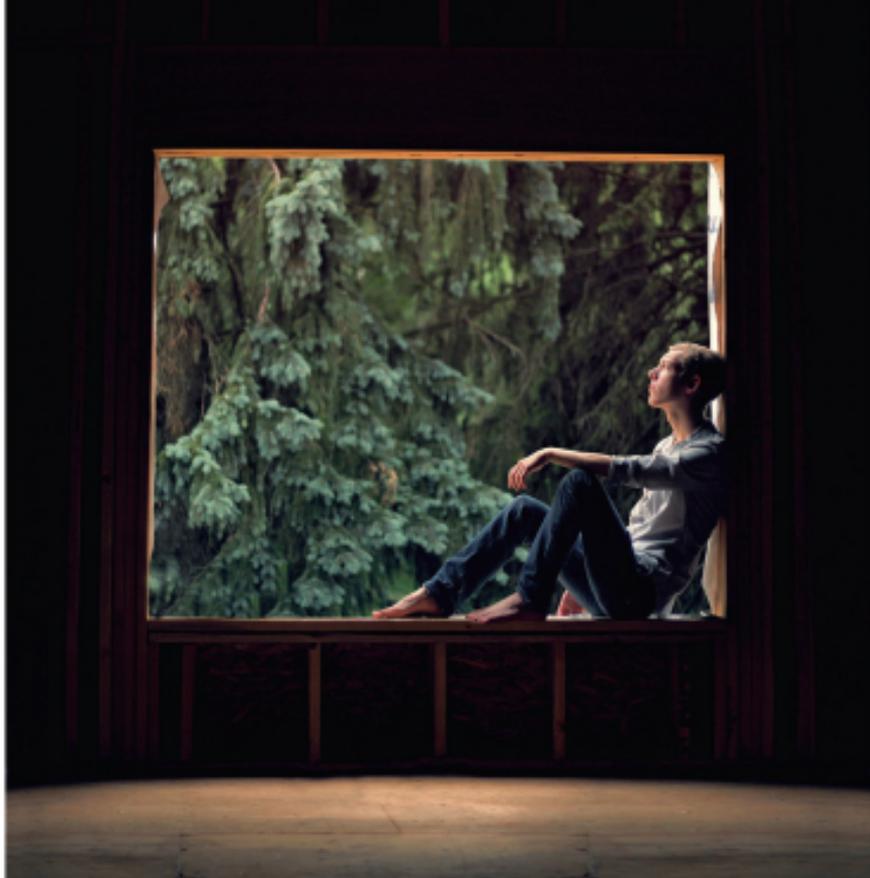
Rares sont les philosophes qui défendent les vertus du travail. Et nombreux sont ceux qui ont médité une alternative à ce qui apparaît parfois comme une aliénation. De la contemplation à la dépense, en passant par l'action, choisissons notre voie.

Par Michel Etchanchioff

Être heureux sans travailler est presque devenu un tabou. Au début du XIX^e siècle, Hegel tente de démontrer que c'est par le labeur, et non plus par le loisir aristocratique ou le retrait hors du monde, que nous nous élevons au-dessus de la nature et accédons à notre humanité. Le travail permet de développer des qualités que nous n'aurions pas soupçonnées sans lui : il nous transforme. Il nous amène aussi à modifier le monde environnant, à le modeler à notre image, le peuplant d'objets qui sont nos œuvres, en en calculant ou en en désoustrant les effets naturels. Il nous pousse, bien souvent, à approfondir nos rapports à autrui, par la collaboration, ou dans la reconnaissance par les autres de ce que nous avons bien réalisé. Nous tirons souvent de notre ouvrage une certaine fierté ou une approbation de soi qui infuse sur le reste de notre existence. Certes, le travail peut nous aliéner, retourner tous ces avantages en cauchemar : sentiment d'obéir à des normes ou à des supérieurs au lieu d'exercer nos propres talents, manque de temps ou de moyens pour bien faire les choses, destruction du plaisir d'avancer par la tyrannie des « process » ou des évaluations, perte du sens de la finalité de ce que nous construisons, surinvestissement suicidaire... Cela fait des siècles que nous

espérons, luttons parfois, afin de désaliéner le travail. Et constatons en retour que de nouvelles formes de souffrance viennent se substituer ou s'ajouter aux anciennes : le cadre, sommé d'être créatif, souffre parfois autant que le manoeuvre dans son usine. Notre rapport au travail ressemble à une attente jamais comblée. Nous sommes les amoureux transis et frustrés de la valeur absolue de notre temps.

Que faire, si nous en avons assez d'attendre ? Accepter de plonger dans ce que Hegel promet aux oisifs – stagnation intellectuelle, indifférence au monde, solitude, honte de soi ? N'existe-t-il pas des activités qui ne soient pas du travail, mais qui nous en apportent les satisfactions existentielles ? Avant et après Hegel, les philosophes ont proposé des alternatives au travail. Peuvent-elles nous rendre aussi heureux que le travail proprement dit ? Trois grandes directions nous permettraient de remplacer le travail à notre avantage. La première, très prisée par les penseurs de l'Antiquité, valorise le soin de notre esprit, à travers la contemplation, la sérénité studieuse ou encore la vie spirituelle. La deuxième valorise au contraire la construction de projets avec autrui. Quant à la troisième, elle vise à faire un pas de côté : à flâner, à nous plonger dans les excès, ou encore à partir à la dérive.



« Plus on possède la faculté de contempler, plus on est heureux »

Aristote

1 La voie de la contemplation

Dans l'Antiquité, ce qu'on appelait la vie contemplative était considéré comme le sommet de ce que pouvait atteindre un homme. Comme l'explique Aristote à la fin de *L'éthique à Nicomaque*, « plus on possède la faculté de contempler, plus on est heureux ». La contemplation ne doit pas être confondue avec une élévation mystique ou une attitude d'admiration béate de la beauté du monde. Il s'agit du plus

haut degré de connaissance que l'on puisse atteindre. Aristote a tout étudié – plantes, animaux, littérature, astres. Mais ces objets d'étude, aussi intéressants soient-ils, sont particuliers et temporels. Ils sont voués à changer, à disparaître. En revanche, lorsqu'on étudie des choses abstraites qui n'ont aucune chance de mourir (parce qu'elles ne sont pas matérielles), comme les nombres, les figures géométriques ou, plus encore, les qualités de l'être, on touche à ce qui est incorruptible, immuable, nécessaire et éternel. Bref, quand on fait de la métaphysique, selon Aristote, on est gagné par ces belles qualités des objets étudiés. Certes, cette activité ne produit rien de matériel (à part, éventuellement, de gros livres), mais ce travail de l'esprit, qui réclame énormément d'efforts, apporte la plus grande gratification possible. Attention, cependant, à pratiquer la contemplation pour elle-même, et non pour en tirer un avantage. Le bonheur étant défini par Aristote comme le bien au premier – qui se suffit en lui-même et n'est pas un moyen pour atteindre autre chose –, il doit être

300 provoqué par un objet du même genre : une mise en communication entre la meilleure partie de moi-même, l'intellect, et le plus digne des objets de contemplation. L'être en tant qu'être. Aristote nous rappelle une chose que nous oublions souvent : réfléchir, essayer de découvrir la vérité, nous plonger dans l'abstraction et y revenir aussi souvent qu'on voudra peut représenter un immense plaisir et nous permettre de nous réaliser pleinement.

Si l'on est allégué aux spéculations métaphysiques, on peut aussi suivre les conseils d'un philosophe plus terre à terre mais qui, lui aussi, engage à prendre du recul par rapport aux agitations de la vie professionnelle. En pleine Rome impériale, le milliardaire stoïcien Sénèque, qui sait de quoi il parle, critique nos vies dispersées par la soif de l'argent, des honneurs et du pouvoir. Si l'on ne parvient pas à demeurer contemplatif, pourquoi ne pas tenter d'être sage? Au lieu de nous plaindre que nos existences soient trop courtes et trop remplies, conseille-t-il dans *De la brièveté de la vie*, comprenons que « notre vie a une grande étendue, pourvu qu'on sache l'organiser ». Il distingue deux types d'humains. D'un côté, les occupés, les « gens affairés ». Absorbés dans la quête de biens à propos desquels ils n'ont jamais vraiment réfléchi, ils s'agitent dans tous les sens. Au lieu de conquérir leur humanité, ils perdent jusqu'à leur individualité. En effet, dans cette course, « personne ne revendique le droit d'être à soi-même; nous nous dépensons les uns pour les autres » à travers la dépendance mutuelle et le conformisme. Sénèque plaint ceux qui passent leur temps à repousser leur « vraie vie » à l'âge de la retraite: « Tu entends dire par le plus grand des gens: "à cinquante ans, je me retire pour vivre en repos; à soixante ans, je me débarrasserai de mes charges". Et qu'est-ce qui le répond que tu vivras ainsi longuement? [...] Il est bien tard de commencer à vivre, alors qu'il faut cesser de vivre ». Chez les occupés, « le loisir même est affecté ». Il ressemble à un « affairement à côté », que ce soit « dans leur rituel, sur leur lit, en pleine solitude ». L'affairement contamine le repos. À l'inverse, la vie des otisés, des « otisés », consiste à reprendre le contrôle de leur existence, donc à s'isoler de la foule et de la vie professionnelle. L'otisme permet de faire son examen de conscience, d'étudier, de se livrer à diverses recherches spirituelles, de pratiquer la vertu, mais aussi de jouer du temps dont on dispose. Ce n'est pas un temps d'inactivité passivité et stérile, mais une période de reconstruction de soi-même et de son rapport au monde.

D'ailleurs, prétend Sénèque, on ne perd rien par rapport au travail. D'abord, on n'est pas seul, car lorsqu'on étudie les grands auteurs du passé, « c'est par le travail d'autrui que nous sommes conduits jusqu'aux vérités les plus belles ». Du coup, « nous pouvons [...] accéder à la connaissance qui dure les siècles ». Les collègues se trouvent Platon ou Épicure... Enfin, on n'abandonne pas ses compétences, mais on les applique à ce qui est vraiment important, la compréhension et la réforme de soi-même : « Il nous vient connaître les comptes de sa propre vie, conseille Sénèque au destinataire de son texte, un préfet, que nous des réveries publiques de lui ». Le médecin doit d'abord se soigner lui-même, l'enseignant apprendre, le paysan se cultiver, et ainsi de suite. La vie de loisir, l'otisme, qui traduit le grec *skholé* (qui a donné... l'école),

recueille tous les bonheurs du travail sans en subir les inconvénients. Il est vrai que Sénèque avait les moyens financiers de prendre de longs mois de retraite méditative. À nous, modernes laborieux, il nous reste les vacances – l'otisme du peuple.

Avec le christianisme, cette attitude est complétée par le rapport à la transcendance. Dénégant non plus avec des auteurs immortels mais avec un Dieu vivant et éternel, le croyant remplace le contrôle de soi par le dialogue avec le créateur. « Le repos n'est pas en nous le cherché », affirme ainsi saint Augustin dans les *Confessions*. En effet, « comment la vie bienheureuse serait-elle ici si elle n'est en 'es pas' ». Contrairement à Sénèque, il la situe en Dieu. L'otisme obéit donc la place à la prière. Celle-ci doit accompagner nos existences, voire les remplir totalement. Certes, les règles monastiques, comme celle de saint Benoît, à partir du VII^e siècle, affirment que « l'otisme est l'essence des dévotions : c'est ce qui fait que les Frères doivent donner de certains temps au travail des mains, et d'autres à la lecture de choses saintes » et édicterment à la prière, individuelle ou collective. Mais ce travail, sans idée de profit individuel, sans perspective de carrière, prend un tout autre sens que la profession de la vie laïque. Il devient service et discipline.

2 La voie de l'action

Hannah Arendt, dans *Condition de l'homme moderne*, décrit l'avènement de la modernité, marquée par le passage de la vie contemplative antique et médiévale à la vie active. À partir des artistes ingénieurs de la Renaissance, puis des Galilée et des Descartes, l'ambition supérieure consiste non plus à s'élever à la contemplation des secrets de l'Univers, sous le regard bienveillant de Dieu, mais à prendre possession du monde et à le transformer. Le terme de *vita activa* désigne plus largement, comme l'explique Arendt, « toute espèce d'engagement actif dans les affaires de ce monde ». Il faut en effet distinguer, au sein de cette attitude d'implication active, trois modes différents : le travail qui vise à assurer notre vie elle-même ; l'œuvre, qui permet de peupler le monde d'objets fabriqués par l'homme ; et l'action, qui désigne les rapports interaux et politiques entre les hommes, sans intermédiaires matériels – discours, aider, effrayer, aimer, faire mal, etc. Parmi ces trois manières d'agir, Arendt privilégie nettement l'action gratuite, qui nous relie à l'idéal antique de l'homme conçu comme animal politique, comme être qui se réalise en établissant et en faisant vivre les règles communes de justice dans une communauté. Y a-t-il activité plus noble que celle-ci? Elle ne permet aucun gain matériel. Elle ne demande aucune compétence technique, mais mobilise notre expérience, notre habileté, notre capacité à décider et à voir les choses dans leur ensemble, en vue d'une finalité collective. Elle rapporte plus, en terme de réalisation de soi, qu'un travail – qui ne fait que nous donner de quoi vivre – et même qu'une œuvre – qui ne démontre que notre maîtrise sur une matière. L'action nous met



Selon Arendt, l'action rapporte plus, en terme de réalisation de soi, qu'un travail

réellement en contact avec autrui : mener une grève, par exemple, nous apprend et nous comble beaucoup plus que participer à une réunion de travail. Elle nous contraint à nous élever au-dessus de notre égoïsme. Elle est par essence libre, non imposée par une nécessité, contrairement au travail. Si elle ne laisse pas de traces matérielles, elle peut laisser un souvenir durable aux hommes. En effet, l'action inaugure toujours quelque chose, apporte du neuf, du surprenant dans le train-train des relations ordinaires. Des chantiers navals de Gdansk, ses survivants ont davantage des bateaux construits ou de la grande grève de 1980 qui secoua la Pologne ? Hélas ! selon Arendt, ce sens de l'action a été recouvert, depuis l'avènement de la modernité, par des notions qui l'ont diluée dans des processus anonymes : science de l'histoire, toute-puissance du social, mécanismes économiques ou psychologiques ôtant son sens authentique à l'action. Comme l'écrit Arendt, « le comportement a remplacé l'action », le mesurable, le réductible, le prévisible ont rabattu l'originalité de l'action sur la normalité répétitive du travail. Dans un univers traversé par les évaluations de plus en plus fines, les captations et les enregistrements de nos moindres faits et gestes, où l'on parle du travail de deuil ou de mémoire pour nommer ce qui ne saurait obéir à un standard, agir au lieu de travailler semble devenir difficile.

C'est pour cette raison que Jean-Paul Sartre insiste, lui, sur l'engagement. Tout nous pousse à nous faire oublier notre liberté. Nous préférons nous conformer à une essence fixe de la prétendue nature humaine pour nous connaître que nous n'avons pas le choix. Ce répond Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*, « l'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une essence, une poitrine ou un chou-fleur ; rien n'est véritablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être ». Cet acte ne peut être déterminé par une morale préexistante, une recette, une méthode, car toute action met en jeu des dilemmes : dois-je rester au près de ma mère malade ou m'engager dans la Résistance pour sauver mon pays ? Que je sois chrétien, communiste, humaniste ou libéral, je ne disposerai pas d'une solution a priori. Si j'assume ma responsabilité, je pourrai même faire de mon engagement une véritable alternative à une vie de labeur. Persuadé que « les chances sont telles que l'homme aura défilé qu'il les soient », je pourrai donner toutes mes forces à la cause que je trouverai juste « pour tous les hommes ». Là encore, les bénéfices existentiels que m'apporte le travail ne sont pas perdus : l'engagement rencontre nécessairement celui des autres ; je transforme le monde et moi-même en agissant pour lui ; mon image de moi-même s'améliore, d'autant plus que je n'agis pas pour l'argent, la gloire ni le pouvoir ; je risque beaucoup plus que dans le travail, puisque je dois pleinement assumer l'échec éventuel.

Il existe peut-être même des moyens de faire pénétrer la puissance libre de l'engagement dans les réalités de la vie sociale et économique. Contre la vision d'un marché uniquement fondé sur la maximisation de l'intérêt



individuel, des penseurs, aux XIX^e et au XX^e siècles, ont tenté de théoriser un modèle où la réciprocité prime sur le « chacun pour soi ». Le plus célèbre représentant de ce mouvement est, pendant l'entre-deux-guerres, l'anthropologue Marcel Mauss qui, dans son *Essai sur le don*, montre que l'échange non tarifié conditionne non seulement le fonctionnement de nombreuses sociétés traditionnelles, mais prend également un sens dans le contexte du capitalisme contemporain. « Heureusement, tout n'est pas encore épuisé exclusivement en termes d'achat et de vente », affirme-t-il, avant de conclure plus vigouzeusement : « c'est bien autre chose que de l'utile, qui circule dans ces sociétés de tous genres » (Sociologie et Anthropologie). Le don appelle le contre-don, l'obligation de donner entraîne celle de recevoir, puis de rendre. Ce vieux processus culturel agit en dehors de tout cadre contractuel, mêlant liberté et obligation intérieure – mais non contraainte. Apportant sa pierre à la philosophie de la coopération, qui connaît un immense succès à l'époque, s'opposant à la fois au libéralisme anglo-saxon et à l'économie étatisée socialiste, Mauss ajoute que « l'assurance sociale, la sollicitude de la mutualité, de la coopération, celle du groupe professionnel, de tous ces personnes morales que

« Rendre le jeu de société à son vrai sens, une société fondée sur le jeu »

Guy Debord

le droit anglais décoré du nom de "Friendly Societies" vaient mieux que le simple statut personnel que garantissait le noble à son tenancier, mieux que la vie d'écluse que donne le salaire journalier assigné par le patronat, et même mieux que l'épargne capitaliste – qui n'est fondée que sur un crédit changeant ». Le progrès économique et social consiste à synthétiser l'altruisme et l'intérêt personnel dans l'échange du don et du contre-don. Ainsi le citoyen, selon Mauss, a-t-il « un sentiment aigu de lui-même mais aussi des autres ». Il conclut sur un proverbe maori qui dit : « Donne avant que tu prends, tout sera très bien. » Il existerait donc un moyen d'agir en travaillant, c'est-à-dire d'infuser le désintéressement et la solidarité dans des circuits qui, habituellement, l'excluent.

3 La voie de la dépense

On sent bien, pourtant, qu'un fossé subsiste entre le travail et la liberté active humaine. La pression sociale face au travail est éternelle, et nous avons depuis longtemps intérieurs en eux-mêmes. Un poète, au XIX^e siècle, a parfaitement exprimé la souffrance que peut faire naître cette toute-puissance de la « valeur travail ». Charles Baudelaire ne cesse, dans ses écrits intimes, d'exprimer ses bonnes résolutions, en parfait accord avec le siècle bourgeois qui Ta vu naître : « Si tu travaillais tous les jours, la vie te serait plus supportable. Travaillerais-tu tous les jours ? (Journal intime) ». Voici sa « sagesse abrégée » : Toilette, prière, travail. Il ajoute, désabusé : « Il faut travailler, sinon par goût, au moins par devoir ». Cependant, le poète doit bien admettre : « Être un homme sérieux n'a pour toujours qu'une chose de bien hideux. » Le dandy qui veut être connu également « le goût du plaisir, [qui] nous attache au présent » et qui « nous aie », tandis que « le travail nous fertile ». Dans ses poèmes, il exprime cette déchirure intérieure entre Dieu et Satan. Mais les plus belles pièces des *Œuvres complètes* le repos, l'oubli et la paresse voluptueuse. Dans ses poèmes en prose, il met en scène le promeneur parisien qui rêve et perd son temps. Contre l'exigence de productivité et d'économie, il exhibe sa nonchalance. Dans *Le Peintre de la vie moderne*, il s'identifie au « flâneur » qui éprouve « une immense jouissance que d'être domicilié dans le nombre, dans l'oubliant, dans le mouvement, dans l'effluve et l'égrot ». Cette beauté poétique qui s'oppose à un utilitarisme croissant rend heureux loin des cadres de la vie la berceuse. Baudelaire peuplé son univers d'amantes et d'amies imaginaires, y évolue hors du temps et de l'espace, entre une Blandine de rêve et des portraits idéals. Il navigue entre charme urbain, frissons sataniques et innocence éternelle.

Ce n'est pas un hasard si, un siècle plus tard, l'écrivain Georges Bataille fait de Baudelaire l'une des incarnations de la révolte littéraire contre les exigences d'une société de plus en plus rationalisée. Dans *Le Littéraire et le Mal*, il dresse la généalogie de ceux qui se dressent contre le triomphe de la morale bourgeoise du travail, de l'accumulation et du souci de l'avenir. Face à ce bien aussi indiscutable qu'étouffant, Georges Bataille rappelle une autre dimension essentielle de nos existences, qu'il nomme notre « part maudite » : la dépense improductive, « le mouvement présexuel de l'égrot », la transgression, la fête, le désordre. L'excès se situe naturellement aux antipodes du travail. Ici, il faut viser un but raisonnable par l'effort, l'obéissance, la répétition, l'attention, la précision. L'excès, au contraire, implique jouissance, rébellion et violence, destruction et chaos. Seule cette région nocturne nous initie aux mystères ultimes de l'existence, qui lient l'amour de la vie et la présence de la mort dans l'érotisme, « approbation de la vie jusque dans la mort » (L'Érotisme). La jouissance de la transgression, du plaisir et de la dépossession de soi, le sentiment de plénitude et la conviction d'approcher des fondements de notre être valent, largement, toutes les satisfactions professionnelles. L'enjeu

consiste à aménager cet espace nocturne, à s'y installer durablement sans y perdre la santé ou la raison. À cet effet, Georges Bataille escale l'art, qui échappe par principe au domaine du travail utile et nous emporte dans un monde débarrassé de la morale commune. Dans une interview télévisée de 1958, Bataille considère qu'« écrire est [...] faire le contraire de travailler ». Il affirme également que le jeu, avec ses règles parfois absurdes, ses vertiges et ses travestissements, propose une alternative à la société du sérieux.

À la même époque, des héritiers dissidents du surréalisme donnent des formes plus précises à ces vies non productives. Guy Debord y consacre son existence. En 21 ans lorsqu'il laisse ce graffiti rue de Seine : « Ne travailler jamais ! » Au même moment, durant l'été 1953, il met en œuvre avec ses camarades de l'Internationale lettriste ce qu'il nomme des « dérivés ». « Les grands villes sont favorables à la distraction que nous appelons dérive. La dérive est une technique de déplacement sans but », écrit-il. Il s'agit de « se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent » (« Théorie de la dérive », in *Les Livres maës*, 1956), de « voyager longtemps dans une seule agglomération, sans l'quiter mais en y déambulant » (« Manifeste pour une construction de situations », 1953). Il explore le Palais idéal du facteur Chevrolà Hanterville, dans la Drôme, le désert de Retz dans la forêt de Marly (Yvelines), le quartier chinois de Londres ou la zone parisienne. Il fonde la psychogéographie, « science des rapports et des ambiances ». À la fois poétique et rebelle, puisque ses adeptes protestent contre certains projets de rénovation urbaine, dans la France des Trente Glorieuses, cette discipline « rendra le jeu de société à son vrai sens : une activité finale sur le jeu ». Guy Debord et ses amis identifient des « antichambres », des « plaques tournantes psychogéographiques » – la rotonde de La Villette dans le nord-est de Paris –, permettant la mise en place d'une « cartographie infantile ». Debord dessine d'ailleurs très sérieusement des cartes psychogéographiques. Son but est de créer un rapport ludique à l'Environnement. Au fond, revendiquant « le sentiment de la dérive se rattache au sentiment d'un façon plus générale de prendre la vie ». Remplacer le trajet et la promenade, le programme et l'emploi du temps par la dérive, le travail par le jeu, voici une ambition qui sera au cœur des revendications soixante-huitards quelques années plus tard, avant une immense récupération qui fera du « ludique » le nouveau terrain du capitalisme.

Il y en a donc pour tous les goûts, si l'on veut tenter d'être heureux sans travailler. On peut méditer avec Artois, étudier et s'étudier avec Sénèque, développer sa vie spirituelle avec Augustin, agir avec Arendt, s'engager avec Sartre, donner et coopérer avec Mauss, flâner avec Baudelaire, flamber avec Bataille, dériver avec Debord. Et si l'on n'a ni l'envie, ni la force, ni les moyens de larguer les amarres de la vie professionnelle, il y a peut-être une solution. Pourquoi ne pas aborder le travail différemment : comme une occasion de réfléchir, d'agir, de jouer ? Changer de perspective, c'est prendre de la distance avec des enjeux souvent angossants. C'est injecter un peu de détachement dans le travail. Travailler en philosophie en serena.

Le sommeil, arme de résistance massive?

De quoi rêve le capitalisme? De disposer de travailleurs opérationnels vingt-quatre sur vingt-quatre. Comment s'y prend-il? En abolissant la frontière entre travail et loisir. Comment s'en sortir? En dormant sur nos deux oreilles. C'est la thèse reposante du théoricien de l'art **Jonathan Crary**.

Par **Philippe Garnier**

Que faisons-nous en nous levant la nuit pour lire nos e-mails? À quelle étrange pression cédons-nous lorsque, au lieu d'aller nous recoucher, nous nous octroyons une demi-heure de surf sur le Web entre 3 et 4 heures du matin? Est-ce un acte de liberté, de curiosité, ou le symptôme d'une soumission de plus en plus complétée à une nouvelle, et très retorse, forme d'exploitation? Cette demi-heure de navigation nocturne n'est pas innocente. Non seulement elle nous prive d'une phase de sommeil profond, mais elle enrichit de

façon vertigineuse un petit nombre d'opérateurs du marché numérique. Elle permet l'intrusion masquée de nouveaux dispositifs de travail, à la fois volontaires et inconscients, qui s'installent au cœur de nos existences.

Debout, les forçats du clavier!

Plus de temps libre, un travail mieux partagé, plus autonome et plus intelligent... telles étaient les promesses de la « nouvelle économie », que des auteurs comme Jeremy Rifkin formulaient dans les années 1990. Les hiérarchies rigides de la production industrielle devaient



faire place à une économie plus collaborative, où l'échange des savoirs accompagnerait la croissance des services. La circulation plus fluide des informations devait modifier la notion même de travail et de compétence. Vingt ans plus tard, un sourd malaise règne chez les forcés du clavier que nous sommes devenus. Au vieux stress industriel succèdent des maux plus sournois liés à l'informatisation globale. Soumis à une évaluation permanente issue de leur propre flux de données numériques, de nombreux salariés se plaignent de la flexibilité des horaires et de la volatilité des tâches. À la souffrance de la spécialisation et de la répétition s'est substitué un sentiment chronique d'insuffisance, de dispersion, de dépossession. Parcelaire, morcelée, la vie des « créatifs » a cessé d'être gratifiante. Le sentiment d'une « perte de savoir-faire » a gagné le monde des cadres et s'étend jusqu'aux sphères de la finance.

Mobilisation générale des consommateurs

La mutation la plus radicale ne concerne pas le temps de travail proprement dit. Elle réside dans l'effacement des frontières entre loisir et travail. Les domaines les plus performants de l'économie contemporaine s'appuient désormais sur la mobilisation générale des consommateurs, le plus souvent avec leur apparent consentement. La valeur de ces monstres du Web que sont Facebook ou Twitter repose non pas sur l'activité de leurs salariés mais sur le trafic incessant de leurs utilisateurs et abonnés. Nos vies de consommateurs, nos vies tout court, deviennent une immense force de travail gratuite et déguisée. Nos innombrables clics sont les nouveaux VRP. Nous devenons des bureaux de tendance et des conseillers commerciaux immanents au marché. Les traditionnels toits auprès des acheteurs ont été détrônés par un perpétuel et silencieux crowdsourcing, c'est-à-dire une collecte à la source des habitudes de consommation. Les sites d'achat en ligne nous informent qu'ils enregistrent

une mise à disposition de notre temps tout entier, une mobilisation de notre vie intime : tel est l'horizon de cette nouvelle économie où le mot « travail » perd son sens. Selon Jonathan Crary, le nouveau capitalisme des écrans détruit les anciens rythmes et les anciennes périodicités. « En raison de la perméabilité, voire de l'indistinction, entre temps de travail et temps de loisir, les compétences et les goûts qui étaient autrefois réservés au lieu de travail font à présent partie de la structure 24/7 (24 heures par jour, sept jours sur sept) de nos vies électroniques. L'ubiquité des interfaces électroniques conduit inévitablement les utilisateurs à chercher toujours plus de fluidité et de souplesse dans leur utilisation. » Plus de dimanche ou de jours fériés, plus de saisons, plus de jours ni de nuits. Se lever la nuit pour naviguer sur Facebook, c'est se laisser absorber tout entier par une sphère où producteur et consommateur se confondent, mais où de gigantesques profits sont accumulés par les opérateurs. Le sommeil, qui est le temps vécu le plus loin possible de l'économie, tend lui aussi à se fragiliser. Dans l'ensemble des pays développés, le temps de sommeil moyen a diminué d'une heure trente en l'espace de cinquante ans. Aux États-Unis, il avoisine désormais six heures par nuit. Insomnie, connexion nocturne et prise de stimulants aggravent son érosion. Le temps que nous passons à dormir et donc à rêver risque de se réduire encore.

Jusqu'où ira l'aliénation ?

Au bout de ce processus, Jonathan Crary annonce une « estimation totale du pouvoir de rêver », c'est-à-dire une forme d'enfer ultime. Plus nous serons intégrés au Web des réseaux sociaux et des achats en ligne, plus nous surferons sur les images qui excitent nos pulsions en nous promettant leur satisfaction immédiate, plus nous disloquerons notre temps vécu et notre psychisme, et plus nous ferons prospérer l'ensemble du dispositif. C'est, en un sens, un ultime « travail » radical et addictif : celui de notre propre désintégration marchande.

Peut-on penser le temps présent sous la forme d'une lente catastrophe finale ? Il s'agit d'abord de savoir jusqu'où va notre aliénation, y compris et surtout dans les loisirs. Au temps chronométré du Club Méditerranée, forme de loisir exemplaire des Trente Glorieuses, au circuit surchargé d'une visite à Disneyland, s'est substitué un continuum indistinct entre le loisir et le travail. Ce temps-là n'est plus minuté, il est indéfiniment extensible. Que faisons-nous en nous levant la nuit pour lire nos mails ? Nous ne le savons plus exactement, car cette activité est aussi joyeuse que stressante, gratifiante et aliénante, remplie et creuse. Nous devenons si étrangers à notre activité et à nous-mêmes que nous ne saurions, en toute bonne foi, dire si nous sommes en train de travailler ou de nous reposer. Nous aurions, en le faisant, le statut d'une marchandise bonne pour le système et inutile à nos vies.

« Nous dormons en moyenne une heure et demie de moins qu'il y a cinquante ans »

les informations relatives à nos préférences. Les cookies se chargent de transmettre ce que nous ne transmettrions pas explicitement. Les publicités que nous recevons sont de plus en plus ciblées. Comme l'écrit Jonathan Crary dans 24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil (Zones, 2014) : « Nous achetons des produits qui nous ont été recommandés par la surveillance de nos vies électroniques et nous lisons ensuite solitairement un avis sur ce que nous avons acheté. Nous sommes ce sujet accablant qui se soumet à toutes sortes d'intrusions biométriques et de surveillance. »

Ouvert le dimanche?

Michel Valensi / Vincent Valentin

La loi Macron visant à autoriser le travail dominical a provoqué un vif débat politique. L'éditeur Michel Valensi nous éclaire sur le sens du shabbat juif à l'origine du jour de repos hebdomadaire. Face à lui, le philosophe libéral Vincent Valentin fustige les nouveaux paternalistes du dimanche.

Propos recueillis par Philippe Nassif

Le projet de loi du ministre de l'Économie Emmanuel Macron visant à lever, en partie, l'interdiction de travailler le dimanche, a provoqué un débat passionné. À gauche, mais aussi à droite, beaucoup ont dénoncé une régression de civilisation. Il est vrai que la tradition du dimanche chômé vient de loin. C'est d'abord le peuple juif qui institue le principe d'un repos le septième jour, c'est-à-dire, pour lui, le samedi, sous le nom de « shabbat ». Mais puisque le shabbat est vécu comme une préparation à la venue du messie, les chrétiens – pour qui le messie est venu – déplacent ce moment de suspension du travail au dimanche, jour de la résurrection du Christ. Et ce dimanche chômé est imposé, au IV^e siècle, à tout l'Empire romain par Constantin, premier empereur converti au christianisme. Six siècles plus tard, la loi de 1906 en France étend à – presque – tous l'obligation au repos dominical. Afin de mieux comprendre les enjeux de ce débat pas si anecdotique, nous avons réuni le philosophe libéral Vincent Valentin et le cofondateur des éditions de l'Éclat, Michel Valensi, dont les choix de textes sont marqués par un double engagement du côté de la radicalité politique et de la culture juive. Une société laïque et multiculturelle peut-elle encore revendiquer de chômer le dimanche?



Vincent Valentin



Professeur de droit public à l'Institut d'études politiques de Rennes, il est spécialiste du néolibéralisme, du libéralisme et du libertarisme contemporain. Il a réalisé avec Alain Laurent une anthologie de textes libéraux, *Les Penseurs libéraux*, Les Belles Lettres, 2012.



Michel Valensi



Éditeur et traducteur, il a fondé les Éditions de l'Éclat en 1985 avec Patricia Faraez. Il a notamment publié *Conversations*, *Trajectoires révolutionnaires du jeune XIX^e siècle*, du collectif *Mauvaise troupe*, et le très inspiré *Shabbat*, de Benjamin Gross.

Vincent Valentin : Dès le XIX^e siècle, le repos le dimanche est certes admis par les auteurs libéraux, mais avec suspicion. Si John Stuart Mill reconnaît, dans les dernières pages de *De la liberté*, que la loi puisse garantir à chacun l'observation de cette « coutume sabbatique » qu'est « la loi du jour du sabbat », fondée sur un intérêt commun, il met immédiatement en garde : la suspension des activités industrielles ne doit pas être le prétexte d'un contrôle « des amusements du dimanche ». Ce serait sinon une façon d'imposer un comportement religieux. J'évoque ce texte, car la dimension paternaliste que fustige

Mill se retrouve aujourd'hui dans le cubrement d'une partie de la gauche contre la loi Macron en faveur de la libéralisation du travail le dimanche. Exemplaire est en ce sens la tribune de la responsable socialiste Martine Aubry, dans *Le Monde* du 10 décembre dernier, intitulée « Ne réduisons pas l'existence à la consommation ». Elle critique le consommateur plutôt qu'elle ne défend le travailleur. Paradoxalement, une partie de la gauche fait la critique de l'usage de sa liberté par le salarié après avoir lutté pour qu'il dispose de son dimanche. Retournement étonnant : elle évoque un

devoir plus qu'un droit du travailleur. Au lieu de mettre en avant les arguments de nature sociale ou économique – qui sont présents, mais vers la fin de son article –, elle édicte la manière dont il faudrait vivre son dimanche : « C'est un moment précieux qui doit être consacré à la famille et aux amis, à la vie associative, à la culture et au sport... » Elle parle ainsi son discours sur le plan moral.

Michel Valensi : J'ai vraiment beaucoup de mal à accepter l'idée que la consommation libère le citoyen. C'est pourquoi j'aurais plutôt tendance à être favorable à un jour chômé hebdomadaire, et donc au maintien du repos dominical en France. Je comprends le point de vue d'Aubrey parce que je ne vois pas où est le progrès dans ce projet de loi, si ce n'est de nous faire entrer dans un temps continu entièrement consacré à la consommation, un temps qui ne connaîtrait plus de suspension dans l'économique. Et pour mieux comprendre le sens de cette discontinuité nécessaire du temps, il peut être éclairant de se tourner vers l'origine de la tradition du repos hebdomadaire qui est l'institution du shabbat. Il s'agit avant tout d'arrêter de produire, mais pas seulement pour soi. Il s'agit de ne pas travailler, certes, mais aussi de ne pas faire travailler : « si toi, si ton fils, si ta fille, si ton serviteur, si ta servante, si tes bêtes, si l'étranger à l'intérieur de tes murs ». Et c'est précisément l'ambiguïté dans le projet d'abolition du dimanche chômé : s'agit-il d'accorder le droit de travailler pour soi (et dans ce cas on a besoin d'une loi ?) ou du droit de faire travailler les autres ? Autrement dit : ne s'agit-il pas d'abord de pouvoir imposer un travail à des personnes qui sont déjà contraintes à, et par, un travail salarié, au nom de la prétendue liberté individuelle ? Qui peut encore prétendre que « le travail rend heureux » ?

V. V. : Le débat devrait en effet d'abord porter sur la meilleure façon de protéger le salarié qui consent à un travail, jugé économiquement justifié par la plupart des observateurs, et dont l'extension reste limitée à deux dimanches par an, dans certaines zones seulement et pour des activités particulières. Au lieu de cela, on agite le spectre d'une

destruction de la civilisation ! Rappelons donc que la première loi d'interdiction en France du travail le dimanche est publiée en 1814 sous la Restauration, et qu'elle vise alors à envoyer les travailleurs à l'église : non seulement on veut que personne n'aille travailler, mais on interdit les bals, cabarets, cafés, salles de billard ou salles de jeu de paume. On interdit ce qu'était devenu le dimanche à la fin de l'Ancien Régime : un jour de fête. C'est cette idée d'obliger les citoyens à se comporter d'une façon qu'on juge digne, conforme à certaines valeurs, qui est reprise aujourd'hui : tu n'iras pas t'égayer dans les galeries marchandes, c'est bien trop vulgaire.

M. V. : Sur ces questions-là, il me semble que la signification de l'institution du shabbat peut nous éclairer. Cette obligation de se reposer le septième jour est « la contribution la plus importante du judaïsme à l'humanisme », rappelle le philosophe Benjamin Gross dans son essai *Shabbat*. Le judaïsme, rappelle-t-il, invente la semaine de sept jours : une unité temporelle qui ne correspond à aucun cycle naturel, contrairement à l'année, le mois, et le jour, respectivement déterminés par les révolutions de la Terre autour du soleil, de la lune autour de la Terre, et de la Terre sur elle-même. Autrement dit, avec le shabbat, on sort du cycle de la nature pour entrer dans le temps de l'Histoire humaine.

Plus profondément, le commandement du shabbat occupe une place essentielle au sein du décalogue donné par Dieu à Moïse. C'est, avec l'obligation de respecter ses parents, le seul commandement qui est formulé positivement : « Souviens-toi du jour du shabbat. » Il est un moment de méditation, de retour sur soi, de souvenir. Et il s'agit de se souvenir de deux choses : le fait naturel de la création du monde et le fait historique de la libération de l'esclavage en Égypte. Ainsi, la nature et l'histoire sont confondues dans un même mouvement. Alors, même si la métaphysique du shabbat peut nous sembler bien loin des préoccupations quotidiennes du monde contemporain, elle peut nous intéresser, ne serait-ce que parce que le shabbat est un temps pensé comme une libération. Dès les premières lois qui concernent le shabbat, il est dit que la relation économique doit être

interrompue. C'est une dimension de liberté qui est proposée, pour soi et pour les autres. La répétition hebdomadaire d'un moment hors économie.

V. V. : Il y a en effet un lien entre le discours paternaliste de gauche et ce que vous dites du shabbat. Si l'on regarde la tribune Aubrey, ce que l'on « doit » faire, c'est essentiellement s'écarter de la société marchande. Même les touristes, on préférerait qu'ils fréquentent les musées plutôt que les boutiques. Le problème, c'est que le dimanche chômé n'a pas la densité philosophique de l'institution du shabbat. Il y a un grand flou.

« La première loi d'interdiction du travail dominical, en 1814, interdisait également les bals et les cafés » Vincent Valentin

On ne sait pas vraiment où s'arrête la vie digne et où commence la vulgarité marchande. Se rendre dans un magasin de bricolage le dimanche, parce qu'on n'en a pas le temps le reste de la semaine, pour prendre soin de son logis, est-ce ce que ce n'est pas encore se consacrer à sa famille ? Aller acheter une chaîne hi-fi qui nous permettra d'écouter une musique merveilleuse, est-ce vraiment indigne ?

M. V. : C'est une erreur de penser qu'il est demandé de ne « rien faire » le jour du shabbat. Il ne s'agit pas seulement « d'observer » le shabbat, mais de le « faire », dit le texte hébreu : c'est le même verbe actif, *laasot*, qui est employé pour parler de la « création » du monde (*vaasit b'resheit*). Le shabbat est donc paradoxalement une « action » de repos, de suspension, de retour sur soi. C'est par cette action que nous reprenons souffle, on espère, et donc vit.

Ce qui est intéressant, également, c'est que chacun est appelé à faire shabbat selon sa mesure. Pour paraphraser la prière de la Pâque juive, on pourrait dire : « Si tu allumes seulement deux bougies, cela m'aurait suffi. Si tu allumes deux bougies et fais un repas copieux, cela m'aurait suffi. Si tu allumes deux bougies, fais un repas copieux et vas à la synagogue, cela m'aurait suffi, etc., etc. » De même, il est demandé de ne pas faire shabbat si la vie d'un homme est en danger. De là, on pourrait en déduire que si l'on travaille pour sa propre survie, l'obligation du shabbat peut être suspendue – mais c'est une manière de voir les choses...

« Le shabbat nous rappelle à une limite qui nous permet de nous dépasser nous-mêmes »

Michel Valensi

V.V. : Il est important dans ce débat de distinguer la dimension éthique et la dimension juridique du libéralisme. Lorsque, comme moi, on défend la liberté de faire ce que l'on veut de son dimanche, on est immédiatement suspecté de faire l'apologie du travail forcé. Ce parmi mes romans préférés, il y a *Obéïssance*, d'Ivan Goncharov, qui consacre la figure du paresseux, de l'inactif, du rêveur. Je pourrais aussi vous parler d'*Alexandre le Bienheureux*, le film d'Yves Robert avec Philippe Noiret. On peut être pour le droit à travailler et par ailleurs encourager à ne pas travailler. La position libérale n'est vraiment pas circonscrite au productivisme. Elle est d'abord un refus du paternalisme.

M.V. : « Grâce à Dieu », si vous me passez l'expression, le shabbat n'est pas une institution imposée par l'État, mais relève des préceptes donnés à une communauté. Et s'il y a une dimension

religieuse indubitable, il peut aussi être pratiqué sans pour autant être religieux. Le shabbat a d'abord une dimension éthique et, plus précisément, pédagogique. Il nous enseigne la mesure, le sens de la limite. À l'image de Dieu lui-même qui a fait shabbat le septième jour (dans tous les sens du terme), se mettant en retrait pour laisser l'humanité advenir, le shabbat nous rappelle à une limite qui nous permet de nous dépasser nous-mêmes. C'est ce même sens de la limite qu'on retrouve chez les Grecs, quelques siècles plus tard, inscrit au fronton du temple de Delphes : « Rien de trop. »

Mais c'est un mouvement dialectique : cette interdiction de produire est appelée à être transcendée vers un accomplissement supérieur, qui est de l'ordre de la méditation sur le sens de la semaine passée, de la sublimation, et donc de la création. Encore une fois, ce n'est pas le travail, mais le non-travail qui rend libre. Et là est le point essentiel : comment une limite peut-elle ouvrir à la création ? Comment un repos peut-il être une avancée, pour reprendre un titre de Leo Strauss ? C'est ce que nous avons tant de mal à penser aujourd'hui.

V.V. : La modernité politique est prise dans une tension paradoxale. D'un côté, on libère l'individu de la loi du groupe, de sa communauté, de l'emprise de l'État. Ce qui fait qu'on ne peut pas supposer que Martine Aubry nous prescrive ce que doit être notre dignité le dimanche. De l'autre, on aspire à émanciper le citoyen, à améliorer l'humanité. Mais c'est pour constater que l'individu enfin libre n'est pas à la hauteur du projet progressiste : il va dans les galeries commerciales. Il faut donc le rééduquer.

C'est comme si le processus de sécularisation aboutissait à une déception. On est coincé entre la médiocrité marchande et le paternalisme religieux, et tous deux sont inacceptables. Comment dépasser cette mauvaise alternative ? La solution, me semble-t-il, consiste à maintenir des garde-fous tout en laissant l'individu libre de ses choix. Maintenir le principe du dimanche chômé tout en y autorisant des entorses, de manière libérale et en veillant à mieux rémunérer le salarié qui y consent. Mais

ne pas fantasmer une interdiction absolue qui, de toute façon, n'a jamais eu lieu. Rappelons que, puisque nombre de services doivent fonctionner le dimanche, ce sont déjà 5 millions de Français qui travaillent ce jour-là de manière régulière et 3 millions de manière occasionnelle. Bref, il ne s'agit pas de défendre le repos au nom de la manière dont on l'utilise.

M.V. : Fondamentalement, l'institution du shabbat manque à elle-même si elle se pense comme une affaire privée : en imaginant qu'on puisse « faire shabbat » quand ça nous arrange et en préférant par exemple de chômeur le mercredi. Le shabbat appelle, et supplie à la communauté. C'est parce qu'on fait shabbat ensemble que la société peut se retrouver et converser avec elle-même. En Israël, en dehors des zones ultra-orthodoxes où il s'impose avec un dogmatisme rigoureux, il est saisissant de voir des villes entières s'arrêter. Tout le monde est dans la rue mais les magasins sont fermés. Il y a une appropriation de l'espace public. Shabbat est le jour de la communauté rassemblée.

V.V. : Les penseurs libéraux sont principalement concernés par le projet d'opposer des limites au pouvoir de l'État. Par conséquent, on ne trouve pas chez eux une réflexion éthique. Leur réflexion porte sur les garanties de la liberté, indépendamment de son usage, qui, par définition, est hors contrôle. L'interrogation sur la « vie bonne » ne doit pas être une question politique. Et le processus de constitution de la société les préoccupe peu dans la mesure où ils cultivent une vision optimiste de la société comme création spontanée et harmonieuse, pourvu qu'elle ne soit pas entravée.

M.V. : C'est en effet une conception pour le moins optimiste. Pour ma part, il y a une dimension du shabbat, à la fois politique et messianique, qui m'importe particulièrement : le shabbat est, chaque semaine, comme une porte entrouverte par laquelle on entrevoit ce que sera « un temps tout entier shabbat ». Le shabbat donne la vision d'un temps que, dans une tout autre situation, on a pu définir comme celui du « ne travaillez jamais ». /



LE FIGARO

Collection MYTHOLOGIE & PHILOSOPHIE

écrite et racontée par Luc Ferry

Héraclès, le héros tragique



LE VOLUME 8 :
MORT ET
RÉSURRECTION D'HÉRACLÈS



9,90 €
SEULEMENT

1 LIVRE DE 96 PAGES
+ 1 CD AUDIO
DE LA CONFÉRENCE DE LUC FERRY



« Explorez la mythologie grecque sous l'éclairage philosophique et le regard expert de Luc Ferry. »

Tous les jeudis chez votre marchand de journaux



CONFÉRENCE SARKISALBA

Pour commander ou s'informer, rendez-vous sur www.lefigaro.fr/philo

Idées

L'entretien
p. 68 **Michel Onfray**

Boîte à outils
p. 74 **Faut-il reprendre
un dernier verre ? /
Tasfi'h / Les tropes
des sceptiques /
Rousseau décrypté**

Le classique revisité
p. 78 **Bergson
et la mémoire**



« Nous vivons désormais dans un grand malaise existentiel, urbain, bétonné, cimenté, éclairé nuit et jour. Je suis convaincu que l'on peut nouer une relation plus concrète au monde » p. 72

Dans son dernier ouvrage *Cosmos*, il redéfinit son éthique de la jouissance sur fond de défi écologique et proclame que la nature est la « seule vraie religion ». Rencontre avec le plus populaire – mais aussi l'un des plus polémiques – des philosophes français.

Propos recueillis par **Michel Etchanchioff** et **Martin Legros** / Photos **Rip Hopkins/Agence VU**

Michel
Onfray

« Mon hédonisme est ascétique »

Sédacteur ou imprécateur, jouisseur ou moraliste, penseur ou simplificateur ? Michel Onfray est d'abord et avant tout un écrivain. Avec un mélange de panache et d'esprit de sérieux, il fait l'observer, en cet après-midi de printemps, parler pendant deux heures, sans une note, à près de mille personnes qui viennent l'entendre à l'Université populaire de Caen exhaler les penseurs oubliés du matérialisme, de l'hédonisme et de l'athéisme. La mission de l'Université, dont le programme ne cesse de s'étoffer depuis sa création, en 2002, au lendemain de l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour de l'élection présidentielle : « rendre la raison populaire », selon la formule de Condorcet. Le thème du jour ? Son nouveau champ de bataille : « la réisance contre le nihilisme contemporain ». Après son brûlot contre Freud, qui lui a aliéné une partie de l'intelligentsia, et son *Traité d'athéologie*, qui a fait de lui un ennemi de tous les fanatiques d'aujourd'hui – en janvier dernier, il paraît que les frères Kouachi, repliés dans l'imprimerie de Darmartin-en-Goële, étaient obsédés par notre philosophe –, il vient de faire

paraître un nouvel opus, *Cosmos*. Il s'en prend avec virulence à une certaine modernité, fait l'éloge de la terre, de la verticalité, des racines et de l'héritage. Un tournaent ? Quoi qu'il en soit, ce graphomane a le culot d'affirmer que, après ses quatre-vingts ouvrages publiés, « c'est en réalité le premier ». Il faut dire que c'est un livre qui porte l'empreinte de la mort, celles de son père et de sa compagne, et qui l'a amené à lester son hédonisme du poids du tragique. Surtout, il s'y donne pour tâche d'inscrire son éthique de la jouissance dans le cadre d'un souci écologique pour le monde. Nous l'avons donc pris au mot et sommes venus passer la journée avec lui pour sonder cette ambition nouvelle qui est la sienne. Dans son appartement du centre de Caen, d'une blancheur immaculée et dérivant une vue panoramique sur le ciel – est-ce un signe ? –, le beiseur d'idôles n'a disposé que quelques statuettes africaines et deux très belles coiffes amérindiennes. Les auteurs du passé, l'esprit de civilisations enfouies et le ciel étoilé... c'est avec ces quelques repères simples, mais inspirés, que Michel Onfray se propose de poser les bases d'une nouvelle éthique. Laissons-nous guider. >>>



Votre dernier livre *Cosmos s'ouvre sur la mort de votre père. Cet évènement, suivi par le décès de votre compagne, a-t-il coupé votre vie en deux ? Face à la « catastrophe », l'hédonisme que vous prôniez s'est révélé insuffisant. Comment avez-vous surmonté l'épreuve ?*

Michel Onfray: On ne fait pas son deuil. C'est le deuil qui nous fait. La mort de mon père m'a terrassé. Quand est survenue, peu de temps après, celle de ma compagne, avec qui je vivais depuis trente-sept ans dans un pavillon d'Argentan, je n'ai pas pu remettre les pieds dans ce lieu. J'ai demandé à un ami de récupérer mes livres, de distribuer le reste et de vendre la maison. Je me suis installé à Caen. J'ai tenté de continuer à vivre. Il y a un gros malentendu sur l'hédonisme que j'étais censé professer. On a toujours imaginé que mon plaisir était libidinal, sexuel, dorénavant. Ce n'est là qu'une dimension de l'intensité subjective. L'hédonisme est d'abord l'art d'éviter les déplaisirs. Avec l'âge et la souffrance, il devient un hédonisme de l'évènement. Il s'agit de composer avec les douleurs. La vie d'un trentenaire, avec ses parents et sa compagne, n'est pas celle d'un cinquantenaire qui se retrouve seul. Même le corps se fait moins complice. L'hédonisme reste d'actualité, mais l'objectif consiste désormais à ne pas succomber aux souffrances que la vie inflige.

Que vous a laissé votre père par-delà la mort ?

Alors qu'il parlait peu, mon père m'a appris à vivre. Il était ouvrier agricole. J'ai plus appris en le voyant travailler les champs de son patron ou son jardin qu'en lisant des livres d'éthique. Il vivait dans le temps virgilien. Il était à la fois païen et chrétien, relié aux astres et au cosmos, mais vivait selon la morale des humbles de Jésus. Le gamin que j'étais pensait que nous étions pauvres. Et nous l'étions d'un point de vue social. Mais mon père, lui, n'a jamais considéré que nous l'étions. Il avait raison. On n'a jamais pris de vacances, on n'est jamais allés au restaurant, au cinéma, au théâtre. On n'avait pas de quoi. Et alors ? La pauvreté, c'est le désir d'obtenir plus que ce que l'on a. Or mon père n'a jamais désiré au-delà de ce qu'il avait. Il était donc riche tout en n'ayant rien. Je ne crois pas à la survie de l'âme, mais je crois que les morts nous léguent un héritage. Il s'agit pour moi d'être fidèle à cet héritage-là. Mon père m'a appris à mesurer le temps et l'éternité devant le ciel étoilé, et à chercher ma place dans le monde des hommes à l'aune de cette expérience sans le souci d'aucune autre mesure. Il incarnait une forme de droiture, de rectitude. Il tirait des leçons de la nature aux antipodes des errances de la culture. Voilà ce qui me conduit aujourd'hui.

Vous avez vécu une partie de votre adolescence dans un orphelinat, placé là par votre mère. Comment se combinent l'amour absolu d'un père et la déstabilisation d'une mère ?

Je n'ai jamais détesté ma mère. Je ne comprenais pas pourquoi elle me frappait. Elle était issue de l'assistance publique : c'est sans doute pour se débarrasser de ses familles qu'elle s'en est donné à moi, dans une sorte de

compulsion de répétition. Face à elle, je bécotais dans l'expectative. Puis, avec le temps, j'ai vécu dans la pitié. Mon père laissait faire. Lui-même se faisait souvent humilier. Il acceptait ce qu'elle lui infligeait. Moi, je me rebellais. Quand elle me frappait, je me serais fait tuer mais je n'aurais jamais plié. Je ne sais pas d'où me venait cette force.

À l'orphelinat, cela ne s'est pas amélioré...

Certains prêtres tripotaient les enfants. Cela ne m'est pas arrivé, mais à d'autres, oui. Nous vivions dans la crainte de l'abus sexuel et dans une atmosphère crasseuse – à cent vingt dans un dortoir, avec une douche par semaine et sport tous les jours. J'ai survécu à cet univers toxique grâce aux livres. Dans la bibliothèque de l'orphelinat, je suis tombé sur l'Échec d'Isidore de Pierre Loti et *Le Vint floume et le mur de Hemingway*. D'un coup, je respirais les embruns, la pleine mer... Les livres ouvrent à des mondes qui permettent de s'échapper de celui dans lequel on vit. Peu à peu, je me suis mis à écrire. Des petites fictions vers 10, 11 ans, puis un journal intime, un essai de roman vers 15, 16 ans. La philosophie est venue après.

« On n'existe pas en possédant le monde mais en se possédant soi-même »

Comment y êtes-vous arrivé ?

J'ignorais tout du cursus classique, jusqu'au nom même de l'agrégation. Au lycée, j'ai fait les quatre cents coups avant d'être repéré par mon professeur de français, madame Dugay. C'est au fil de mes lectures, Nietzsche, Marx et Freud notamment, que je me suis dirigé, grâce à une bourse, vers la philosophie. Et là, ce fut le choc de ma rencontre avec Lucien Jerphagnon. Il faisait cours sur Lucrèce. Moi qui voyais dans le christianisme un horizon moral indépassable, je découvrais qu'on peut être moral sans être chrétien, matérialiste et vertueux ! Nous échangeons sur différents sujets. Sur Grilloiselle, le personnage de la comédie de Ségur, qui se jette à l'eau pour... ne pas être mouillé par la pluie ! Jerphagnon voyait en lui un personnage conceptuel qui permet de comprendre le geste de ceux qui se suicident « par peur de la mort ». À l'époque, il venait de publier *Vivre et philosopher sous les Césars*. Privat, son éditeur, lui avait proposé de décliner « vivre et philosopher » dans une collection avec un volume par siècle. Il m'a proposé d'écrire celui consacré au Moyen Âge. J'ai décliné son invitation, mais elle a changé ma vie. On me donnait





Mini Bio
Michel Onfray
en six dates



1^{er} janvier 1950
Néissance à Argentan
d'un père coureur
agréable et d'une mère
ferme de ménage

1963-2002
Enseigne la philosophie
au lycée technique
privé catholique
Sainte-Ursule de Caen

1966
Doctorat de philosophie
à l'université de Caen
sur *Les implications
éthiques et politiques des
pensées négatives de
Schopenhauer à Spengler*

1989
Parution de son premier
livre, *Le Vierge des
philosophes (Kléberet)*

2002
Collaborer de l'université
publique de Caen, suivie
en 2006 par l'université
populaire du goût

2015
Parution de *Cosmos,
l'été ontologique-sartrien*
(Flammarion)

une confiance que jamais personne ne m'avait encore accordée. J'avais à peine 20 ans. J'ai débüté une thèse et trouvé un poste en lycée.

Sur quoi portait votre thèse ?

Sur « les implications éthiques et politiques des pensées négatives de Schopenhauer à Spengler ». Ou comment de 1819, date de publication du *Manuscrit trouvé à Vienne* et représentation de Schopenhauer, à 1918, date de publication de la première partie du *Declin de l'Occident* de Spengler, nombre de penseurs, de Nietzsche à Bakounine, en passant par Stirner et Feuerbach, s'interrogent sur la possibilité de fonder une éthique et une politique en l'absence de Dieu. J'ai eu mention très bien sans les félicitations du jury, car j'avais cité Wagner – un compositeur n'a pas sa place dans une thèse de philo... Ma directrice de thèse, madame Goyard-Fabre, m'a proposé dans la foulée une carrière universitaire. L'épique Wagner m'avait vacciné. Je voulais écrire librement. J'ai refusé. Faute d'une préparation digne de ce nom, j'ai loupé l'agrégation. J'ai enseigné vingt ans dans un lycée professionnel. Puis j'ai démissionné pour fonder l'Université populaire. En 2002, dans laquelle je donne chaque semaine un cours devant mille personnes.

Votre « contre-histoire » de la philosophie oppose une tradition idéaliste dominante à une tradition matérialiste oubliée. Quelle est votre méthode de lecture ?

Je considère que tout un pan de l'histoire de la philosophie, comprenant notamment les auteurs athées, matérialistes et hégéliens, a été relégué par l'historiographie dominante. Ma méthode est simple : lecture intégrale des œuvres dans l'ordre des publications jusqu'aux fragments posthumes, croisement avec les biographies et les correspondances, puis « dissociation d'idées » pour reprendre l'expression de Remy de Gourmont. Car une idée en elle-même presque toujours une autre qui lui est associée de façon mécanique – souvent à tort, par exemple, l'hégélianisme compris comme une jouissance sans foi ni loi alors qu'il s'agit d'une ascèse... Dissocier les penseurs

et leurs pensées de tout le fatras d'idées commentées qui les recouvrent, voilà la tâche que je me suis donnée.

Dans votre livre sur Freud, *Le Crépuscule d'une Idole, vous faites le ménage... en faisant fi des interprètes et de la portée de la découverte de l'inconscient...*

Je suis l'un des rares à avoir remis Freud dans son histoire et son contexte. Les autres biographes sont dans la légende. Pour ce qui est des interprètes, le champ de la vraie pensée est suffisamment vaste, alors pourquoi lire la littérature secondaire, qui obscurcit souvent les choses ? Ce sont les freudiens qui effacent le passé quand il dérange leur hagiographie, pas moi. Il faudrait faire l'histoire de l'effacement et du travestissement de Janet chez Freud qui a pillé le penseur français. Si l'inconscient existe, Freud ne l'invente pas, il en fournit une formulation simple et trompeuse, qui à pour unique généalogie la transformation de son propre fantasme oedipien en théorie à prétention universelle.

Dans votre dernier ouvrage, vous prônez un retour au cosmos des Grecs antiques, à un monde préchrétien et prémoderne. N'est-ce pas naïf ? Peut-on faire comme si la révolution scientifique, qui nous a fait passer « du monde clos à l'Univers infini », n'avait pas eu lieu ?

Je soutiens que l'on peut déchristianiser le monde, se débarrasser des icônes religieuses, théologiques ou transcendantes, réinvestir le cosmos en échappant à la tradition métaphysique qui a opposé le monde « vrai » des idées ou de Dieu au monde apparent du corps et de la nature. Je me nourris d'ailleurs des découvertes les plus récentes de la botanique et de l'astrophysique, des sciences naturelles et de l'archéoastronomie pour décrire cet ordre naturel. Il ne s'agit donc pas d'alimenter un néopaganisme. La naïveté est dans le refus de ce que la science contemporaine nous apprend.

Vous affirmez pourtant que « la seule vraie religion est la nature » et que les paradis artificiels de la culture nous en éloignent !

J'ai écrit ça ? J'illic le passage dans son livre. Oui, vous avez raison. Heidegger affirme que le problème c'est l'oubli de l'être, je pense pour ma part que c'est l'oubli des étants et des choses de ce monde. Dans une logique prémonotheïste, il n'y avait pas d'oubli des étants car les hommes entrevoient une relation directe avec la nature. Les individus étaient liés aux étants. Cette liaison peut faire naître une nouvelle spiritualité athée, une religion au sens étymologique : un moyen de nous relier les uns aux autres en nous reliant à la nature. Le cosmos, c'est l'ordre. La culture jadoé-chrétienne, avec son dieu qui forge la nature du dehors, a brisé ce lien empathique avec la nature. Grâce aux écologistes, nous sommes en train de le retrouver. Encore un effort, ai-je envie de leur dire, car au-delà de la nature, il y a le cosmos !

Quelle est la différence ?

La nature est ce qui relève de notre planète, c'est l'économie de notre milieu. Les écologistes ont raison d'attirer notre attention sur notre dépendance à ce milieu. Mais la Terre est perdue dans un univers infini aux mondes multiples qu'on nomme le cosmos. Il faut élargir la conscience que nous avons désormais d'être « dans la nature » à l'échelle du cosmos. Nous avons vécu un grand moment métaphysique dans l'histoire de la pensée lorsque la Terre nous est apparue pour la première fois depuis la Lune sur un écran de télévision. C'est à ce moment-là que l'expression d'Alexandre Koyré que vous citez, ce passage « du monde clos à l'univers infini », est devenue une expérience concrète : la Terre nous est apparue comme une planète perdue dans l'immensité cosmique. Et nous dessous...

Pour les Grecs, le cosmos incarne un ordre qui ne dépend pas de nous mais dont nous sommes dépendants. Ce qui nous distingue, au contraire, n'est-ce pas que nous avons découvert que cet ordre peut se dérégler sous notre propre action ?

Nous n'allons pas revenir en arrière, en amont du rapport d'extériorité instauré par le monothéisme. Nous sommes dans une logique de deuil par rapport à la nature. Ce qui n'empêche pas de s'inspirer des Grecs qui se considéraient comme un fragment du cosmos. Je souhaiterais que les gens ne se considèrent pas seulement comme un produit de la civilisation mais aussi comme une partie du Grand Tout. Jadis, pour entermer un mort, on l'étendait dans un cercueil en bois qui se décomposait dans la terre et retournait à la nature. Le temps de la décomposition coïncidait avec le temps du deuil. Aujourd'hui, on enterme les corps dans des sacs en plastique qu'on place dans un cercueil hermétique déposé dans un caveau de béton... La mort est devenue inhumaine.

Êtes-vous nostalgique d'un ordre perdu ?

Non, je regarde une époque où il existait une sagesse et une sérénité, car chacun avait sa place dans le cosmos, et j'essaie d'apprendre d'elle et, avec ce qu'elle fut, de dire ce qu'elle pourrait être. Nous vivons désormais dans un grand malaise existentiel, urbain, bétonné, cimenté, éclairé nuit et jour. Je suis convaincu qu'on peut nouer une relation plus concrète au monde.

Comment faire ?

Je donne des pistes dans *Cosmos*. Des expériences comme celle de l'écoute de musique répétitive ou la pratique du haïku à lire ou à composer nous mettent en rapport avec des puissances qui nous dépassent et nous constituent – rythme, harmonie, répétition, cadences, asonances, consonances. Au-delà de l'art, lorsque les gens se déplacent en masse au bord de mer pour assister au spectacle des grandes marées, c'est

qu'ils sont toujours viscéralement en quête du sublime, comme le premier homme devant un lever de soleil. Voilà ce que peut vouloir dire la notion de « vraie religion »... Une religion sans Dieu qui lie les humains aux éléments...

Vous avez longtemps fait profession d'hédonisme. Ne croyez-vous pas que, désormais, la culture par chacun de son propre plaisir nous éloigne de la perspective de renouer avec le grand tout de la nature ?

L'hédoniste trivial cherche à accumuler les plaisirs et les biens de consommation, ce qui nourrit une régression égotiste et narcissique. Je ne fais pas partie de ces hédonistes qui tétouillent des cigarettes électroniques, sont hypnotisés par leur portable, font de la trottelette et avalent des antidépresseurs et des somnifères... L'hédonisme que je défends est aux antipodes de cette logique consumériste. Je n'ai jamais fait l'éloge de l'argent. Et je suis très éloigné de la culture de la dépense. Je n'ai jamais consommé une seule drogue. J'ai pris une fois une cuite terrible quand j'étais à la fac, qui a duré deux jours. Au cognac. C'est tout, jamais plus ensuite. Le plaisir est d'abord pour moi cette espèce de jubilation à faire ce que l'on sent devoir faire. C'est pourquoi je m'oppose pas les stoïciens et les épicuriens. Il y a parfois du plaisir à s'interdire un plaisir car on saura que ce plaisir sera payé d'un déplaisir qu'on n'a pas envie de payer. Il y a aussi du plaisir au travail bien fait. Mon hédonisme est un hédonisme ascétique, voire une sorte de stoïcisme. On n'existe pas en possédant le monde mais en se possédant soi-même.



Divergences

Trois heures du matin. Vous avez déjà pas mal bu et vos amis proposent un « petit dernier pour la route ». Dilemme! Entre le plaisir immédiat et la fatigue du lendemain, comment trancher? Demandez conseil aux philosophes. Par Thomas Personne

Faut-il reprendre un dernier verre?

Oui, à condition d'avoir plus de 30 ans

Platon (IV^e-IV^e siècles av. J.-C.)

Dans les *Lois*, Platon consacre un long développement à la manière dont la République doit gérer les débits de boissons. Sa proposition est pour le moins surprenante. Il observe qu'en buvant, l'homme retrouve l'état « dans lequel se trouvait l'enfant lorsqu'il était enfant ». C'est pourquoi il préconise d'interdire l'alcool aux mineurs. Jusqu'à l'âge de 30 ans, quelques absorptions modérées sont envisageables. En effet, il faut veiller à ne pas infantiliser la jeunesse, qui doit progresser vers la maturité. Cela s'inverse à partir de 50 ans : là, vous êtes mûr pour les boissons! Le « char de vieillards » doit se consacrer à Diotrypos et boire toute la journée « de ce des débits, comme d'un médicament qui prévient le dessèchement, pour qu'ils rejettent » (Lois, II). Du riffs dans les maisons de retraite en perspective...

Oui, si vous n'êtes pas un faible

François de La Rochefoucauld (XVII^e siècle)

Le grand moraliste français pourfendait, dans ses *Maximes*, les prétendues vertus, suspectes à ses yeux d'hypocrisie. Pourquoi refuseriez-vous ce dernier verre? Vous pouvez vous justifier en jouant les vertueux, en disant que vous devez travailler demain et que vous appréciez la modération. Mais c'est de la lâcheté, vous le savez bien. C'est pourquoi La Rochefoucauld vous exhorte à ne pas mollir: « La modération est la langueur et la paresse de l'âme ». Celui qui n'ose pas reprendre un dernier verre est un lâche qui drape de vertu son ardeur éteinte. Vraiment, le cynisme qui refuse une dernière coupe est en train de vieillir et de perdre l'allant de ses jeunes années, car « la jeunesse est une ivresse continuelle ». Bois donc un autre verre si tu tiens encore à la vie!

Non, vous allez vous mettre à l'eau

Friedrich Nietzsche (XIX^e siècle)

Voilà un joli paradoxe! Nietzsche, qui a écrit des pages enflammées sur le caractère désorganisateur des tragédies grecques, déconseille l'alcool. Dans *Ecce homo*, il lâche : « L'esprit plonge au-dessus de l'eau ». Si les Allemands raisonnent mal, c'est qu'ils boivent trop de bière – leur estomac est au bord de l'éclatement. Pour Nietzsche, en effet, penser et digérer sont deux activités très proches. L'esprit ne peut pas décoller quand les intestins sont encombrés, il faut une légèreté physiologique au gai savoir. « Pour croire que le vin rend gai, il faudrait que je sois chrétien, c'est-à-dire crétin ». Vous pensez que Nietzsche allait vous accompagner dans la tournée des grands-ducs? Encore un mythe qui tombe à l'eau.

Le dernier sera l'avant-dernier!

Gilles Deleuze (XX^e siècle)

Cette histoire de « dernier verre » n'est qu'une mystification, et vous ne le savez que trop bien. Car votre soi-disant dernier verre sera suivi d'un autre. Et d'ailleurs, un vrai buveur, affirme Deleuze dans son *Abécédaire*, c'est quelqu'un qui boit toujours son avant-dernier verre. D'un côté, il essaie d'aller aussi loin que possible dans l'ivresse. De l'autre, il veut donner des gages et rassurer les autres. Aussi prétend-il qu'il va bientôt s'arrêter. L'avant-dernier, c'est le juste milieu pour lui. Il y aura un verre de plus, mais ça ne peut pas faire de mal. Quant à celui qui boit vraiment son dernier verre, il est déjà dégradé.



Pensée d'ailleurs

Par Tobie Nathan

Tasfi'h

Ce rite en vigueur dans une société très paternaliste permettrait de « blinder » la virginité des jeunes filles.



Tunisie

Ce fut une grande fête! La femme était belle, issue d'une grande famille; l'homme honnête, travailleur, gérant d'une supérette. Vers minuit, ils ont pris la voiture pour passer leur nuit de noces au Palais. Mais une fois les jeunes époux seuls, le sexe du mari était resté flaccide. La fête? L'émotion? Rien à faire. Le mari restait pendant, « comme un fil ». Si tu n'as pu me déflorer, dit l'épousée à son époux, c'est que je suis *wasfi'a*, « fermée », « blindée ». Au bout d'une semaine, la situation ne s'améliorait guère. Les vieilles rapportèrent du village des éléments du métier à tisser, et surtout le fil de lisse, constitué de noeds.

Voilà, en effet, comment s'était réalisé le *tasfi'h*, le « blindage ». Un jour que sa tante venait de terminer une pièce tissée, elle avait appelé la fillette, encore prépubère, et lui avait demandé d'enjamber le métier à tisser à sept reprises. À chaque fois, elle lui avait fait avaler un raisin sec en lui demandant de répéter la formule : « *Ana 'heit* : ouïd ewas 'heit » = « je suis un mur; et le fils d'autrui est un fil ». En arabe, la sonorité de « *mur* », 'heit, est très proche de celle de *khét*, « le fil ». Et la perfection de la pièce tissée, fixée par des dizaines de noeds venant se superposer à celle de la rime, avait fermé la fillette dont le sexe demeurait depuis impénétrable, « comme un mur ».

Alors, pour libérer la jeune fille, les tantes ont mesuré l'épousée du sommet du crâne jusqu'au talon avec un morceau du fil de lisse, puis elles ont brûlé le fil, mélangé les cendres à du miel et lui ont fait avaler la mixture en lui demandant de réciter par sept fois la formule à l'envers : « *Ana 'heit*, ouïd ewas 'heit » = « je suis un fil; et le fils d'autrui est un mur ». La destruction des noeds du métier à tisser avait libéré la jeune femme. Selon ce qu'elle a raconté, le soir même, le sexe du mari fut dur comme du béton.

Dans une société patriarcale, la jeune fille destinée à charger de lignée est venue à incarner la limite de la famille ou du clan. Qui pénètre ma fille viole l'intégrité de ma maison. On comprend que les parents d'autrefois mettaient tout en œuvre pour « fermer les vierges ». Mais dans la Tunisie d'aujourd'hui, traversée par des souffles de modernité, certaines jeunes filles réclament elles-mêmes le *tasfi'h*, persuadées que, « blindées » de la sorte, elles pourront avoir des relations sexuelles sans risque de perdre leur hymen.

DÀ lire

Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle (Oron, 1972), et *Libérez bien Orléans*, « Est-ce que ça marche ? » À propos du *tasfi'h*, rite de protection de la virginité des jeunes filles tunisiennes, in *L'Année de Maghreb* (CNRS-Éd., 2010).

L'art d'avoir toujours raison

STRATAGÈME n° 47

Utilisez les tropes des sceptiques

Comment s'en servir

Le débat porte sur le rapport entre guerre et religion: votre adversaire soutient, comme Derrida dans *For et Sans* (1996), que « toute guerre est au fond une guerre de religion ». Il en déduit que moins de religion conduirait à la paix. Pour le réfuter, relativisez son point de vue en citant un contre-exemple (« la guerre menée par les Soviétiques en Afghanistan n'était pas, selon moi, religieuse »). Si l'invité votre objection à sa thèse (« on a vu des popes béniir des chars russes »), soulignez la discordance de ses arguments (« sacrifier une arme ne fait pas d'une guerre une guerre de religion »). Votre interlocuteur explique que lorsqu'on cherche la cause d'une guerre, on tombe toujours sur un motif religieux (« l'attentat de Sarajevo de 1914 n'a-t-il pas été commis par un orthodoxe contre un catholique »)? Rétorquez que, à ce compte-là, on tombera dans la régression à l'infini (« vous pourriez aussi invoquer la Providence... »). Enfin, si votre adversaire en vient à identifier tout État à une forme d'idéologie religieuse (« certains Allemands n'appellent-ils pas les communistes "le rôle Kapelle", la "chapelle [en réalité, forchestré] rouge ? »), dites-lui qu'il commet là une pédition de principe (« si tout État a une dimension religieuse, la guerre se faisant entre États aura forcément un aspect religieux »). Achievez-le en affirmant que son argumentaire cache un diabolé, un argument circulaire (« vous voulez démontrer que la religion cause les guerres, car, pour vous, toute guerre est d'origine religieuse », et vous avez appliqué là avec succès les cinq tropes (armes) du philosophe sceptique Agrippa (fin du I^{er} siècle).

La parade

Lorsque votre adversaire cherche une faute logique derrière chacun de vos arguments, dénoncez la stérilité de sa démarche. Si le veut vraiment sceptique, il reconnaîtra que la thèse inverse à la vôtre (« la guerre n'a rien à voir avec la religion ») s'appuie, elle aussi, sur des paralogismes. Et s'il est conséquent, il admettra que la discussion ne peut pas avoir d'issue possible. Pour l'emporter, il vous suffira de le faire taire... volontairement. Car, selon Pyrrhon, succombré « le maître sceptique », l'arrêt de la discussion, et donc le silence (l'apaisé), est ce qui doit viser la sagesse sceptique. Par Nicolas Tournier

Mission impensable

Impossible de concilier intérêt particulier et bien commun? Pas pour **Rousseau** qui voit dans la formation d'une volonté générale le moyen de réconcilier l'individu et la collectivité. Le problème, c'est que la définition de celle-ci demande d'avoir la bosse des maths. À vos calculatrices, vous serez un meilleur citoyen. Par **Aïda N'Diaye**

■ Pour faire comprendre ce qui distingue la volonté de tous de la volonté générale, Rousseau propose une opération mathématique originale: non pas additionner les volontés particulières pour trouver un point de vue majoritaire, mais retirer de chaque volonté ce qui la particularise pour faire émerger la parcelle de généralité que toute volonté, si particulière soit-elle, recèle, parfois même sans le savoir.

■ Paradoxalement, la volonté générale, correctement calculée, est toujours « bonne ». Elle est toujours ce qu'elle doit être car personne ne peut dicter au peuple souverain ce qu'il doit vouloir. On peut certes guider le peuple, mais aucune autorité ne peut légitimement dire quelle volonté doit l'animer. Personne n'est autorisée à imposer aux citoyens ce qu'ils doivent voter.

■ On est tenté de définir l'intérêt général comme la somme des intérêts particuliers. Mais cela conduit à une impasse. L'intérêt privé de chacun est de ne pas payer d'impôt et la somme des intérêts privés conduirait simplement à abolir tout impôt...

Il y a souvent bien de la différence entre la volonté de tous et la volonté générale: celle-ci ne regarde qu'à l'intérêt commun, l'autre regarde à l'intérêt privé et n'est qu'une somme de volontés particulières: mais ôtez de ces mêmes volontés les plus et les moins qui s'entre-détruisent, reste pour somme des différences la volonté générale. Si quand le peuple suffisamment informé délibère, les citoyens n'avaient aucune communication entre eux, du grand nombre de petites différences résulterait toujours la volonté générale, et la délibération serait toujours bonne.

Du contrat social (1762), livre II, chapitre III

■ La volonté générale est ce que chacun peut trouver en lui-même, s'il réfléchit raisonnablement à ce qu'il peut vouloir pour lui, en tant que partie d'un tout. Dès lors, il faut se mêler des partis qui réintroduisent un intérêt particulier. L'idéal est que chacun intègre sa volonté à la volonté générale, sans passer par l'intermédiaire d'un parti. Lorsque le débat se résume à l'opposition de deux ou trois grands partis, on obtient un résultat moins général, moins démocratique, que si chacun peut dire ce qu'il veut pour tous (d'où la question de la proportionnelle dans la représentation).

■ Comme la volonté de Dieu qui gouverne la nature par des lois générales, sans s'attacher à des objets particuliers (Rousseau s'inspire du concept tel qu'il existe chez Malebranche), la volonté générale régit le corps social en portant non pas sur des faits ou des individus particuliers mais sur l'intérêt commun, celui de la République tout entière.

■ Fondamentalement, c'est surtout une différence de nature qui oppose volonté générale et privée. La seconde concerne l'individu seul et le gouverne à l'état naturel. Or, pour qu'il y ait lien social, il ne s'agit plus de se demander ce qui est bon pour moi, mais pour le corps dont je suis membre. On peut donc comprendre que l'impôt est utile et nécessaire au bon fonctionnement de la société et vouloir en payer.

Traduction très libre

Catastrophe: la guerre est déclarée! Bien sûr, tu n'as pas envie d'aller te faire tuer au front. Mais il faut bien que quelqu'un y aille pour défendre le pays. Peux-tu demander aux autres d'aller risquer leur vie pour te protéger pendant que tu resteras tranquillement à fabriquer jusqu'à la fin des combats? Non! Tu sais bien au fond de toi ce qui soigne le bien de tous, toi y compris: que tu ailles, comme tout le monde, au front.

Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER

C'est la vie !



EN LIBRAIRIE LE 2 AVRIL

Chers lecteurs,

Comme vous, peut-être, je me pose souvent quelques questions sur l'existence :

- Qu'est-ce qui compte le plus dans ma vie ?
- Quels droits et devoirs ai-je à l'égard des autres ?
- Pourquoi ai-je si souvent l'impression d'en savoir si peu ?
- Qu'est-ce qui est vrai ? Juste ? Important ?
- Puisque je dois mourir, quel sens a ma vie ?

J'ai tenté quelques réponses en écrivant « C'est la vie ! », que j'ai voulu simple (pas de citations savantes), réaliste et sans trop me prendre au sérieux.

Si vous me lisez, n'hésitez pas à partager vos réactions personnelles avec moi.

Merci d'avance.

JLSS

jls@cestla-vie.fr

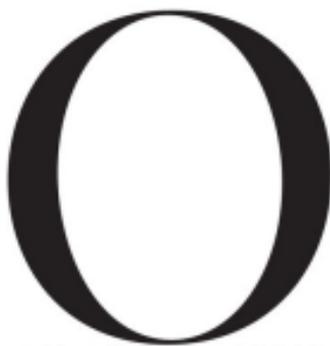
Lisez le premier chapitre
avec ce QR code ou rendez-
vous sur www.ces.com





Bergson et la MÉMOIRE

On y grave des souvenirs, dit-on. C'est donc que la mémoire doit se trouver quelque part, dans un coin de notre cerveau. Contre ce préjugé entretenu aujourd'hui par l'imagerie cérébrale, Bergson permet de comprendre que la mémoire est plus qu'un stock de souvenirs : elle se confond avec l'intégralité de la personne. Frédéric Worms nous guide dans les strates successives de la mémoire bergsonienne, en montrant que chacun de nos souvenirs met en jeu la totalité de notre histoire individuelle. Mais alors, pourquoi ne nous souvenons-nous pas de tout ? Dans le cahier central, Élie During explique ce paradoxe par le rôle du mécanisme cérébral : le cerveau fait passer à la trappe des souvenirs qui font pourtant la richesse de notre vie mentale. Mais ce trésor n'est pas perdu : pour Bergson, on peut toujours retrouver ce qui est enfoui au plus profond de notre mémoire.



Par Frédéric Worms



Professeur de philosophie à l'École normale supérieure, président de la Société des amis de Bergson, il a dirigé l'édition critique intégrale des œuvres de Bergson (PUF). Il a notamment publié *Bergson ou les deux ans de la vie* (PUF, 2004, rééd. 2013), *Revue. Écrire nos désirs et nos ressuscités* (Flammarion, 2012), *Champs Essais, 2013* et *Penser à quel/à un* (Flammarion, 2014).

Écoutez le podcast des *Revue* de la philosophie de la connaissance consacré à Bergson sur www.flammarion.fr/audios/les-revue-philosophie-de-la-connaissance



n peut résumer d'un mot la leçon principale de Bergson à propos de la mémoire. C'est que la mémoire n'est jamais seulement la mémoire de quelque chose, mais aussi la mémoire de quel/à un. C'est ce qui fait le lien, autour du moment « 1900 » entre Bergson, Freud, mais aussi Proust. Pour ces trois « assos de l'issable » (comme les appelle Ricoeur), la « mémoire » ne se réduit pas à la reproduction d'une chose ou d'une scène, ni à une collection de souvenirs, comme dans un album : la mémoire, c'est l'unité de l'histoire ou même de la vie de quel/à un. Mais pour ces trois auteurs, cette mémoire totale qui est en nous, qui est nous, est sans cesse refoulée dans l'inconscient, que ce soit par les exigences de la vie pratique (Bergson), du principe de réalité (Freud) ou de l'habitude (Proust). Et ainsi, notre mémoire — cette mémoire qui est autre, qui nous constitue — sombre dans l'oubli.

On pourrait croire que cette manière de nouer la mémoire et la conscience subjective est primée, à l'heure des sciences cognitives, de l'ordinateur. Et, de fait, Bergson est, des trois auteurs que l'on vient de citer, celui qui prend le plus de risques à cet égard puisqu'il vient confronter sa théorie de la mémoire à celle des localisations cérébrales, puisqu'il tire des enjeux métaphysiques qui le conduisent à distinguer le cerveau et l'esprit. Faut-il donc le critiquer ? Oui, sans doute, on ne peut tout reprendre. Mais il est un point auquel on ne peut pas renoncer. C'est justement que la mémoire reste, aujourd'hui encore, la mémoire non pas de quelque chose, seulement, mais de quel/à un, toujours.

Comment ne pas le voir ? Lorsqu'un malade atteint, par exemple, d'une maladie « neuro-dégénérative » perd non seulement tel ou tel souvenir, mais qu'il perd, comme on dit, « la mémoire », il perd aussi un rapport à soi et aux autres. Il nous faut donc reprendre la théorie de la mémoire de Bergson, puisqu'il donne les critères (psychologiques) et les enjeux (métaphysiques) de la distinction entre deux types de mémoire, la « mémoire habitude » et la

« mémoire pure ». Mais aussi la critiquer ou la déplacer pour rendre compte des expériences contemporaines et retrouver le lien qui l'unit, aujourd'hui encore, aux théories et aux pratiques vivantes de la mémoire.

Critères psychologiques

Si *Matière et Mémoire*, le livre publié par Bergson en 1896, est devenu immédiatement célèbre, et très vite enseigné comme un classique, ce n'est pas d'abord pour les théories métaphysiques qu'il développe. C'est pour la distinction, d'ordre psychologique, entre les « deux mémoires », la mémoire pure, qui retient des événements uniques de mon histoire, et la mémoire-habitude, dont le modèle est la leçon que j'apprends mécaniquement pour la récrire. Quel paradoxe, d'ailleurs, que cette distinction incalquée à des générations d'étudiants en philosophie, puisque Bergson critique le modèle répétitif de la leçon apprise « par cœur » ! Mais, pour bien comprendre cette différence entre les deux mémoires, il faut souligner qu'elle met en jeu plusieurs caractéristiques fondamentales de la mémoire (telles qu'elles avaient été élaborées par le maître et adversaire ici de Bergson, Théodule Ribot, dans son livre sur *Les Maladies de la mémoire* de 1881).

La première caractéristique de la mémoire, c'est qu'elle est une reproduction du passé. Or, il y a deux manières bien différentes de reproduire le passé. « Un mot d'une langue étrangère, prononcé à nos oreilles, peut ne faire penser à cette langue en général, ou à une voix qui le prononce autrefois d'une certaine manière. » Voici l'un des exemples qui conduit Bergson à distinguer entre les deux mémoires. En effet, si la mémoire n'était qu'un ensemble de souvenirs ou d'images, on associerait une perception à une image toujours la même. J'entends un mot, je me souviens de son sens ; je commence un poème, je le récite jusqu'au bout ; associations fixes, mémoire-habitude. Mais « au mot » résonne en moi à différents degrés de profondeur, retient de plus en plus loin, peut en venir à évoquer tout le passé de ma vie (comme la madeleine de Proust, qui évoque tout autrement, ou un rêve, dont le



1859

Naissance
à Paris

1896

Parution de
*Matérialisme et
Mémoire*

1907

Parution de *L'Évolution
créatrice*, un immense
succès

1914

Élection
à l'Académie
française

1927

Prix Nobel
de littérature

1941

Mort
à Paris

La maison hantée de l'esprit

Mystique, voire franchement illuminé : c'est ainsi que Bergson s'est vu qualifié pour sa conception de la mémoire comme conservation intégrale du passé.

Pourtant, chaque nuit, nos rêves nous dévoilent toute l'étendue des souvenirs que nous laissons de côté lorsque nous sommes éveillés. En 1906, l'auteur de *Matérialisme et Mémoire* consacre à la question du rêve une conférence à l'Institut général psychologique, une société scientifique spécialisée dans les phénomènes paranormaux comme la télépathie ou le spiritisme. Pour tenir son public en haleine, le philosophe compare l'esprit à une maison hantée par des « souvenirs-fantômes ».

Sous les pignons éclairés par la conscience, explique-t-il, se cachent d'immenses et profonds soubassements, dans lesquels les souvenirs « sont à l'état de fantômes invisibles ». Une scène bien étrange se joue dès qu'on s'endort et que notre

attention se relâche : les « souvenirs-fantômes » se mettent à « soulever la trappe qui les maintient dans le sous-sol de la conscience » : jusqu'alors figés dans les tréfonds obscurs de la mémoire, « ils se lèvent, ils s'agitent, ils exécutent, dans la nuit de l'inconscient, une immense danse macabre ». Et fon n'a pas fini de frissonner. Car une terrible lutte s'engage alors entre ces souvenirs, qui tous veulent revenir à la vie. Or, seuls le pourront ceux qui auront réussi à se gorger du sang de la sensation.

En effet, explique Bergson, ces souvenirs-fantômes sont désincarnés : il leur faut se gorger de couleurs, de sons, pour qu'ils puissent paraître dans nos rêves avec l'étrange familiarité d'une perception réelle. Pour vivre, le souvenir est donc condamné à vampiriser la sensation : « Le souvenir-fantôme, se matérialisant dans la sensation qui lui apporte du sang et de la chair, devient un être qui vit de sa vie propre ».

le temps que nous en rêverons. Cet inquiétant mimas cesse-t-il dès que nous nous réveillons ? Il n'en est rien. Car nos rêves ne nous révèlent pas seulement la part obscure de notre vie mentale : ils aident aussi à comprendre comment se passe la perception à l'état de veille. « Nos songes s'élaborent à peu près comme notre vision du monde réel », affirme Bergson : au quotidien, il suffit qu'une perception s'ébauche pour qu'un souvenir vienne la hanter. En parcourant un journal, il me suffit de voir quelques lettres pour que je pense reconnaître un mot qui pourtant n'y est pas. C'est là « une mémoire inconsciente » qui a projeté dans ces lettres un souvenir, « sous une forme hallucinatoire ». On aurait donc tort, conclut le philosophe, de croire que les souvenirs logés au fond de la mémoire y restent inertes et indifférents : ils sont dans l'attente, ils sont presque attentifs ». Ainsi, les souvenirs-fantômes qui se déchaînent durant nos rêves scrutent en réalité chacune de nos perceptions éveillées. Il ne tient donc qu'à nous d'apprendre à les apprivoiser. Par **Martine Leguay**

écrit est interprété par l'analyse en lien avec mon passé entier. Or, c'est là, selon Bergson, le critère le plus simple et le plus radical de la différence entre les deux mémoires. Il montre que l'on peut reproduire le passé d'une façon en effet mécanique, toujours la même, comme une chose invariable, et anonyme (la leçon est la même pour tous). Ou bien, au contraire, on peut reproduire le passé de façon variable, toujours changeante et unique, comme un événement d'une vie (le jour où j'ai appris cette leçon, qui me l'a enseignée, etc.). La mémoire n'est donc pas seulement mécanisme moteur, objectif, mais profondeur individuelle, subjective. Tels sont donc les critères psychologiques essentiels des deux mémoires, la mémoire-habitude et la mémoire pure. Mais pourquoi Bergson en tire-t-il des conséquences métaphysiques et lesquelles ?

Conséquences métaphysiques

La conséquence métaphysique la plus connue, la plus controversée aussi, concerne le rapport au « cerveau ». Il est facile de comprendre pourquoi Bergson tire, de la distinction entre les deux mémoires, la conséquence selon laquelle l'une d'elle – la mémoire pure – ne saurait être « localisée » dans le cerveau. C'est parce que selon lui (comme pour Ribot d'ailleurs et d'autres à son époque), le cerveau ne peut être constitué que d'enchaînements déterminés de mouvements, et donc de structures « locales » (les fameuses « zones » cérébrales alors découvertes par les neurologues) : une mémoire « globale », variable, capable de rappeler la totalité de mon passé et de ce que je suis, ne saurait donc y trouver place. La revendication de Bergson a toujours été d'après avoir trouvé, avec la différence psychologique

SEPT CONCEPTIONS
DE LA MÉMOIRE

Les penseurs



Platon

(v. 428-v. 348 av. J.-C.)

« Se souvenir, c'est conserver la trace de sensations imprimées dans la mémoire comme un sceau dans de la cire. Mais se souvenir n'est pas suffisant pour connaître : la connaissance est un « ressouvenir », une réminiscence des réalités déjà comprises par notre âme », puis oubliées lorsque l'âme s'est incarnée dans un corps, explique Platon dans le *Phédon*. Connaître, c'est donc reconnaître, en explorant notre mémoire.



Augustin

(354-430)

« La mémoire est le présent du passé, éternel saint Augustin dans les *Confessions*. Par définition, le passé est ce qui n'est plus là. Mais en passant, il laisse des traces dans l'esprit, des souvenirs qui nous permettent de mesurer le passage du temps, et d'innover jadis de la mémoire », rempli des images de ce qui est plus, est donc notre « trésor » le plus précieux : il permet au passé d'être toujours présent dans notre esprit.

Par M. Lec.

« Si la personne devant moi
a perdu sa mémoire
– si elle n'est plus elle-même,
pour elle-même –, elle le reste
encore en moi, pour moi »

entre les deux mémoires, un critère précis pour un dualisme métaphysique entre le cerveau et l'esprit que les neurosciences rejettent aujourd'hui. Pourtant, même dans l'hypothèse actuelle d'un esprit-cerveau unique, la distinction entre les deux mémoires reste pertinente. Au lieu d'opposer purement et simplement le cerveau et l'esprit (comme si celui-ci pouvait en être indépendant), elle pourrait bien plutôt mettre en jeu deux aspects de notre esprit-cerveau, capable de s'adapter à la situation présente en mobilisant les souvenirs directement utiles, mais capable, aussi, de retenir chacune des sensations de notre vie dans une mémoire « constitutive à la naissance », selon les termes du philosophe.

Mais si la mémoire pure ne peut pas être localisée dans le cerveau, une autre question se pose aussitôt : « où » les souvenirs se conservent-ils ? C'est la deuxième caractéristique fondamentale de la mémoire qui est ici en jeu : la conservation du passé. Si nous avons tendance à demander immédiatement « où » se conserve le passé, c'est, affirme Bergson, parce que nous avons l'habitude de penser de manière spatiale et non temporelle. Pourtant, il faudrait plutôt se demander « comment » se conserve le passé. Selon lui, les souvenirs sont conservés par cet acte de l'esprit qui est lié au passage du temps, à chaque « instant » qui est déjà épaisseur de mémoire, par exemple lorsque je retiens les mots d'une phrase. Les souvenirs se conservent par cet « acte » pur de contraction du passé dans le présent, qui fait que notre vie est comparable à une longue phrase ou mélodie. C'est donc la « durée » qui conserve la mémoire.

Mais le philosophe va plus loin encore : au lieu de se demander où sont les souvenirs, il faut non seulement

se demander comment se conservent les souvenirs, mais aussi comment se conservent les choses matérielles, dans le temps. En effet, notre focalisation sur l'action immédiate, qui nous incite à penser de manière spatiale, ne nous masque pas seulement notre mémoire comme totalité subjective ; elle nous masque également la mémoire des choses, qui survivent, elles aussi, dans le souvenir pur. Ainsi, la matière n'est pas opposée à la mémoire (fausse interprétation du titre du livre) : la matière est un degré minimal, mais réel, de mémoire.

Enjeux pratiques

Les enjeux pratiques de la différence entre les deux mémoires restent immenses. Neus n'insisterons ici que les trois principaux. Le premier point concerne la définition de la subjectivité de la mémoire par son aspect global et individuel : la mémoire « de quelqu'un » n'est pas la somme de tous ses souvenirs, mais une profondeur et une singularité, un ton et un style. Elle peut s'inscrire pleinement à ce titre dans le cerveau et le corps comme singularité d'ensemble, temporelle et individuelle. Mais surtout elle s'oppose à une autre dimension, qui la masque ou la « refuse » : la subjectivité de la mémoire



Locke

(1632-1704)

« Comment savoir si l'on est la même personne qu'il y a 70 ans ? Parce qu'on s'en souvient. La mémoire est la capacité d'établir une continuité entre mon présent et mon passé : c'est le support de l'identité personnelle, c'est à dire de la conscience d'être soi. » *Autre lieu que cette conscience peut-elle habiter sur des actes ou les personnes déjà passées, aussi bien c'est-à-dire l'identité de cette personne », écrit Locke dans l'Essai sur l'entendement humain.*



Nietzsche

(1844-1900)

« La mémoire nuit à notre santé psychique, explique Nietzsche dans la Généalogie de la morale. Parce qu'elle nous tient prisonniers du passé, la mémoire nous empêche de vivre, en altérant notre mauvaise conscience. Pour régénérer notre passé, pour éviter que nos souvenirs nous rendent malades, le philosophe préconise « l'oubli actif » : il faut apprendre à « fermer de temps à autre les portes et les fenêtres de la conscience ».



Proust

(1871-1922)

« Seule la mémoire inventaire, stimulée par la sensibilité, peut ressusciter le passé. Lorsque l'odeur et le savoir d'une madeleine trempée dans du thé font palpiter un souvenir confus, l'effort de remémoration est incapable de ramener à la conscience « l'instant ancien que l'attracteur d'un instant identique est venu de si loin solliciter » : quand l'effort casse, soudain, le souvenir d'enfance reparait, avec tout un pan du passé.



Freud

(1856-1939)

« La conscience naitrait à admettre le trace onirique », écrit Freud dans les Essais de psychanalyse. La mémoire est en effet le royaume de nos souvenirs et sont déformés, d'autres y sont refoulés, mais ils se réappellent à nous notamment dans les rêves. La mémoire agit donc les souvenirs que notre conscience a oubliés et que l'analyse peut faire remonter à la surface par un travail de remémoration.



Ricoeur

(1913-2005)

« Face à la fête commémorative, mais face aussi au risque de l'oubli, comment définir une « politique de la juste mémoire » ? Dans La Mémoire, l'Oubli, le philosophe explique qu'il n'y a pas de mémoire juste sans histoire, car la mémoire vise la fidélité au vécu, alors que l'histoire vise la vérité du passé. Le travail critique de l'historien est nécessaire pour corriger la mémoire et pour lui donner un sens collectif.

est inséparable de la question de son oubli ou de son refoulement. C'est ici sans doute que Bergson est le plus proche de Freud et de Proust, dans cette analyse des obstacles et des retours de la mémoire profonde dans la vie pratique, impliquant respectivement une philosophie, une clinique, la littérature. Chacun le ressent aussi, par exemple devant un malade qui a presque tout oublié, mais qu'une mélodie fredonnée paraît faire revenir à lui : la mémoire pure, alors, vit encore, tandis que la mémoire-habitude a quasiment disparu. Mais cette mémoire pure est-elle indépendante du cerveau ? Garantie-elle une invulnérabilité de la personne ? Bergson et Freud ont beau être les « associés de l'insaisissable », rien n'est moins sûr. Il peut arriver un moment où rien n'évoque plus cette mémoire profonde : différemment des souvenirs localisés, mais non moins réellement et douloureusement, elle relève du cerveau. C'est donc notre cerveau qui est double, local et global, séquentiel et individuel, comme une machine et comme un visage.

Mais un autre aspect capital oblige à maintenir, en la déplaçant, la distinction entre les deux mémoires. C'est que la mémoire n'est originellement subjective que parce qu'elle aussi intersubjective : nos souvenirs ne sont personnels que parce qu'ils sont interpersonnels. Nous nous souvenons de quelque chose parce que nous nous souvenons de quelqu'un, que nous nous souvenons les uns des autres. Bergson lui-même y a peu insisté. Mais dans Les Deux Sources de la morale et de la religion (1932), la différence entre les deux mémoires revient en un point inattendu, concernant les deux méthodes d'éducation. L'une est l'inculcation par répétition – pas de surprise, c'est la

mémoire-habitude. Mais l'autre n'est pas la mémoire pure et solitaire. C'est l'imitation ou l'inspiration de quelqu'un. Voici une autre source de la mémoire, qui peut être reprise, aujourd'hui, dans l'expérience même des maladies de la mémoire et du cerveau. Car si la personne devant moi a perdu sa mémoire – si elle n'est plus elle-même, pour elle-même –, elle le reste encore en moi, pour moi.

On évoquera enfin un dernier point, relatif au sentiment (réel) du passé. C'est là une troisième caractéristique fondamentale de la mémoire : à travers le souvenir, le passé est reproduit ; il est conservé ; mais il est aussi ressenti. C'est pourquoi Bergson insiste sur la différence entre la mémoire et l'imagination, entre ce dont je me souviens et ce que j'imagine : le souvenir s'incarne dans des images, mais une image ne m'apparaît comme un souvenir que si elle a été effectivement ressentie et vécue dans le passé. Cela signifie que la mémoire, c'est aussi la preuve de la réalité du passé. Comme Ricoeur l'a montré dans La Mémoire, l'histoire l'Oubli (2000), en s'appuyant sur Bergson, c'est la condition non seulement de nos vies individuelles mais de l'histoire commune. Le souvenir témoin de la réalité du passé, donc le risque non seulement de l'oubli mais de la négation (et du meurtre) de la mémoire.

Tels sont donc les enjeux les plus vastes d'une pensée qui demande à être reprise aujourd'hui. Avant de 1900, il était différentes manières, de Freud à Proust en passant par Bergson, de montrer que le passé différait du présent, était refoulé par lui, mais non moins essentiel que lui. Or, chez chacun d'eux, cette attention au passé n'était pas seulement là pour sauver la mémoire de quelque chose, mais pour retrouver la mémoire de quelqu'un. /



Catherine Portevin

Pendant que j'y pense

Voici une option radicale, déraisonnable, stupide, plus exigeante qu'il n'y paraît, pour répondre en catimini au thème de notre dossier ce mois-ci. Être heureux sans travailler ? Vous vous serez forgé votre philosophie. Allons plus loin : sans travailler, certes, mais sans rien faire ? Rien de rien. Eh bien, c'est du boulot ! L'humoriste britannique Roger Price avait la solution, « *philo-so-phique* », la seule qui soit adaptée pour résister à notre monde énévité et utilitariste : le « *féviltisme* », version *british* de la « *banalyse* » pataphysique. En quoi consiste le féviltisme ? À éviter. Les choses, les événements, les questions, les choix, les actes... À éviter d'exister. À « *éviter l'effacement de votre personnalité en s'appréimant* ». Puisque l'*Homo erectus* a été assez naïf pour se créer des problèmes en œuvrant à son évolution au lieu de « *laisser couvrir* », il était temps d'insoncer « *une philosophie nouvelle et optimiste conçue pour sauver l'homme moderne de lui-même* ». C'est ce qu'annonce Price dans son petit traité dédiant pour « *apprendre à ne rien faire* ». Le *Cerveau à sermettes*, paru en 1951 et réédité aux éditions Wombat avec la préface que lui composa Georges Perec. Honnêtement, l'humour du nomme des années 1950 sonne un peu vieillôt et l'*évitisme* « de Price évite aussi la profondeur tragique d'Oblomov ou la puissance subversive de la fuite chez Barleby qui fascina Toni Negri comme Gilles Deleuze, il n'empêche : dans son absurdité et son ambivalence, la tentation de féviltisme invite à de reposants pas de côté. Et, allez savoir pourquoi, les chemins obliques semblent toujours plus attrayants que les lignes droites. Et plus gais.

Livres

pour tous | lecteur curieux | lecteur motivé | lecteur averti

[L'ESSAI DU MOIS]

Une passion française

Déclaration d'amour de Peter Sloterdijk pour un « pays philosophique » qui déjoue ses crises par la pensée. Au risque de falsifier son passé.

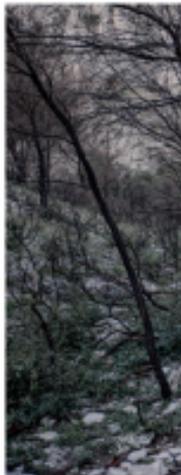
Par Philippe Garnier

Ma France / Peter Sloterdijk / Trad. O. Mannoni / Libella-Maren Sell / 256 p. / 20 €



La France est-elle finie ? se demandait Jean-Pierre Chevènement dans un livre paru en 2011. Cette question a intrigué Peter Sloterdijk qui n'hésite pas à répondre : oui, la France est finie si l'on entend par France un pays qui s'accroche à la Grande Histoire, celle des révolutions et du rayonnement universel. Pourtant, Sloterdijk maintient sa déclaration d'amour et même d'appartenance à la France. Il rassemble vingt-trois textes qui lui sont consacrés, certains inédits, d'autres non. Une forme s'y dessine : celle d'un « pays philosophique » dont l'histoire est scandée par les étapes de la pensée. La France y apparaît comme une passion inutile selon les critères d'aujourd'hui, mais incroyablement créatrice.

Peter Sloterdijk analyse de toutes parts l'étrange feuillet hexagonal. Mais sa démarche ne se réduit évidemment pas à celle de l'historien. Qu'il s'agisse de la Révolution française, du marxisme d'Althusser ou de la politique de l'après-guerre, il traite l'événement dans sa dimension de *métaxis*, c'est-à-dire de résolution, réussie ou non, d'une crise par une conversion intellectuelle. La pensée permet de surmonter une impasse. Elle métabolise la colère ou l'angoisse, et les recycle en architecture, en institutions politiques et en concepts. Ainsi la méthode de Descartes oppose-t-elle aux guerres de religion la réponse tranquille de l'évidence rationnelle. Deux siècles plus tard, Alexandre Dumas, contemporain du jeune Marx, imagine une riposte fabuleuse à l'agression du nouveau capitalisme des années 1840 : celle d'un trépas enfoui qui annule la valeur des richesses mal acquises. Peu après, avec une clairvoyance faussement naïve, Jules Verne invente la





performance touristique dans une planète globale : un tour du monde en quatre-vingt jours, volontairement vide de sens. Quant à Jean-Paul Sartre, romantique malgré lui, il décide de séjourner dans son vide subjectif sans jamais le combler et maintient avec insolence cette force de négation abyssale. Cette série de mises en résonance se prolonge jusqu'à Brano Latour en passant par Rousseau, Valéry, Lacan, Cioran, Foucault et Derrida. Dans chacun de ces portraits, la psychologie, le contexte historique et la philosophie se tissent en une trame audacieuse et non dénuée d'humour.

Sloterdijk ne sonde jamais une époque ou une figure sans se demander quel passé irrésolu la hante. Selon lui, la France occupe une place toute particulière dans ce qu'il appelle la « géopolitique de la conscience malheureuse ». Après 1945, elle a fabriqué une mythologie de pays vainqueur qui s'est prolongée jusqu'aux années 1990. Cette image de soi trompeuse s'est fissurée pour laisser place à la crise d'identité réelle ou supposée qui sévit aujourd'hui. Quant au voisin allemand, il s'est infligé une thérapie plus sévère et plus profonde. Il a définitivement renoncé à son décorum, à sa mythologie nationale. Or, c'est précisément cet éloignement qui permet le rapprochement officiel. Le malentendu autorisant une coexistence sans douleur, les deux pays sont sortis de la fascination haineuse. Face aux désastres du conflit mondial, ils n'ont pas fait le même effort d'interprétation, mais ils ont conquis le droit de s'ignorer tranquillement. La France, quant à elle, après avoir forgé au fil du temps de formidables outils de lecture, semble avoir dû mal à lire son passé proche sans le falsifier.

[L'ESPRIT ROMANESQUE]

Fin de partie

Seize récits mettent en scène des vieillards, âgés de 45 à 125 ans. Retour d'un Régis Jauffret macabre et incisif, qui cloue le bec à cette obsession contemporaine de jouer les prolongations en restant jeune.

Bravo / Régis Jauffret / Seul / 200 p. / 20 €



Niketsche dans *Arrière* nous met en garde : la fatigue de la vieillesse conduit à donner un sens à ce qui n'en a pas. En seize récits, Régis Jauffret fait surgir une procession de vieillards radicalement dépourvus d'illusions. Très loin des traits de l'art de vivre vieux qui pullulent aujourd'hui, le dios tourné aux blattes du quatrième âge, Jauffret veille à ce que notre longue espérance de vie ne débouche sur rien d'autre qu'un morne enlèvement. Question d'esthétique et d'honneur intellectuel, le deuil des illusions vitales y est méticuleusement observé. La cible de cette machine de guerre : notre foi béate dans les bienfaits de notre prolongation.

Avec une réjouissance macabre et un goût du débat dans la chair effondrée qui évoque la peinture de Lucian Freud, Jauffret égrène ses sentences sur la décomposition : « Quand on prend de l'âge on découvre que le corps est un simple moyen de locomotion et le scalp un biseau destiné à protéger le cerveau comme une calotte les lobes du fœtus ». Ce rire noir face à la misère du corps refuse toute consolation, ne débouche sur aucune promesse de salut. Aucune libération bouddhiste ne justifie cette ascèse. Il n'y a rien d'autre que le scrupule d'y voir clair dans le désastre, en exagérant un peu pour se faire plaisir.

Le plus jeune des personnages du livre a 45 ans – sa jeune maîtresse le voit comme un vicieux aux biceps : « J'ai pas connu de la grêle ». La plus âgée en a 125 : « On se suicide à dix-huit, à quarante et même à quatre-vingt-cinq. Mais quand on a eu combler la planète près de cent vingt-cinq années, la simple déconstruction est une opération hygiénique. » Ils ont été cadres supérieurs ou chrétiens de longue durée, intellectuels mondains ou concessionnaires de voitures. Devant eux, il n'y a rien d'autre qu'un tunnel qui rétrécit et une lumière qui décline. L'un finit par vendre les reins de son épouse handicapée. L'autre, après avoir tyrannisé sa femme, subit une castration. L'intérêt de *Bravo* est de nous libérer de toute morale grégotique. Aujourd'hui, la vieillesse peut occuper la moitié d'une vie. Le plus sinistre serait de la traverser dans l'apitoiement sur soi.

Une à une, les phrases de *Bravo* sonnent comme des conclusions sans appel. Chacune semble faite pour clore toute polémique, dissiper les derniers mitages. Leur succession a quelque chose d'impossible et d'asphyxiant. Si *Bravo* n'a plus la sécheresse dangereuse de Clément Pécot ou de fragments de la vie des gens, Jauffret y renoue avec le fil du rasoir.

P.G.

Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique / Catherine et Raphaël Larrère / La Découverte / 360 p. / 20 €

Tout peut changer. Capitalisme & changement climatique / Naomi Klein / Trad. N. Calve et G. Boulanger / Actes Sud-Lux / 640 p. / 24,80 €



Changer le monde

Dépassant le constat que la planète est ravagée par l'espèce humaine, deux ouvrages appellent à l'action et secouent les consciences.

Par Mehdi Behaj Kacem

Le défi le plus nouveau qu'ait à affronter notre siècle naissant est le défi écologique : à la philosophie, des questions métaphysiques entièrement neuves sont posées. Pour la première fois de son histoire, l'humanité est confrontée à sa finitude radicale, et peut-être imminente, en tant qu'espèce. L'humanité est-elle une espèce supérieure par sa rationalité, et donc orientée vers tous les « royaumes des fins » que les plus grands philosophes ont imaginés pour elle, de Platon à Marx, en passant par Augustin ou Kant ? Ou n'est-elle qu'une impasse évolutionniste d'un certain type, ayant amarré sur Terre des souffrances telles qu'il n'en avait jamais existé auparavant, et qui s'éteindra sous peu dans des atrocités qui feront passer même celles du passé pour du nanan ? Bref, jamais les questions philosophiques fondamentales n'avaient à ce point mérité d'être prises au sérieux. C'est-à-dire, comme on va le voir, en tant que questions politiques.

Dans l'abondante littérature qui paraît à ce sujet, deux livres tranchent par leur force panoramique. Le premier, *Penser et agir avec la nature*, est une véritable « œuvre philosophique » du tournant écologique. Dans un langage clair, Catherine et Raphaël Larrère récapitulent les constructions conceptuelles essentielles de notre appréhension de la question : la naturalité de Rousseau, la wilderness (l'état sauvage) de Thoreau, la biodiversité, l'anthropocène, la justice environnementale, le catastrophisme... Tous les grands noms de la question, d'Éliud de Descola, de Simondon à Jared Diamond, de Günther Anders à Jean Illich, sont passés en revue ; le lecteur voyage ici dans un véritable « dictionnaire conceptuel » de l'écologie. Comme prévisible, le « nerf de

la guerre » s'arrime au statut à accorder à la technologie. Nous sommes les animaux technologiques, et c'est dès l'avènement du Cro-Magnon que nous avons « ravagé l'environnement ». Mais les Révolutions, industrielle puis atomique, ont porté les dégâts à une ampleur qualitative et quantitative jamais connue auparavant sur Terre. L'écologie politique ne peut consister à promouvoir une aberrante « sortie de technologie », mais à définir le paradigme approprié du lien à la nature que constitue de facto la technologie. Deux options principales se dégagent : celle, dominatrice et prométhéenne, de la fabrication, qui favorise le productivisme pur et le profit personnel illimité, sans regarder aux frais collatéraux (d'où le révoltant) ; celle du « pilote », qui considère l'environnement comme un partenaire avec lequel il échange de bons et loyaux services : la technique est un supplément de la nature, une manière d'en extraire de nouveaux débouchés, utiles à l'homme et enrichissants pour la nature elle-même.

On ne saurait résumer ce livre passionnant puisque toutes les « œufs philosophiques » sur la question s'y trouvent. Mais quelle que soit donc celle qu'on préfère, interpréter notre monde ne suffira pas, comme aurait dit Marx : il faut maintenant le transformer. On se penchera alors sur le best-seller réjouissant de Naomi Klein, au titre incisif : *Tout peut changer*. Il s'agit du panorama à ce jour le plus synoptique des dévastations commises par les multinationales, les grandes entreprises, les États approuvés et donc appliqués à la destruction méticuleuse du secteur public : chaque privatisation, démontre Klein, est comme un clou enfoncé dans notre cerveau postévolutionniste. Seule une gestion





collective et démocratique des ressources énergétiques principales – et non leur transfert technocratique et élitiste, qui ne favorisera en retour que les « tyrans du profit » (le « fondamentalisme néolibéral ») – peuvent ralentir, arrêter, et, qui sait ? un jour inverser la catastrophe. Ce que, en prophète, Jacques Ellul, comme par hasard génial lecteur de Marx, avait appelé « déconcentration fidèle ». Marx triomphe à contretemps, pour des raisons qu'il n'avait pas prévues: soit c'est l'humanité tout entière qui se réappropriera les appareils d'État et les moyens de production, soit elle disparaîtra. Naomi Klein réussit là où tant de vedettes du gauchisme universitaire ont échoué: démontrer au cas par cas que la dévotion accomplie par le néolibéralisme pendant trois décennies contre l'écosystème s'applique de façon quasi symétrique contre la société civile. Mais Klein ne fait pas que dénoncer avec une précision d'acupuncture; elle propose de très nombreuses solutions sensées, applicables ici et maintenant, basées sur les victoires déjà obtenues par les populations sur le terrain à travers toute la planète. Reste seulement à coordonner toutes les prunés. Tout un programme, qui attend encore son manifeste d'envergure mondiale.

Le plus grand mal qu'on souhaite à ces deux livres, et à quelques autres, est donc d'agir sur la décennie qui vient comme Le Capital en son temps. Le changement, c'est vraiment maintenant: chacun, à son échelle, peut d'ores et déjà se lever et agir. Comme le résumait de manière limpide les Larrière: « Si nous ne transformons pas notre vie sociale, nos rapports à la nature ne se détériorent jusqu'à rendre notre vie sociale impossible. » Littéralement.

le chagrin

par la compagnie
les Hommes
Approximatifs
mise en scène
Caroline Guéla Nguyen
du 6 mai au 6 juin 2015



affabulazione

de
Pier Paolo
Pasolini
mise en scène
Stanislas Nordey
du 12 mai au 6 juin 2015



la colline
théâtre national

www.colline.fr

01 44 62 52 52

FICHE DE LECTURE

La Société automatisée

L'Œuvre du travail / Bernard Stiegler / Fayard / 300 p. / 25 €

Bernard Stiegler tresse une pensée (éternelle) de l'être et une pensée (actuelle) de la technique – en l'occurrence « la nouveauté insigne du pharmlacon numérique ». Une lecture exigeante pour un enjeu essentiel: construire une authentique société du savoir. Par **Philippe Nassif**

1

Prolétariat de la théorie

L'ère du capitalisme industriel atteint son point de « prolétariatisme » ultime. Après la perte du « savoir-faire » des travailleurs – provoquée au XIX^e siècle par le machinisme –, après la perte du « savoir-vivre » des consommateurs – provoquée au XX^e siècle par le marketing –, Stiegler soutient, avec un effet de vérité certain sur son lecteur, que c'est la perte du « savoir-théorique » des citoyens qui, aujourd'hui, menace. En effet, le « gouvernementalité algorithmique » induite par les big data à base des données numériques, anticipant nos faits, nos gestes et nos choix, « automatise » nos attentes. Mais aussi « dé-cultive » notre liberté de raisonner, de synthétiser, de concevoir des manières singulières – plutôt que moyennes – d'avancer.

2

Désautomatiser les automatismes

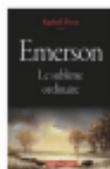
Stiegler n'oppose pas la technique à la vie. Il démontre même que l'invention technique est au fondement même de l'humanité. L'homme est l'animal qui se dote d'organes artificiels (bâtes, écriture ou numérique). Il ne cesse d'extérioriser sa puissance d'être dans de nouveaux automatismes. Mais, toujours, il préserve une capacité à « désautomatiser », à bifurquer, à prendre une décision, à sortir du cadre... Bref, à penser. Or toute pensée nous vient de notre faculté de rêver, et donc d'élaborer de nouvelles techniques afin de réaliser nos rêves. Telle est la vie du désir que Stiegler appelle « les Intermittences de l'âme » et que le capitalisme « 24/7 » est en train d'étranger.

3

Économie de la contribution

Face à la destruction annoncée, d'ici à une ou deux décennies, de plus de la moitié des emplois salariés par la robotisation, il s'agit donc de travailler à la sortie de l'organisation « Tayloriste, Keynésienne et consumériste ». Et d'inventer alors une « économie de la contribution », fondée sur une pratique et une politique du savoir – par où se crée la nouvelle valeur. Cela passerait, d'une part, par une généralisation du régime des intermittents, fondé en 1946 en France, redistribuant non pas des salaires, mais le « temps-Œve » permis par l'automatisation. Et, d'autre part, par la mise en œuvre d'une « technologie digitale hémisphérique » où chacun pourrait participer à l'interprétation des nouveaux savoirs – faire, vivre, concevoir.

NOS CHOIX



Vue de l'esprit

Poussin. Une journée en Arcadie / Vincent Delecroix / Flammarion / 432 p. / 25 €

« Il n'y a pas d'Arcadie », ce rappel inquiétant de la Mort dans l'Arcadie idyllique reste lié aux tableaux de Nicolas Poussin et à ses bergers découvrant avec frayer le momento morti à l'écée d'une forêt paisible. Au centre de l'œuvre du peintre savant, il y a bien l'Arcadie, cette terre mythique qu'il a serpenté et construite de tableaux en tableaux, et dans laquelle le philosophe Vincent Delecroix nous mène le temps d'une journée. De l'aube au crépuscule, c'est un « paysage de pensée » qui apparaît, « un non-de-pays » qui se lit autant qu'il se voit, sans que l'on passe « de la jeunesse sensible à la théorie », mais en se faisant « regardant ». Si Poussin est l'inventeur d'un classicisme qui nous paraît dépassé, c'est pourtant bien, selon le philosophe, des représentations de son Arcadie lointaine que nous sommes faits: tels son Narcisse, qui meurt de ne pouvoir rejoindre son reflet, ou ses bergers, qui défilent les traces de la Mort. Poussin met en scène notre propre regard et nous apprend non pas à « voir des idées » mais à nous voir avec esprit. **Géraldine Moosa-Savoye**

Avoir l'exposition Poussin et Dies, jusqu'au 29 juin, au musée du Louvre, à Paris.

Jouissance

Jeunesse. Quel âge culturel avons-nous? / Robert Harrison / Trad. F. Naugrette / La Pomme / 250 p. / 22 €

Robert Harrison n'est pas le premier à constater la confusion des générations, tandis que semble s'inventer une humanité radicalement (et technologiquement) nouvelle. Finis les âges qui se succèdent au cours de la vie globale ou de la fleur du temps. C'est globalement que nous sommes « plus jeunes », et pas seulement biologiquement. Vivons-nous une ère de renaissance ou de régression infantile ou de sénilité précoce? Autrement posé: quel « âge culturel » avons-nous? C'est la grande originalité de ce livre que d'observer la question de la jeunesse sous cet angle.

pour tous | lecteur curieux | lecteur motivé | lecteur averti

Enseignement A Distance,
pour vous former
à votre rythme



Historiquement, ce vent de jeunesse, que Robert Harrison nomme « jeunesse », jeunesse essentielle, a commencé de souffler depuis l'Amérique de l'apogée pour se répandre toujours plus à l'Est, d'abord sur la vieille Europe jusqu'à la Chine immémoriale (l'américanisation du monde est le nom de ce rejuvenissement général). Mêlant histoire, littérature, sciences et philosophie, ce bel esprit de l'université de Stanford, pétri de Renaissance italienne et de ses héritiers (notamment du philosophe Giambattista Vico), rélit ainsi, à travers ce prisme des âges, la construction culturelle des civilisations, la jeunesse de la Grèce, la sagesse de Rome, la vieillesse de l'Égypte et le mécanisme de ce qu'il appelle les « révolutions séculaires » – ces moments historiques où s'allient génie et sagesse pour revivifier les Anciens (la philosophie platonicienne, le christianisme, les Lumières, la Constitution américaine). Le chemin est aussi fascinant que les questions qu'il soulève. Avec, au final, une inquiétude constante : est-il possible de créer du nouveau pour le monde sans en hériter ? **C.P.**

Le génie américain

Emerson, Le sublime ordinaire / Raphaël Picon / CNRS Éd. / 348 p. / 25 €

Alexis que la pensée de Ralph Waldo Emerson (1803-1882) gagne en popularité en France, il manquait encore une claire et ample introduction à son œuvre. La biographie intellectuelle que lui consacre Raphaël Picon remplit cette mission plutôt deux fois qu'une. Elle est non seulement le pastoralement récit d'une vie anticonformiste – d'abord pasteur, Emerson abandonnera ses charges pour mieux prêcher le nouvel esprit d'indépendance – marquée par la tragédie – il perdit son fils et sa femme. Mais surtout, elle offre la mise en perspective aigüe d'une œuvre qui est un fondement de la pensée américaine. Emerson, en qui Nietzsche voyait une « âme sœur », est l'évangéliste de « la confiance en soi » par abandon de soi, le chantre d'une radicale désobéissance civile, le visionnaire tonique qui, à l'ère de la « mort de Dieu », trace une voie vers la sublimation de l'ordinaire : « j'embrasse

le commun, je m'assois au pied de ce qui est familier, bas et je l'explore. » Ou le génie progressivement made in USA. **Ph.N.**

Unis dans le paradoxe

Le Lieu de l'universel. Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine / Isabelle Thomas-Fogiel / L'Orion philosophique / Seul / 464 p. / 25 €

Voici une thèse critique vertigineuse sur la création philosophique des trois derniers décennies. Il n'y a pas de philosophie « continentale » ni d'« anglosaxonne », mais une seule et même philosophie. La preuve : tous les représentants des deux courants sont pris dans la même impasse, métaphorisée par le « paradoxe de la perspective » né à la Renaissance : le sujet est à la fois extérieur au monde et intérieur à lui. Résultat : la philosophie moderne, en voulant « sortir du sujet » pour revenir à la chose même, est la recherche désespérée d'un « réalisme » introuvable. Brillante spécialiste de Fichte, Isabelle Thomas-Fogiel fait comme lui, non une philosophie, mais une philosophie de la philosophie. Il s'agit de demander à chaque philosophe s'il dit ce qu'il fait, et fait ce qu'il dit. Résultat : pas un seul qui ne se soit contredit. Bouillabaisse et virtuose, le livre plaide au final pour une « pluralisation perspective » qui revient à montrer les décomptes du paysage philosophique présent. **M.B.K.**

Questions d'ado

C'est quoi penser par soi-même ? / Jean-Luc Nancy / Avec Pascal Lumballe / Les Grands Entretiens d'Emile / L'Aube / 80 p. / 8,90 €

« À quoi ça peut bien servir un philosophe ? » demande Emile. « Cela dépend de ce que l'on donne au verbe servir. À ton avis ? » rétorque Jean-Luc Nancy. Question naïve et pourtant toute philosophique, car si le médecin soigne et l'agriculteur nourrit, le philosophe doit-il servir à quelque chose ? Le dialogue entre le collègue, qui a pris le prénom de l'enfant que Rousseau a pour mission d'éduquer, et le philosophe Jean-Luc Nancy progresse ainsi par questions qui

L'Enseignement à Distance à l'Université de Reims Champagne-Ardenne

Licence - Master de Philosophie



Des modalités de formation souples et adaptées aux contraintes de chacun

service d'éducation permanente à distance pad



03 26 91 86 66
sepap@univ-reims.fr

Demandez votre dossier d'inscription en complétant le formulaire sur www.univ-reims.fr - Rubrique formation puis enseignement à distance

NOS CHOIX



finissent et se renouvèlent. Mais questionner et chercher à « mettre des mots », n'est-ce pas justement adopter la démarche philosophique par excellence, celle qui consiste, depuis Platon, « à faire parler ce qui ne parle pas de soi-même », comme l'écrivain Nancy ? C'est bien le but de ces « grands entretiens d'Émile », collection illustrée des éditions de l'Arche qui, sur un thème à chaque fois différent, fait jouer le jeu des questions-réponses entre une personnalité et un adolescent bien réel. Et c'est sans doute aussi là le but de la philosophie : plus qu'enseigner un savoir, pousser par l'échange à penser par soi-même. **G.M.S.**

Polémique

L'Autre Blanchot. L'écriture de jour, l'écriture de nuit / Michel Surya / Tel / Gallimard / 168 p. / 7,90 €

Bataille et Blanchot ont été les tentatives les plus radicales, au XX^e siècle, de quasi « fusionner » littérature et philosophie. Leur amitié est légendaire. Résultat : on les a tous deux quasi fusionnés dans nombre d'œuvres récentes. Il y est une pensée « Bataille-Blanchot », Michel Surya, spécialiste du premier, casse le mythe : de même que, dans son essai *Saint-Étienne de Laussat* (Climax, 2013), il démonte un affaissement (« événement ») de Bataille par Blanchot, de même, pour la première fois à ce point, Surya nous met le nez dans les écrits du « premier » Blanchot, ancré dans l'extrême-droite française la plus virulente (et antisémite). Il discerne ensuite deux « périodisations » par lesquelles Blanchot essaie de racher (« lier », dit Surya) son « crime capital » : l'engagement d'extrême gauche (« Manifestes 121 » contre la guerre d'Algérie et Mai-68), puis un tournant « philosophique », marqué par une quasi-sacralisation de Levinas et

une rupture empirique avec tous ses amis soupçonnés d'antisionisme. Il y a eu « l'affaire Heidegger » ; il y aura « l'affaire Blanchot ». **M.R.K.**

Synthèse

Breve Histoire de l'Anthropologie / Florence Weber / Flammarion / Champs Essais / 358 p. / 12 €

La culture du public français en matière d'anthropologie se résume souvent à une familiarité avec quelques gloires nationales, Marcel Mauss ou Claude Lévi-Strauss. À cet ethnocentrisme fâcheux vient admirablement remède la claire synthèse offerte par l'anthropologue Florence Weber sur l'histoire de sa propre discipline. L'étude englobe les apports de la tradition anglo-saxonne (beaucoup plus soucieux d'expliciter les conditions du contact de l'ethnologue avec son terrain) ainsi que ceux venant des « indigènes » qui se sont réapproprié la démarche ethnologique. Bien que le panorama proposé couvre un temps très long – d'Hérodote à nos jours –, chaque théorie se trouve restituée dans son contexte. Cet éclairage précieux révèle à quel point le destin de l'anthropologie s'est trouvé lié aux vicissitudes de l'imperialisme occidental. **Antoine Rogé**

Nos collaborateurs publient

La Philosophie par l'exemple / Nicolas Tenaillon / Brepols / 240 p. / 16,50 €

Le philosophe est, par définition, l'ami de l'abstraction ? Vrai... mais jusqu'à un certain point. Car les plus grands n'ont eu de cesse d'illustrer leur enchaînement de concepts par des images, des histoires, des exemples. C'est donc à un parcours plaisant de l'histoire de la pensée (par ailleurs utile au bachelier) que nous convie Nicolas

Tenaillon. Il y commente deux cents idées philosophiques (classées par grandes notions) que leurs auteurs ont eu à cœur d'éclairer par un exemple. On croise ainsi la figure d'Ulysse qui, écoutant les sirènes attaché au mât de son bateau, éclaire, selon Adorno, la posture du bourgeois qui goûte l'art sans en payer le prix. Chez Aristote, une histoire de musicien trop intéressé nous révèle le sens réel de l'amitié. Notre préféré, c'est l'image du hibou qui, selon Thomas d'Aquin, est aveuglé par le jour comme nous sommes aveuglés par la vérité. Et, déjà, on y voit plus clair. **P.H.**

Le Snobisme / Raphaël Enthoven et Adèle Van Reeth / Questions de caracoles / Plon-France Culture / 140 p. / 12,50 €

Le terrain était glissant : comment faire une philosophie du snobisme sans faire de la philosophie un snobisme et d'un studio de radio le dernier salon de madame Verdurin ? Adèle Van Reeth et Raphaël Enthoven, en bon prosaïstes, s'y sont risqués, trop malins pour s'occuper eux-mêmes du terrain : l'une tient le fil, amène Le Rêve de Bergson, les habiles de Pascal et le bon goût selon Huysmans, l'autre mise sur le charme d'une pensée qui ne cesse de jouer avec les pièges du sujet, feignant d'y tomber pour mieux s'en échapper et s'y précipiter ainsi à pieds joints. Ainsi est le snob, tapé en chacun de nous, qui prend ses opinions pour des vérités tout en sachant qu'il dit n'importe-quoi : ridicule, tragique, vain, conservateur, conformiste à force de distinction (ne pas manger que la bibliographie snob en fin de volume). Bref, le snobisme ici est comme le sursurdrap du capitaine Haddock dans *L'Affaire Torquemad* qui vient reculer aux doigts quand on croit l'avoir expédié sur le charbon de la dame chic d'à côté. Un petit livre délicieusement agaçant. **C.P.**



Voir et lacérer.
Une phénoménologie de l'espace corporel-architecture-ville / Marc Perelman / École Normale / Une vision originale de l'espace.

Demande.
Littérature et philosophie / Jean-Luc Nancy / Galilée / Un bel recueil de textes, jusque-là éparés qui disent la passion du philosophe

pour la littérature et l'expérience irréductible qu'elle procure.

Le Mal et autres passions obscures / Jean-Claude Martin / Klincksieck / Abandonner le point

de vue moral sur le mal pour construire au-delà une éthique de la vie comme épreuve nécessaire du mal. Une plongée dans les gouffres...

L'invention de la science / Guillaume Carino / Seuil / Comment la glorification de la science a permis aux élites politiques et économiques du XIX^e siècle d'asseoir leur légitimité.

ENCORE PLUS DE LECTURES AVEC NOS COLLABORATEURS
A suivre sur philomag.com



Le Classique

La Liberté comme illusion.
Traité sur le libre arbitre
et autres textes / Vauvenargues /
Mille et Une Nuits / 77 p. / 3 €.

Ce qui frappe d'emblée chez Vauvenargues (1715-1747), c'est cette langue classique, limpide et ciselée. Comme on dit de la musique de Bach qu'elle nettoie les oreilles, la prose du moraliste assourit les synapses. Alors qu'en filée cette année son tricentenaire, les rééditions abondent, à commencer par la Liberté comme illusion, premier texte connu d'un auteur alors âgé de 22 ans à la plume flamboyante. Le débat est presque aussi vieux que philosophie et théologie réunies : comment penser le libre arbitre dans le cadre du mal et de la toute-puissance divine ? En un bref essai, le marquis propose une réponse toute personnelle, ni tout à fait spinoziste, ni tout à fait cartésienne, comme le souligne la préface éclairante de Yannis Constantinides. Certes, liberté il y a, mais à quelques limites près. Si la volonté « détermine nos actions », elle est « elle-même déterminée par des ressorts plus profonds ». Lesquels ? Nos sentiments, nos passions, qui « débordent[ent] à l'esprit le noblesse des actions - de par leur vaine légèreté ». Pour un peu, on basculerait sur le divan freudien. Cette dépendance nous place « sous la main du Créateur », puisqu'elle reflète les « lois de notre être » dictées par Dieu. Être libre, ce n'est donc pas faire ce que l'on veut mais obéir à la nécessité des lois de notre espèce. Un peu court ? Réponse d'un Vauvenargues plus âgé et littérairement plus ramassé dans ses *Reflexions & Maximes* : de toute façon, « nous n'avons ni la liberté occasionnelle d'écouter tout à loisir et tout le mal que nous projetons ».

Victorino De Oliveira

* À lire aussi : *Mémoires* de Molière, Suivi de *Contes à un jeune homme* / Préface / Galignani / Vagabonde / 128 p. / 4,50 €.

LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

1. Michel ONFRAY / *Ceases* / Flammarion
2. Alexandre JOLLIEN / *Wine sans pourquoi* / Seuil/Convoclaste
3. Abdelnour BIDAR / *Plaidoyer pour la fraternité* / Albin Michel
4. Thomas PINETTY / *Le Capital au XXI^e siècle* / Seuil
5. Michel ELCHAMENOFF / *Dans la tête de Vladimir Poutine* / Actes Sud-Solin
6. Mona OZOUF / *De Révolution en République* / Quarto / Gallimard
7. David LE BRETON / *Disparité de soi* / Métailié
8. Alain BADIOU / *À la recherche du réel perdu* / Fayard
9. Laurence DEVILLIERS / *Les 100 Citations de la philosophie* / Qui suis-je ? / PUF
10. Alain BADIOU / *Métaphysique du bonheur réel* / PUF
11. François JULLIEN / *De l'Être au Vivre* / Gallimard. Ce « lexique euro-chinois » est une bonne façon d'entrer dans la philosophie de François Jullien. En progressant ainsi par les mots mis face à face (par exemple, la disponibilité vs. la liberté, la transformation vs. l'événement...), les carcasses de pensée s'ouvrent vers une réinterprétation d'une philosophie du vivre. C.P.
12. Michel SERRES / *Petite Poucette* / Le Pommier
13. Ali BENMAHMOUD / *Pourquoi lire les philosophes arabes ?* / Albin Michel
14. Jean-François MATTÉ / *L'Homme dévasté* / Grasset
15. Roger-Pol DROCH / *La philosophie ne fait pas le bonheur... Et c'est tant mieux* / Flammarion

Source : Editions/Association pour le développement de la lecture (EDL) depuis le 1^{er} janvier 2015. Les données indépendantes sur les livres demandent. Classement des meilleures ventes de livres de lecture la philosophie (hors ouvrages de programme de baccalauréat et des grands ouvrages scolaires).



THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT
DANSE / THÉÂTRE

Denis Guénoun

Aux corps prochains
(Sur une pensée de Spinoza)
5 au 13 mai 2015

« Nul ne sait ce que peut un corps. »
Spinoza

www.theatre-chailot.fr

COLLOQUES, CONFÉRENCES, SÉMINAIRES

Le 5/05, Lyon (7^e)
Philosophie et film
 Journée d'études consacrée à la réflexion sur le cinéma.
 À partir de 9h, université
 Jean-Moulin-Lyon-3 (amphi Doucot-Baré)
 18, rue Chevreul
<http://marge.univ-lyon3.fr>

Le 6/05, Paris (9^e)
1989 et les premières révolutions anti-utopiques
 Conférence de Chantal Debol
 À 20h, Collège des Bernardins (petit auditorium): 20, rue de Poissy
www.collegedesbernardins.fr

Les 21 et 22/05, Paris (7^e, 14^e et 15^e)
Ronald Dworkin : l'empire des valeurs
 Un colloque pour examiner les spécificités du libéralisme de Dworkin, sa philosophie du droit et sa philosophie pratique. Parmi les intervenants : Robert Badinter, Philippe Reynaud, Jean-Marc Tétaz, Alain Polcar, Jean-Cassien Jélier.
 À partir de 9h30, Cevipol:
 98, rue de l'Université; Institut Goethe:
 17, avenue d'Alsace; Fonds Ricœur:
 83, boulevard Arago.
www.cevipol.com

Les 22 et 23/05, Créteil (94) et Paris (5^e)
Entre Spinoza et Hegel. Parcours philosophiques
 Un colloque qui verra intervenir Étienne Balibar, Chantal Jaquet, Pierre Macherey ou Pierre-François Moreau.
 Le 22/05, à partir de 14h, université de Créteil Campus centre, salle de Thelsh: 61, avenue du Général-de-Gaulle.
 Le 23/05, à partir de 9h, université Paris-1 Panthéon-Sorbonne (salle Halbwachs): 17, rue de la Sorbonne.
www.actu-philosophia.com/splp.php?article602

Du 23 au 25/05, Saint-Pons (07)
Le Bouddhisme : non-violence, compassion, méditation
 Tel sera le thème de la 7^e édition de ce week-end philo organisé par Arte Filosofia et Françoise Dastar.
 À partir de 13h.
 Rés. et inscriptions: 0493691080
 ou contact@artefilosofia.com
www.artefilosofia.com

CAFÉS PHILO, RENCONTRES, UNIVERSITÉS POPULAIRES

Le 24/04, Bouffémont (95)
Expliquer le fanatisme ? Y faire face ?
 Café-philo du Chemin du philosophe.
 À 20h45, centre culturel:
 1, rue Jean-Baptiste Clément.
<http://cheminphilo.blogspot.com>

Les 4 et 18/05, Bougenais (44)
Lundis philo
 Deux conférences-débats : le 4, « Le cerveau a-t-il un sexe ? », avec Catherine Vidal; le 18, « Quel rapport entre les sexes ? », avec Jean Allouch.
 À 20h, Planoc'tail:
 rue Girschel-Gustavburg.
www.planoc'tail-bougenais.fr

Les 6 et 13/05, Paris (7^e)
Université populaire du Quai-Branly
 Dans le cadre du cycle « Les grandes révoltes », le 6, « Les misérables », par Alain Badiou; le 13, « Peut-on se révolter devant Dieu ? », par Tobie Nathan.
 À 18h30, musée du Quai-Branly (théâtre Claude-Lévi-Strauss): 218, rue de l'Université.
www.quaibrany.fr

Le 12/05, Paris (9^e)
Que peut encore la philosophie ?
 Une rencontre pour évoquer l'actualité de la collection « L'Ordre philosophique » du Seuil, avec Corine Pelluchon, Jean-Claude Morod, Michael Fessel et Isabelle Thomas-Pogiel.
 À 18h30, École normale supérieure (amphi Rataud): 45, rue d'Ulm.
www.seuil.com/
agenda-recontre-ens-1410.htm

Le 21/05, Saint-Étienne (42)
Philosophies africaines
 Rencontre avec Séverine Kodjo-Grandvaux et Jean-Godefroy Bidina.
 À 19h, Comédie de Saint-Étienne (L'Usine): 7, avenue du Président-Frédéric-Loubet.
<http://leusaitotd.fr/net/>

Le 21/05, Paris (7^e)
Philo Ado
 Rencontre avec les concepteurs de cette collection de livres qui paraît aux éditions de l'Échiquier et qui propose une initiation non scolaire à la philosophie.
 À 18h, Librairie de Paris: 7, place de Clichy.
www.librairie-de-paris.fr

Le 22/05, La Garde (83)
Le système prostitutionnel : violence machiste archaïque
 Café-philo animé par Michèle Vianès.
 À 19h30, Auberge-provinsale de La Poulaine 1465, route nationale 98.
www.cafephilo.fr

FESTIVALS, THÉÂTRE

Du 24/04 au 27/06, monde
Nuits de la philosophie
 Première escale à New York (le 24/04) (avant Athènes (le 06/05), Tel-Aviv (le 28/05) et Buenos Aires (le 27/06)).
 Programme:
www.nightofphilosophy.com

Du 5 au 13/05, Paris (16^e)
Aux corps prochains
 Cette pièce conçue et mise en scène par Denis Gauthier tente de répondre à la question de Spinoza: « Que peut un corps ? »
 À 20h, Théâtre national de Chaillot (Grand Foyer): 3, place du Trocadéro.
www.theatre-chaillot.fr

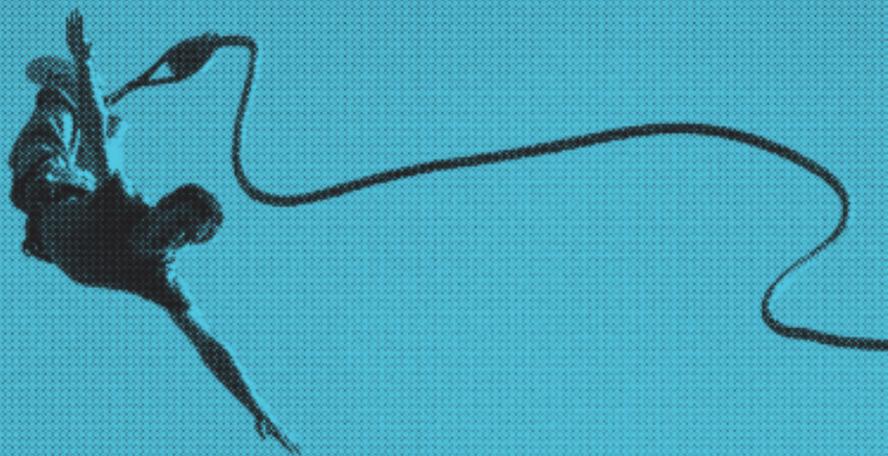
Du 13 au 17/05, Chasselas et Mâcon (71)
La Manufacture des idées
 Thème de cette 4^e édition, « Exercices d'émancipation ». Avec Isabelle Stengers, Elsa Dorlin, Pierre Dardot, Mona Choillet.
 Programme:
www.lamanufacturedesidees.org

Du 25 au 31/05, Rhône-Alpes
Assises internationales du roman
 Un événement proposé par la Villa Gillet pour rencontrer philosophes et écrivains (lire p. 101).
 En partenariat avec *Philosophie magazine*
 Programme: www.villagillet.net

Du 27 au 31/05, Gironde (33)
Festival Filosofia
 Thème de cette 9^e édition, « Le pouvoir ». Conférences, tables rondes... et dégustation de vins au programme. Le 30, à 18h30, à Saint-Frédol, salle des Dominicains, Martin Legros dialoguera avec Michel Rocard sur « L'état du pouvoir ». Le 31, à 14h30, notre rédacteur-en-chef offrira une relecture de Nietzsche, « La fragilité du pouvoir », au docteur de l'église collégiale; à 18h, à Edouard, avec Alain Finkielkraut de « pouvoir de l'identité », salle des Dominicains.
 En partenariat avec *Philosophie magazine*
 Programme:
www.festival-philosophia.com

Le Monde

VillaGillet
Recherche contemporaine Lyon / Rhône-Alpes



AIR⁹

Assises Internationales du Roman

DÉBATS / LECTURES / LIBRAIRIE

UN FESTIVAL POUR TOUS LES LECTEURS
25 - 31 mai 2015 aux Subsistances / Lyon



www.villagillet.net



MOTHER
FUCKER

ARRÊTE-TOI,
ÉTRANGER!

T'APPELLES-TU
BIEN "OEDIPÉ", ÉLÈVE
À CORINTHE PAR
POLYBE ET MÉROPE?

EUH...
OUI

SACHE QUE TU ES
EN RÉALITÉ LE FILS
DE LAÏOS ET JOCASTE...

.. ET QUE LE DESTIN
T'A CONDAMNÉ À
TUER TON PÈRE...

ET À COUCHER AVEC
TA MÈRE!

ET
SIMON-

VOUS AVEZ L'ADRESSE
D'UN BON PSYCHANALYSTE
SUR LE PÉLOPONNÈSE?

CROISIÈRE

DU 19 OCTOBRE AU
1^{ER} NOVEMBRE 2015



Q'est-ce donc que le temps? Si personne ne m'interroge, méfite saint Augustin vers l'an 398, je le sais; si je suis répondu à cette demande, je l'ignore. » Seize siècles plus tard, cette question en a entraîné d'autres et, de Venise à Venise, nous nous interrogerons avec Heinz Wismann sur le temps cyclique des Anciens; avec Étienne Klein sur le moteur du temps; avec Raphaël Enthoven sur ce qui distingue les temps de Proust, de Bergson et d'Einstein. Et avec Karol Beffa, accompagné de l'ensemble *Contraste*, sur la clef, musicale, de la plus vieille énigme du monde.

À LA RECHERCHE DU TEMPS



avec **Raphaël Enthoven, Étienne Klein, Heinz Wismann, Karol Beffa & l'ensemble *Contraste***

○ **MERCI DE BIEN VOULOIR M'ADRESSER LA BROCHURE DÉTAILLÉE DE LA CROISIÈRE PHILOSOPHIQUE**

Civilité _____ Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

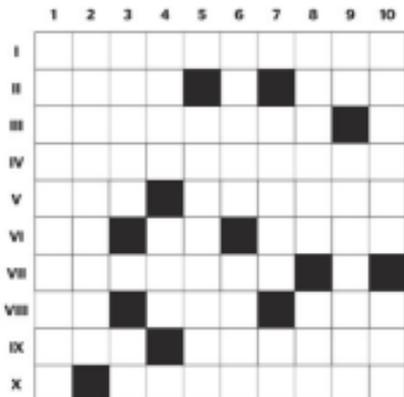
CP _____ Ville _____ Pays _____

E-mail (facultatif) _____

➔ **Bulletin à retourner à Philo Éditions - 10, rue Ballu - 75009 Paris ou par e-mail à voyage@philomag.com**
N'hésitez pas à ajouter (sur papier libre) les coordonnées d'autres personnes auxquelles vous souhaitez que nous envoyions la brochure ou merci de remplir le formulaire en ligne : www.philomag.com/croisiere

Philo croisés #12

Par **Goëtan Goron**
philcroisés@philomag.com



Horizontalement

1. Le street artist COMBO y a collé des affiches faisant l'apologie du nucléaire. **II.** Violoniste néerlandais. Système des groupes sanguins. **III.** Fourrure d'agneau. **IV.** Spécialiste de la théorie des jeux engagé dans de délicates négociations. **V.** Bruit de la douleur. Logicien polonais qui a donné son nom au théorème de non-définissabilité. **VI.** Masculin. Patron normand. Soudoyer à moitié. **VII.** Prénom d'un champion de tennis. **VIII.** Déterminant. Pièce de charme. Régal breton. **IX.** Gilles Lipovetsky a décrit celle du vide. Aux antipodes du lent. **X.** Se laissait aller.

Verticalement

1. Engendrer souffrances et plaisirs. **2.** Couper. **3.** Si vous ébêtez cet arbre, sa branche sera l'ontologie. Tête d'épingle. **4.** Yánis Varoufákis promet de rester en sa zone. Fleur des rois. **5.** Circuit touristique.

6. Ville et monnaie de l'Érythrée. Couleur terre. **7.** Frère de Moïse. Elles se suivent chez Bergson. **8.** Artiste de rue, il a récemment dessiné un chat sur un mur de Gaza. Elle a vu naître Tahar Ben Jelloun. **9.** L'ytterbium du chimiste. Art du bouquet. **10.** Otium. Repos qu'on aime accumuler et prendre.

Solution du Philo croisés #11

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I	D	O	M	I	N	A	T	I	O	N
II	E	X	A	M	I	N	E	R	■	■
III	P	Y	J	A	M	A	S	■	■	■
IV	A	U	E	■	E	R	E	L	V	A
V	E	R	S	E	■	S	A	N	T	■
VI	S	E	T	■	E	K	■	K	■	■
VII	S	■	E	C	H	A	U	D	E	S
VIII	I	F	■	H	A	I	R	A	■	■
IX	V	I	L	A	I	R	■	■	■	■
X	E	P	U	I	S	E	■	■	■	■

Certains mots de la grille se retièrent à des articles du numéro.

Solution dans le prochain numéro.



Le Pouvoir

9^e Festival Philosophie

Du 27 au 31 mai 2015

Saint-Émilion
Libourne / Pomerol

Karol Beffa, Jean-Claude Carrière,
Vincent Cespedes,
Patrick Champagne, Anne Cheng,
Souleymane Bachir Diagne,
Raphaël Enthoven, Alain Finkielkraut,
Camille Froidevaux-Metterie,
Mazarine Pingeot, Ollivier Pourriol,
Michel Rocard, Céline Spector,
Nicolas Truong, Francis Wolff...

Retrouvez l'équipe de
Philosophie Magazine à
l'occasion de 3 rendez-vous

Entretiens animés par Martin Legros

Samedi 30 mai à 18h30

"L'état du pouvoir"

Michel Rocard

et

Dimanche 31 mai à 18h00

"Le pouvoir de l'identité."

Alain Finkielkraut

Dimanche 31 mai à 14h30

"Puissance et impuissance
du pouvoir, une relecture de
Machiavel."

Martin Legros

Entrée gratuite. Programmation complète sur :
www.festival-philosophia.com
Renseignements : 05 57 49 09 17

Michel Fau

Faune chantant

« Pas un comédien normal », dit Michel Fau de lui-même, en riant. Un clown tragique plutôt qu'un acteur labellisé, en fait. Ce faune chantant fou d'opéra monte à Bordeaux *Dardanus*, tragédie lyrique de Rameau. Il sera à l'affiche d'*Un amour qui ne finit pas*, pièce de boulevard oubliée, raffinée et mélancolique dont il signe la mise en scène au Théâtre de l'Œuvre, à Paris, dès le 15 mai. Au cinéma dans *L'Échappée*. À la poursuite d'*Annie Le Brun*, il s'approprie les textes de cette intime de Sade, dont il partage l'insolence. **Propos recueillis par Cédric Enjabert**

Quel est votre démon ?

La colère et la fureur. J'étais furieux envers la Terre entière. Je me suis calmé pour ne pas devenir misanthrope.

Qui vous met en colère ?

Les gens – pire, les artistes – malhonnêtes avec leur désir.

Un combat dont vous êtes fier ?

Un combat qui doit être gracieux : être fidèle à ses fantômes.

Quel est votre truc pour corrompre la jeunesse ?

Je dis à mes élèves d'être curieux mais surtout de ne pas perdre de vue qui ils sont.

Une maxime que vous aimeriez transmettre ?

« Tout ce qui arrive est adorable. » Un adage mystique bien dur à suivre. Il faut être un héros tragique pour s'enrichir dans la catastrophe.

Un penseur qu'il vous accompagne ?

Montaigne. Une blessure ouverte. Il est travaillé par Dieu mais pas bête. Ses écrits

sur la souffrance humaine et sur le don de soi sont magnifiques.

La question qui vous tourmente ?

Les gens ont-ils encore besoin, ou envie, de poésie ? Elle est nécessaire à la pensée, et même à la philosophie, qui se nourrit aussi de magie.

Avez-vous peur de la mort ?

Je me suis posé la question plusieurs fois : non. Marcel Schwob m'a aidé. Dans *L'admirable livre de Mordie*, il montre l'importance du moment présent. Ne pas avoir peur, c'est cela : ne pas hypothéquer l'avenir ni ressasser des regrets. Difficile tant la société est fondée sur la culpabilisation du passé et la crainte de l'avenir.

Ce que vous retenez de votre éducation ?

J'étais un enfant gâté, déjà très mélancolique. Je fantasmais, enfermé dans ma chambre. « Monsieur Fau, vous êtes dans la lune ? » disaient les profs. Et ils criaient dans la marge : « Ayez



moins d'imagination. »

Une idée reçue qui vous blesse ?

Qu'il existe des bons et des méchants, du beau et du laid. Proudaut allait bien voir des opérettes !

Le sophisme qu'il vous écoeûre ?

Penser rendre l'art accessible en le banalisant.

Le théâtre est beau quand il est exceptionnel et sacré.

Vous est-il déjà arrivé de mentir par amour ?

A priori, non. Ce n'est pas hésitant, je mens très mal. Ou je suis franc ou je fais.

Un mot favori ?

Ouvriens.

Une devise ?

Une phrase du peintre Dubuffet : « L'art doit inquiéter, faire rire et faire peur. »

Quelle est la question que vous aimez poser aux autres ?

Qu'est-ce que vous avez dans le ventre ?



"DÉLICIEUSEMENT
BIZARRE !"

VARIETY

"À PLEURER DE RIRE !"

THE TELEGRAPH



UN PIGEON PERCHÉ SUR UNE BRANCHE

PHILOSOPHAÏT
SUR L'EXISTENCE



UN FILM DE ROY ANDERSSON

TRANSFUCE

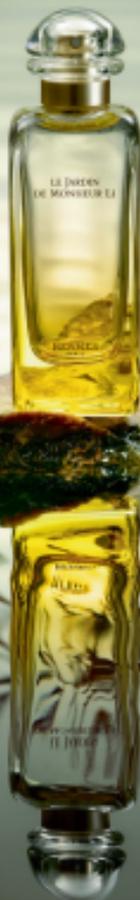
SORTIE LE 29 AVRIL

www.filmfestivalvoissey.fr



LE JARDIN
DE MONSIEUR LI


HERMÈS
PARIS



le jardin secret de Monsieur Li est un parfum

Henri Bergson et la mémoire

n° 89

philosophie
supplément offert

Préface
Élie During



Préface

Par
Élie During



Maître de conférences à l'université Paris-10-Ouest-Nanterre, il a notamment réalisé des dossiers critiques dans les ouvrages d'Henri Bergson, tels *Durée et Simultanéité* (PUF, 2009) et *Le Souvenir du présent et la fausse reconnaissance* (PUF, 2012).

L

e problème de la mémoire? Pour Bergson, ce n'est pas de savoir pourquoi nous nous souvenons du passé, ni où se conservent les souvenirs. C'est plutôt de savoir pourquoi nous ne nous souvenons pas de tout, autrement dit pourquoi la mémoire est inséparable de l'oubli. L'explication tient au rôle du cerveau dans la vie de l'esprit. Dans *Matière et Mémoire*, son second livre, publié en 1896 après plusieurs années de recherches et de lectures sur la neuropsychologie, Bergson reconnaît au cerveau une fonction essentielle dans la structuration du souvenir ; mais c'est celle d'un filtre, ne retenant du passé que ce qui est directement utile pour éclairer l'action présente. Organe d'action, non de représentation, le cerveau sélectionne certains souvenirs et plonge les autres dans l'oubli : il contribue ainsi à refouler la presque totalité du passé dans l'inconscient.

Entre les mouvements observés dans la matière cérébrale et les pensées correspondantes, il y a donc le même rapport qu'entre la pantomime observée par un

spectateur qui se boucherait les oreilles et la pièce entière, avec son intrigue et ses dialogues. Le mécanisme cérébral ne peut donc rendre intégralement raison de notre vie mentale, qui se distribue sur une pluralité de plans de conscience signalés par des seuils et des sauts qualitatifs. Notre rapport au passé en témoigne. Par exemple, on cherche à se remémorer un nom qu'on a « sur le bout de la langue » : avant de se révéler brusquement à la conscience à la faveur d'un jeu d'associations imprévisibles, le souvenir insiste à l'état « virtuel » ; c'est « comme une nébulosité qui se condenserait » pour enfin « s'actualiser », c'est-à-dire se manifester sous la forme d'une image-souvenir. Parfois, ces divers plans de conscience se traduisent par de franches différences de nature. Ainsi les « deux formes de la mémoire » distinguées par Bergson : d'une part, la mémoire-habitude qui, à la manière d'une leçon apprise par cœur, rejoue mécaniquement un épisode extrait de notre expérience passée en fonction des exigences de l'action présente ; d'autre part, le souvenir individualisé, par exemple l'image-souvenir associée à tel moment particulier où je lisais le texte de cette leçon.

Dispositif de canalisation de notre attention, plutôt que de production et de conservation du souvenir, le cerveau n'est d'aucun secours pour rendre compte de la formation du « souvenir pur » qui redouble à chaque instant la sensation vécue, dans un état de fusion comparable à la nébulosité dont émerge le mot retenu au seuil de la conscience. C'est ainsi que l'intégralité de notre vie passée est conservée : sous forme virtuelle, avant son extériorisation en images. Indistinct et changeant, le souvenir pur ne peut pas se réduire à une trace matérielle logée dans les replis du cerveau, à la manière d'un cliché photographique dont on se demanderait où il est stocké. Qu'il s'agisse du cerveau ou de ses équivalents psychiques, Bergson est convaincu que le processus de la mémoire ne peut se réduire à un jeu de configurations spatiales, par combinaisons de parties distinctes. Sa critique vise d'abord les conclusions

« Le passé est là, intégralement conservé “en soi” »

philosophiques qu'on s'imagine pouvoir tirer de l'identification des aires fonctionnelles cérébrales : Paul Broca avait en effet démontré, dès 1861, que le mécanisme présidant à la mémoire des mots avait son siège dans la troisième circonvolution frontale gauche. Mais les approches neuroscientifiques d'aujourd'hui tomberaient sous les mêmes objections. Par exemple, les modèles qui expliquent le phénomène de la remémoration par l'activation de réseaux de neurones font certes du souvenir une construction, plus qu'une reproduction ; ils s'appuient sur des espaces de représentation plus abstraits que ceux des planches anatomiques. Et pourtant, ils renvoient toujours ultimement à l'idée de traces mnésiques combinées ou superposées. Ils échouent donc à traduire les nuances qualitatives du souvenir vivant, toujours en devenir, en transformation.

Telle est en effet l'intuition profonde de Bergson : la compréhension du phénomène de la mémoire doit se faire selon la durée, et non selon l'espace. Il faut aborder la mémoire elle-même *en durée*. Mais la durée n'est pas une succession homogène d'instantanés substituables les uns aux autres. Il faut la concevoir à l'image de la durée effectivement vécue, comme une variation continue où toute distinction stricte entre passé et présent s'avère artificielle, en tout cas relative, puisque notre attention, en se dilatant, peut embrasser des segments de durée de plus en plus longs, des strates de plus en plus profondes de notre expérience. Le passé immédiat nous est encore présent sous la forme de rétentions multiples : les premiers mots de ma phrase n'ont pas disparu, ni même le début de la conversation, pourvu que je sois

suffisamment concentré. Et à chaque instant, le souvenir se superpose à la perception pour la préciser et l'enrichir, comme il arrive lorsque je reconnais une ville anciennement visitée. Ce passé actif n'est donc nullement « passé ». Nous employons ce terme pour tout ce qui n'intéresse plus directement notre action présente. Mais comme le suggèrent de multiples expériences – dont la fameuse « *vision panoramique des mourants* », vérifiée dans les cas de mort imminente –, le passé demeure en un sens intégralement disponible. L'étude de la conscience somnambulique et du mécanisme du rêve confirme cette intuition. Le passé est là, intégralement conservé « en soi », explique Bergson. Mais alors, pourquoi n'en sommes-nous pas intégralement conscients ?

Nous avons déjà entrevu la réponse : c'est le corps, c'est le cerveau, qui nous aident à oublier en refoulant la presque totalité du passé dans l'inconscient. Mais que la mémoire soit inconsciente, qu'un souvenir ne soit pas actuellement réalisé sous la forme d'une « image-souvenir », n'implique pas qu'ils n'existent pas. En vérité, ce passé n'existe pas moins que les objets extérieurs que nous ne percevons pas actuellement. Si nous en doutons, c'est simplement que le type de liaisons qui organise nos souvenirs dans le temps de l'esprit nous paraît plus lâche, moins prévisible que les relations de cause à effet que nous projetons sur les objets situés dans l'espace. Or, Bergson entend réformer de fond en comble notre représentation du temps, en nous invitant à ne pas identifier purement et simplement l'existence et le présent, ce qui existe et ce qui existe *maintenant*. Le passé n'est pas du présent qui aurait passé, du présent qui aurait basculé dans le néant pour ne plus subsister que sous forme d'une archive mentale ou cérébrale. Faulkner disait : « *Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé.* » Cette profondeur virtuelle, chacun la porte en soi. C'est ce qui fait de nous autre chose que des automates conscients ou des animaux savants, les yeux rivés sur la lucarne du présent.

Présentation

Par

Mathilde Lequin

L'auteur

H

enri Bergson naît à Paris en 1859. Il est issu d'une famille juive, d'origine polonaise pour son père, irlandaise du côté de sa mère. Brillant écolier, il obtient plusieurs bourses qui lui permettent de terminer ses études – seul, puisque sa famille s'est installée à Londres. Bien qu'il excelle en mathématiques, il opte pour la philosophie : après l'École normale supérieure et l'agrégation, il publie en 1889 sa thèse de doctorat, *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Il est professeur au lycée Henri-IV lorsqu'il publie *Matière et Mémoire*, en 1896 ; en 1900, année où il fait paraître *Le Rire*, il est nommé au Collège de France. Mais c'est avec *L'Évolution créatrice*, en 1907, qu'il connaît la gloire. La foule se presse à ses cours ; couvert de fleurs après son élection à l'Académie française, en 1914, le philosophe, embarrassé, répondra qu'il n'est pas une danseuse... Fervent patriote pendant la guerre, il multiplie les discours et plaide auprès du président Wilson pour que les États-Unis s'engagent auprès des Alliés. En 1919, il publie *L'Énergie spirituelle*, un recueil d'essais et de conférences (que suivra en 1934 le recueil intitulé *La Pensée et le Mouvant*). Il quitte alors l'enseignement pour se consacrer à l'organisme de coopération intellectuelle de la Société des Nations. À demi paralysé par les rhumatismes, il ne peut se rendre en Suède pour recevoir le prix Nobel de littérature qui lui est décerné en 1927. Pourtant, en 1932, Bergson surprend tout le monde avec *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, en révélant son attrait pour la pensée mystique et le christianisme. Face à la montée de l'antisémitisme, il refuse toutefois de se convertir, par solidarité avec les Juifs. En 1941, il meurt à Paris d'un refroidissement pulmonaire, à 81 ans. Dans un ultime sursaut de la mémoire, les dernières paroles de celui qui fut si longtemps professeur ont été : « *Il est 5 heures, le cours est terminé.* »

L'œuvre

C'est grâce à *Matière et Mémoire* que Bergson, alors âgé de 37 ans, est reconnu par ses condisciples comme

un philosophe de premier plan. Ce livre ne ressemble en effet à rien de ce qui a été écrit jusqu'alors. Tout d'abord, il s'appuie sur les recherches scientifiques les plus en pointe de son époque, dans les domaines de la psychologie et de la neurologie. Mais il les critique : la représentation du cerveau comme lieu de stockage des souvenirs est incapable d'expliquer comment se conserve le passé. C'est au contraire en concevant la mémoire comme une activité de l'esprit, et non comme une fonction du cerveau, que l'on peut, selon Bergson, expliquer les résultats expérimentaux issus des recherches sur les maladies de la mémoire, comme les amnésies ou les aphasies. La science du cerveau échoue à percer le mystère de la mémoire, car la mémoire représente un problème philosophique fondamental, que ce livre est le premier à dégager. En montrant que la mémoire met en jeu toute la vie de l'esprit, et pas seulement le mécanisme corporel du cerveau, Bergson repose dans des termes totalement nouveaux la question classique du rapport entre le corps et l'esprit. Le corps joue certes un rôle important dans la vie de l'esprit : par l'intermédiaire du cerveau, le corps sélectionne des perceptions qui sont, affirme le philosophe, la « nourriture » de l'esprit. Mais parce qu'il porte la mémoire de toutes nos expériences passées, l'esprit vient à chaque instant colorer ce que notre corps fait. La légende veut que Bergson ait écrit *Matière et Mémoire* parce que sa fille Jeanne, née en 1893, était sourde et muette. L'explication est un peu simpliste, mais fidèle au message d'espoir porté par ce livre : la force de l'esprit, puisée dans la profondeur de la mémoire, peut toujours surmonter les déficiences du corps.

Les extraits

On trouvera ci-après quelques-unes des pages les plus célèbres de *Matière et Mémoire*. L'argu-

mentation de Bergson s'y déploie en quatre points principaux. Dans le chapitre II, le philosophe expose la fameuse distinction entre « les deux formes de la mémoire » : la mémoire-habitude, qui reproduit mécaniquement certains épisodes du passé, et l'image-souvenir, retenant les événements uniques de mon existence, qui constitue « la mémoire par excellence ». Dans le chapitre III, laissant de côté la mémoire-habitude, Bergson montre comment le souvenir pur, le souvenir-image et la perception s'entrelacent dans la vie de la pensée : le souvenir pur se manifeste à travers des images du passé, qu'on ne cesse de mobiliser pour interpréter ce que l'on perçoit. Mais alors, si le passé ne cesse de hanter notre présent, pourquoi n'a-t-on pas conscience de cet incessant travail de la mémoire ? C'est que nous ne prêtons attention qu'au présent, qui est le temps du corps et de l'action : voilà aussi pourquoi le cerveau, qui « n'occupe jamais que le moment présent », nous apparaît comme le lieu dans lequel nos souvenirs sont emmagasinés. Notre indifférence au passé permet enfin au philosophe d'expliquer pourquoi nous sommes réticents à admettre que la mémoire conserve le moindre détail de notre vie passée : nous croyons que « le passé a cessé d'exister » parce que nous avons l'impression que « le passé a cessé d'être utile ». Pourtant, les situations dans lesquelles l'attention au présent se relâche nous montrent que notre passé, ne demandant qu'à « franchir le seuil de la conscience », survit tout entier dans notre mémoire.

Henri Bergson

et la
mémoire

Les deux formes de la mémoire

J'étudie une leçon, et pour l'apprendre par cœur je la lis d'abord en scandant chaque vers; je la répète ensuite un certain nombre de fois. À chaque lecture nouvelle un progrès s'accomplit; les mots se lient de mieux en mieux; ils finissent par s'organiser ensemble. À ce moment précis je sais ma leçon par cœur; on dit qu'elle est devenue souvenir, qu'elle s'est imprimée dans ma mémoire.

Je cherche maintenant comment la leçon a été apprise, et je me représente les phases par lesquelles j'ai passé tour à tour. Chacune des lectures successives me revient alors à l'esprit avec son individualité propre; je la revois avec les circonstances qui l'accompagnaient et qui l'encadrent encore; elle se distingue de celles qui précèdent et de celles qui suivent par la place même qu'elle a occupée dans le temps; bref, chacune de ces lectures repasse devant moi comme un événement déterminé de mon histoire. On dira encore que ces images sont des souvenirs, qu'elles se sont imprimées dans ma mémoire. On emploie les mêmes mots dans les deux cas. S'agit-il bien de la même chose?

Le souvenir de la leçon, en tant qu'apprise par cœur, a tous les caractères d'une habitude. Comme l'habitude, il s'acquiert par la répétition d'un même effort. Comme l'habitude, il a exigé la décomposition d'abord, puis la recomposition de l'action totale. Comme tout exercice habituel du corps, enfin, il s'est emmagasiné dans un mécanisme qu'ébranle tout entier une impulsion initiale, dans un

système clos de mouvements automatiques, qui se succèdent dans le même ordre et occupent le même temps.

Au contraire, le souvenir de telle lecture particulière, la seconde ou la troisième par exemple, n'a aucun des caractères de l'habitude. L'image s'en est nécessairement imprimée du premier coup dans la mémoire, puisque les autres lectures constituent, par définition même, des souvenirs différents. C'est comme un événement de ma vie; il a pour essence de porter une date, et de ne pouvoir par conséquent se répéter. Tout ce que les lectures ultérieures y ajouteraient ne ferait qu'en altérer la nature originelle; et si mon effort pour évoquer cette image devient de plus en plus facile à mesure que je la répète plus souvent, l'image même, envisagée en soi, était nécessairement d'abord ce qu'elle sera toujours.

Dira-t-on que ces deux souvenirs, celui de la lecture et celui de la leçon, diffèrent seulement du plus au moins, que les images successivement développées par chaque lecture se recouvrent entre elles, et que la leçon une fois apprise n'est que l'image composite résultant de la superposition de toutes les autres? Il est incontestable que chacune des lectures successives diffère surtout de la précédente en ce que la leçon y est mieux sue. Mais il est certain aussi que chacune d'elles, envisagée comme une lecture toujours renouvelée et non comme une leçon de mieux en mieux apprise, se suffit absolument à elle-même, subsiste telle qu'elle s'est produite, et constitue avec toutes les perceptions concomitantes un moment irréductible de mon

histoire. On peut même aller plus loin, et dire que la conscience nous révèle entre ces deux genres de souvenir une différence profonde, une différence de nature. Le souvenir de telle lecture déterminée est une représentation, et une représentation seulement ; il tient dans une intuition de l'esprit que je puis, à mon gré, allonger ou raccourcir ; je lui assigne une durée arbitraire : rien ne m'empêche de l'embrasser tout d'un coup, comme dans un tableau. Au contraire, le souvenir de la leçon apprise, même quand je me borne à répéter cette leçon intérieurement, exige un temps bien déterminé, le même qu'il faut pour développer un à un, ne fût-ce qu'en imagination, tous les mouvements d'articulation nécessaires : ce n'est donc plus une représentation, c'est une action. Et, de fait, la leçon une fois apprise ne porte aucune marque sur elle qui trahisse ses origines et la classe dans le passé ; elle fait partie de mon présent au même titre que mon habitude de marcher ou d'écrire ; elle est vécue, elle est « agie », plutôt qu'elle n'est représentée ; – je pourrais la croire innée, s'il ne me plaisait d'évoquer en même temps, comme autant de représentations, les lectures successives qui m'ont servi à l'apprendre. Ces représentations en sont donc indépendantes, et comme elles ont précédé la leçon sue et récitée, la leçon une fois sue peut aussi se passer d'elles.

En poussant jusqu'au bout cette distinction fondamentale, on pourrait se représenter deux mémoires théoriquement indépendantes. La première enregistrerait,

sous forme d'images-souvenirs, tous les événements de notre vie quotidienne à mesure qu'ils se déroulent ; elle ne négligerait aucun détail ; elle laisserait à chaque fait, à chaque geste, sa place et sa date. Sans arrière-pensée d'utilité ou d'application pratique, elle emmagasinerait le passé par le seul effet d'une nécessité naturelle. Par elle deviendrait possible la reconnaissance intelligente, ou plutôt intellectuelle, d'une perception déjà éprouvée ; en elle nous nous réfugierions toutes les fois que nous remontons, pour y chercher une certaine image, la pente de notre vie passée. Mais toute perception se prolonge en action naissante ; et à mesure que les images, une fois perçues, se fixent et s'alignent dans cette mémoire, les mouvements qui les continuaient modifient l'organisme, créent dans le corps des dispositions nouvelles à agir. Ainsi se forme une expérience d'un tout autre ordre et qui se dépose dans le corps, une série de mécanismes tout montés, avec des réactions de plus en plus nombreuses et variées aux excitations extérieures, avec des répliques toutes prêtes à un nombre sans cesse croissant d'interpellations possibles. Nous prenons conscience de ces mécanismes au moment où ils entrent en jeu, et cette conscience de tout un passé d'efforts emmagasiné dans le présent est bien encore une mémoire, mais une mémoire profondément différente de la première, toujours tendue vers l'action, assise dans le présent et ne regardant que l'avenir. Elle n'a retenu du passé que les mouvements intelligemment coordonnés qui

en représentent l'effort accumulé ; elle retrouve ces efforts passés, non pas dans des images-souvenirs qui les rappellent, mais dans l'ordre rigoureux et le caractère systématique avec lesquels les mouvements actuels s'accomplissent. À vrai dire, elle ne nous représente plus notre passé, elle le joue ; et si elle mérite encore le nom de mémoire, ce n'est plus parce qu'elle conserve des images anciennes, mais parce qu'elle en prolonge l'effet utile jusqu'au moment présent.

De ces deux mémoires, dont l'une *imagine* et dont l'autre *répète*, la seconde peut compléter la première et souvent même en donner l'illusion. Quand le chien accueille son maître par des aboiements joyeux et des caresses, il le reconnaît, sans aucun doute ; mais cette reconnaissance implique-t-elle l'évocation d'une image passée et le rapprochement de cette image avec la perception présente ? Ne consiste-t-elle pas plutôt dans la conscience que prend l'animal d'une certaine attitude spéciale adoptée par son corps, attitude que ses rapports familiers avec son maître lui ont composée peu à peu, et que la seule perception du maître provoque maintenant chez lui mécaniquement ? N'allons pas trop loin ! chez l'animal lui-même, de vagues images du passé débordent peut-être la perception présente ; on concevrait même que son passé tout entier fût virtuellement dessiné dans sa conscience ; mais ce passé ne l'intéresse pas assez pour le détacher du présent qui le fascine et sa reconnaissance doit être plutôt vécue que pensée. Pour évoquer

le passé sous forme d'image, il faut pouvoir s'abstraire de l'action présente, il faut savoir attacher du prix à l'inutile, il faut vouloir rêver. L'homme seul est peut-être capable d'un effort de ce genre. Encore le passé où nous remontons ainsi est-il glissant, toujours sur le point de nous échapper, comme si cette mémoire régressive était contrariée par l'autre mémoire, plus naturelle, dont le mouvement en avant nous porte à agir et à vivre.

Quand les psychologues parlent du souvenir comme d'un pli contracté, comme d'une impression qui se grave de plus en plus profondément en se répétant, ils oublient que l'immense majorité de nos souvenirs portent sur les événements et détails de notre vie, dont l'essence est d'avoir une date et par conséquent de ne se reproduire jamais. Les souvenirs qu'on acquiert volontairement par répétition sont rares, exceptionnels. Au contraire, l'enregistrement, par la mémoire, de faits et d'images uniques en leur genre se poursuit à tous les moments de la durée. Mais comme les souvenirs *appris* sont les plus utiles, on les remarque davantage. Et comme l'acquisition de ces souvenirs par la répétition du même effort ressemble au processus déjà connu de l'habitude, on aime mieux pousser ce genre de souvenir au premier plan, l'ériger en souvenir modèle, et ne plus voir dans le souvenir spontané que ce même phénomène à l'état naissant, le commencement d'une leçon apprise par cœur. Mais comment ne pas reconnaître que la différence est radicale entre ce qui doit se

constituer par la répétition et ce qui, par essence, ne peut se répéter ? Le souvenir spontané est tout de suite parfait ; le temps ne pourra rien ajouter à son image sans la dénaturer ; il conservera pour la mémoire sa place et sa date. Au contraire, le souvenir appris sortira du temps à mesure que la leçon sera mieux sue ; il deviendra de plus en plus impersonnel, de plus en plus étranger à notre vie passée. La répétition n'a donc nullement pour effet de convertir le premier dans le second ; son rôle est simplement d'utiliser de plus en plus les mouvements par lesquels le premier se continue, pour les organiser entre eux, et, en montant un mécanisme, créer une habitude du corps. Cette habitude n'est d'ailleurs souvenir que parce que je me souviens de l'avoir acquise ; et je ne me souviens de l'avoir acquise que parce que je fais appel à la mémoire spontanée, celle qui date les événements et ne les enregistre qu'une fois. Des deux mémoires que nous venons de distinguer, la première paraît donc bien être la mémoire par excellence. La seconde, celle que les psychologues étudient d'ordinaire, est l'*habitude éclairée par la mémoire* plutôt que la mémoire même. [...]

Souvenir pur, souvenir-image, perception

Résumons brièvement ce qui précède. Nous avons distingué trois termes, le souvenir pur¹, le souvenir-image et la perception, dont aucun ne se produit d'ailleurs, en fait, isolément. La

perception n'est jamais un simple contact de l'esprit avec l'objet présent ; elle est tout imprégnée des souvenirs-images qui la complètent en l'interprétant. Le souvenir-image, à son tour, participe du « souvenir pur » qu'il commence à matérialiser, et de la perception où il tend à s'incarner ; envisagé de ce dernier point de vue, il se définirait une perception naissante. Enfin le souvenir pur, indépendant sans doute en droit, ne se manifeste normalement que dans l'image colorée et vivante qui le révèle. En symbolisant ces trois termes par les segments consécutifs AB, BC, CD d'une même ligne droite AD, on peut dire que notre pensée décrit cette ligne d'un mouvement continu qui va de A en D, et qu'il est impossible de dire avec précision où l'un des termes finit, où commence l'autre.

C'est d'ailleurs ce que la conscience constate sans peine toutes les fois qu'elle suit, pour analyser la mémoire, le mouvement même de la mémoire qui travaille. S'agit-il de retrouver un souvenir, d'évoquer une période de notre histoire ? Nous avons conscience d'un acte *sui generis* par lequel nous nous détachons du présent pour nous replacer d'abord dans le passé en général, puis dans une certaine région du passé : travail de tâtonnement, analogue à la mise au point d'un appareil photographique. Mais notre souvenir reste encore à l'état virtuel ; nous nous disposons simplement ainsi à le recevoir en adoptant l'attitude appropriée. Peu à peu il apparaît comme une nébulosité qui se condenserait ; de virtuel il passe à l'état actuel ; et à mesure que ses contours se

1. Le souvenir pur manifeste la mémoire à l'état pur, avant que nous n'en ayons pris conscience sous la forme d'une image.

dessinent et que sa surface se colore, il tend à imiter la perception. Mais il demeure attaché au passé par ses racines profondes, et si, une fois réalisé, il ne se ressentait pas de sa virtualité originelle, s'il n'était pas, en même temps qu'un état présent, quelque chose qui tranche sur le présent, nous ne le reconnaitrions jamais pour un souvenir. [...]

L'imperceptible travail de la mémoire

Le passé n'a plus d'intérêt pour nous ; il a épuisé son action possible, ou ne retrouvera une influence qu'en empruntant la vitalité de la perception présente. Au contraire, l'avenir immédiat consiste dans une action imminente, dans une énergie non encore dépensée. La partie non perçue de l'univers matériel, grosse de promesses et de menaces, a donc pour nous une réalité que ne peuvent ni ne doivent avoir les périodes actuellement inaperçues de notre existence passée. [...]

Nous avons montré en effet que les objets situés autour de nous représentent, à des degrés différents, une action que nous pouvons accomplir sur les choses ou que nous devons subir d'elles. L'échéance de cette action possible est justement marquée par le plus ou moins grand éloignement de l'objet correspondant, de sorte que la distance dans l'espace mesure la proximité d'une menace ou d'une promesse dans le temps. L'espace nous fournit donc ainsi tout d'un coup le schème de notre avenir prochain ; et comme cet avenir doit s'écouler

indéfiniment, l'espace qui le symbolise a pour propriété de demeurer, dans son immobilité, indéfiniment ouvert. [...]

Au contraire nos souvenirs, en tant que passés, sont autant de poids morts que nous traînons avec nous et dont nous aimons mieux nous feindre débarrassés. Le même instinct, en vertu duquel nous ouvrons indéfiniment devant nous l'espace, fait que nous refermons derrière nous le temps à mesure qu'il s'écoule. Et tandis que la réalité, en tant qu'étendue, nous paraît déborder à l'infini notre perception, au contraire, dans notre vie intérieure, cela seul nous semble réel qui commence avec le moment présent ; le reste est pratiquement aboli. Alors, quand un souvenir reparait à la conscience, il nous fait l'effet d'un revenant dont il faudrait expliquer par des causes spéciales l'apparition mystérieuse. En réalité, l'adhérence de ce souvenir à notre état présent est tout à fait comparable à celle des objets inaperçus aux objets que nous percevons, et l'inconscient joue dans les deux cas un rôle du même genre.

Mais nous éprouvons beaucoup de peine à nous représenter ainsi les choses, parce que nous avons contracté l'habitude de souligner les différences, et au contraire d'effacer les ressemblances, entre la série des *objets* simultanément échelonnés dans l'espace et celle des *états* successivement développés dans le temps. Dans la première, les termes se conditionnent d'une manière tout à fait déterminée, de sorte que l'apparition de chaque nouveau terme pouvait être prévue. C'est

ainsi que je sais, quand je sors de ma chambre, quelles sont les chambres que je vais traverser. Au contraire, mes souvenirs se présentent dans un ordre apparemment capricieux. L'ordre des représentations est donc nécessaire dans un cas, contingent dans l'autre [...]. Si je ne vois aucun inconvénient à supposer donnée la totalité des objets que je ne perçois pas, c'est parce que l'ordre rigoureusement déterminé de ces objets leur prête l'aspect d'une chaîne, dont ma perception présente ne serait plus qu'un anneau : cet anneau communique alors son actualité au reste de la chaîne. – Mais, en y regardant de près, on verrait que nos souvenirs forment une chaîne du même genre, et que notre caractère, toujours présent à toutes nos décisions, est bien la synthèse actuelle de tous nos états passés. Sous cette forme condensée, notre vie psychologique antérieure existe même plus pour nous que le monde externe, dont nous ne percevons jamais qu'une très petite partie, alors qu'au contraire nous utilisons la totalité de notre expérience vécue. Il est vrai que nous la possédons ainsi en abrégé seulement, et que nos anciennes perceptions, considérées comme des individualités distinctes, nous font l'effet ou d'avoir totalement disparu ou de ne reparaitre qu'au gré de leur fantaisie. Mais cette apparence de destruction complète ou de résurrection capricieuse tient simplement à ce que la conscience actuelle accepte à chaque instant l'utile et rejette momentanément le superflu. Toujours tendue vers l'action, elle ne peut matérialiser de nos anciennes perceptions que celles qui

s'organisent avec la perception présente pour concourir à la décision finale. [...]

Notre vie psychologique passée, tout entière, conditionne notre état présent, sans le déterminer d'une manière nécessaire ; tout entière aussi elle se révèle dans notre caractère, quoique aucun des états passés ne se manifeste dans le caractère explicitement. Réunies, ces deux conditions assurent à chacun des états psychologiques passés une existence réelle, quoique inconsciente.

Mais nous sommes si habitués à renverser, pour le plus grand avantage de la pratique, l'ordre réel des choses, nous subissons à un tel degré l'obsession des images tirées de l'espace, que nous ne pouvons nous empêcher de demander où se conserve le souvenir. Nous concevons que des phénomènes physico-chimiques aient lieu *dans* le cerveau, que le cerveau soit *dans* le corps, le corps *dans* l'air qui le baigne, etc. ; mais le passé, une fois accompli, s'il se conserve, où est-il ? Le mettre, à l'état de modification moléculaire, dans la substance cérébrale, cela paraît simple et clair, parce que nous avons alors un réservoir actuellement donné, qu'il suffirait d'ouvrir pour faire couler les images latentes dans la conscience. Mais si le cerveau ne peut servir à un pareil usage, dans quel magasin logerons-nous les images accumulées ? On oublie que le rapport de contenant à contenu emprunte sa clarté et son universalité apparentes à la nécessité où nous sommes d'ouvrir toujours devant nous l'espace, de refermer toujours derrière nous la durée. Parce que l'on a

montré qu'une chose est *dans* une autre, on n'a nullement éclairé par là le phénomène de sa conservation. Bien plus : admettons un instant que le passé se survive à l'état de souvenir emmagasiné dans le cerveau. Il faudra alors que le cerveau, pour conserver le souvenir, se conserve tout au moins lui-même. Mais ce cerveau, en tant qu'image étendue dans l'espace, n'occupe jamais que le moment présent ; il constitue, avec tout le reste de l'univers matériel, une coupe sans cesse renouvelée du devenir universel. Ou bien donc vous aurez à supposer que cet univers périt et renaît, par un véritable miracle, à tous les moments de la durée, ou vous devrez lui transporter la continuité d'existence que vous refusez à la conscience, et faire de son passé une réalité qui se survit et se prolonge dans son présent : vous n'aurez donc rien gagné à emmagasiner le souvenir dans la matière, et vous vous verrez au contraire obligé d'étendre à la totalité des états du monde matériel cette survivance indépendante et intégrale du passé que vous refusez aux états psychologiques. Cette survivance *en soi* du passé s'impose donc sous une forme ou sous une autre, et la difficulté que nous éprouvons à la concevoir vient simplement de ce que nous attribuons à la série des souvenirs, dans le temps, cette nécessité de *contenir* et d'*être contenus* qui n'est vraie que de l'ensemble des corps instantanément aperçus dans l'espace. L'illusion fondamentale consiste à transporter à la durée même, en voie d'écoulement, la forme des coupes instantanées que nous y pratiquons.

La conservation du passé

Mais comment le passé, qui, par hypothèse, a cessé d'être, pourrait-il par lui-même se conserver ? N'y a-t-il pas là une contradiction véritable ? – Nous répondons que la question est précisément de savoir si le passé a cessé d'exister, ou s'il a simplement cessé d'être utile. Vous définissez arbitrairement le présent *ce qui est*, alors que le présent est simplement *ce qui se fait*. Rien n'est moins que le moment présent, si vous entendez par là cette limite indivisible qui sépare le passé de l'avenir. Lorsque nous pensons ce présent comme devant être, il n'est pas encore ; et quand nous le pensons comme existant, il est déjà passé. Que si, au contraire, vous considérez le présent concret et réellement vécu par la conscience, on peut dire que ce présent consiste en grande partie dans le passé immédiat. Dans la fraction de seconde que dure la plus courte perception possible de lumière, des trillions de vibrations ont pris place, dont la première est séparée de la dernière par un intervalle énormément divisé. Votre perception, si instantanée soit-elle, consiste donc en une incalculable multitude d'éléments mémorés, et, à vrai dire, toute perception est déjà mémoire. *Nous ne percevons, pratiquement, que le passé, le présent pur étant l'insaisissable progrès du passé rongé par l'avenir.*

La conscience éclaire donc de sa lueur, à tout moment, cette partie immédiate du passé qui, penchée sur l'avenir, travaille à le réaliser et à se l'adjoindre. Uniquement préoccupée de déterminer ainsi un avenir

indéterminé, elle pourra répandre un peu de sa lumière sur ceux de nos états plus recu-
lés dans le passé qui s'organiseraient utile-
ment avec notre état présent, c'est-à-dire
avec notre passé immédiat ; le reste demeure
obscur. C'est dans cette partie éclairée de
notre histoire que nous restons placés, en
vertu de la loi fondamentale de la vie, qui
est une loi d'action : de là la difficulté que
nous éprouvons à concevoir des souvenirs
qui se conserveraient dans l'ombre. Notre
répugnance à admettre la survivance inté-
grale du passé tient donc à l'orientation
même de notre vie psychologique, véritable
déroulement d'états où nous avons intérêt
à regarder ce qui se déroule, et non pas ce
qui est entièrement déroulé.

Nous revenons ainsi, par un long détour,
à notre point de départ. Il y a, disions-nous,
deux mémoires profondément distinctes :
l'une, fixée dans l'organisme, n'est point
autre chose que l'ensemble des mécanismes
intelligemment montés qui assurent une
réplique convenable aux diverses interpella-
tions possibles. Elle fait que nous nous adap-
tons à la situation présente, et que les actions
subies par nous se prolongent d'elles-mêmes
en réactions tantôt accomplies tantôt simple-
ment naissantes, mais toujours plus ou moins
appropriées. Habitude plutôt que mémoire,
elle joue notre expérience passée, mais n'en
évoque pas l'image. L'autre est la mémoire
vraie. Coextensive à la conscience, elle retient
et aligne à la suite les uns des autres tous nos
états au fur et à mesure qu'ils se produisent,

laissant à chaque fait sa place et par consé-
quent lui marquant sa date, se mouvant bien
réellement dans le passé définitif, et non pas,
comme la première, dans un présent qui
recommence sans cesse. Mais en distinguant
profondément ces deux formes de la
mémoire, nous n'en avons pas montré le
lien. Au-dessus du corps, avec ses mécanismes
qui symbolisent l'effort accumulé des actions
passées, la mémoire qui imagine et qui répète
planait, suspendue dans le vide. Mais si nous
ne percevons jamais autre chose que notre
passé immédiat, si notre conscience du pré-
sent est déjà mémoire, les deux termes que
nous avons séparés d'abord vont se souder
intimement ensemble. Envisagé de ce nou-
veau point de vue, en effet, notre corps n'est
point autre chose que la partie invariable-
ment renaissante de notre représentation, la
partie toujours présente, ou plutôt celle qui
vient à tout moment de passer. Image lui-
même, ce corps ne peut emmagasiner les
images, puisqu'il fait partie des images : et
c'est pourquoi l'entreprise est chimérique de
vouloir localiser les perceptions passées, ou
même présentes, dans le cerveau : elles ne
sont pas en lui ; c'est lui qui est en elles. [...]

Mais si notre passé nous demeure presque
tout entier caché parce qu'il est inhibé par les
nécessités de l'action présente, il retrouvera
la force de franchir le seuil de la conscience
dans tous les cas où nous nous désintéres-
sons de l'action efficace pour nous replacer,
en quelque sorte, dans la vie du rêve. Le som-
meil, naturel ou artificiel, provoque

justement un détachement de ce genre. On nous montrait récemment dans le sommeil une interruption de contact entre les éléments nerveux, sensoriels et moteurs. Même si l'on ne s'arrête pas à cette ingénieuse hypothèse, il est impossible de ne pas voir dans le sommeil un relâchement, au moins fonctionnel, de la tension du système nerveux, toujours prêt pendant la veille à prolonger l'excitation reçue en réaction appropriée. Or c'est un fait d'observation banale que l'« exaltation » de la mémoire dans certains rêves et dans certains états somnambuliques. Des souvenirs qu'on croyait abolis reparaissent alors avec une exactitude frappante ; nous revivons dans tous leurs détails des scènes d'enfance entièrement oubliées ; nous parlons des langues que nous ne nous souvenons même plus d'avoir apprises. Mais rien de plus instructif, à cet égard, que ce qui se produit dans certains cas de suffocation brusque, chez les noyés et les pendus. Le sujet, revenu à la vie, déclare avoir vu défiler devant lui, en peu de temps, tous les événements oubliés de son histoire, avec leurs plus infimes circonstances et dans l'ordre même où ils s'étaient produits.

Un être humain qui rêverait son existence au lieu de la vivre tiendrait sans doute ainsi sous son regard, à tout moment, la multitude infinie des détails de son histoire passée. Et celui, au contraire, qui répudierait cette mémoire avec tout ce qu'elle engendre jouerait sans cesse son existence au lieu de se la représenter véritablement : automate conscient, il suivrait la pente des habitudes

utiles qui prolongent l'excitation en réaction appropriée. Le premier ne sortirait jamais du particulier, et même de l'individuel. Laissant à chaque image sa date dans le temps et sa place dans l'espace, il verrait par où elle diffère des autres et non par où elle leur ressemble. L'autre, toujours porté par l'habitude, ne démêlerait au contraire dans une situation que le côté par où elle ressemble pratiquement à des situations antérieures. Incapable sans doute de penser l'universel, puisque l'idée générale suppose la représentation au moins virtuelle d'une multitude d'images remémorées, c'est néanmoins dans l'universel qu'il évoluerait, l'habitude étant à l'action ce que la généralité est à la pensée. Mais ces deux états extrêmes, l'un d'une mémoire toute contemplative qui n'appréhende que le singulier dans sa vision, l'autre d'une mémoire toute motrice qui imprime la marque de la généralité à son action, ne s'isolent et ne se manifestent pleinement que dans des cas exceptionnels. Dans la vie normale, ils se pénètrent intimement, abandonnant ainsi, l'un et l'autre, quelque chose de leur pureté originelle.

Henri Bergson

et la mémoire

« Le problème de la mémoire ? Pour Bergson, ce n'est pas de savoir pourquoi nous nous souvenons du passé, ni où se conservent les souvenirs. C'est plutôt de savoir pourquoi nous ne nous souvenons pas de tout, autrement dit pourquoi la mémoire est inséparable de l'oubli. » **Élie During**

Henri Bergson (1859-1941) est le premier philosophe à avoir fait de la mémoire une question fondamentale, en montrant que la conservation des souvenirs n'a pas lieu dans l'espace du cerveau, mais qu'elle s'opère dans le temps de l'esprit.